FUZZINE

5

Dossier Crypto

Historique du label

Chroniques de disques

Entrevue avec Claude Demet

Entretiens avec...

Mick Farren

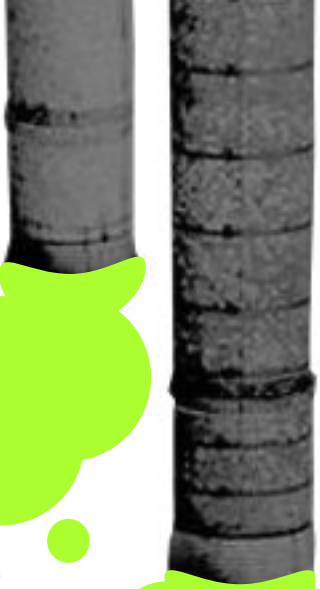
François Bréant

Fruits de Mer Records

Johan Asherton

Spirit of the Matter

EDITO



La veille friquée : «J'ai pas arrosé l'UMP, c'est pas vrai».

Les manifestants : «On veut pas bosser jusqu'à 67 ans».

TF1 : «Ce pays est pris en otages par des gauchistes irresponsables».

Le français moyen : «C'est bien beau, mais je veux partir en vacances tranquille».

Un anonyme : «Ce pays doit être réformé, j'en mangerais ma Rolex. Et mon frère pourra se gaver sur les complémentaires».

Le gamin de Lou : «Gréve générale».

La rue : «La France d'en haut des couilles en or. La France d'en bas des nouilles encore».

Laurence Parisot *(en larmes)* : «Les patrons souffrent aussi».

Philippe Pétain : «Encore un peu timide Hortefeux et Besson, mais ça vient bien».

Jimi Hendrix : «Et les quarante ans de ma mort, tout le monde s'en fout ?».

Eric Woerth : «Ni vu ni connu, je t'embrouille».

C'était le micro d'ambiance de Fuzzine, pour cette sinistre fin d'année 2010. **Avec une pensée toute particulière pour Reg King**. L'ancien fabuleux chanteur d'Action nous a discrètement quitté, il y a peu. Un grand merci pour avoir débouché nos oreilles, alors que nous étions bien trop jeunes pour avoir connu la grande époque. A part ça, le programme est simplement de continuer encore notre petit bout de chemin. Merci à vous qui nous lisez, entre deux manifs, et trois visites inutiles à l'abattoir. Pardon, au Pôle Emploi.

SOMMAIRE

Actualités

Mick Farren " Le poète saoul engueulait l'univers " 4
François Bréant " Retour sur Cruciferius et Kapak " 8
Roazhon Rock City - Transmusicales 2010 / Dominic Sonic 14
Fruit de Mer Records "Label Underground " 22
Johan Asherton " High Lonesomes " 27
Spirit of the Matter " Zuble Land " 30
Bilan musicale 2010 36
Cosmic Rider 41

Dossier

Historique du Label 47
Chroniques de disques 48
Entrevue avec Claude Demet 56

Chroniques

1 disque, 2 chroniques " Skip Spence - Oar (1969) " 63
James Carr " Gourmandises autorisées " 65
Mike Wilhelm " Des barbelés sur la prairie " 66
Plebb " Le syndrome de Stockholm " 68
Jeff Tarlton " Le Tranxène de Monsieur est avancé " 69
L'album du trimestre " Grateful Dead - Aoxomoxoa (1968) " 71

Rubriques

Rave Up - Part 6 77
Memorabilia - French Pop 60's 83
Brèves qui fusent ! 89
Le Jukebox de Monsieur Vinyle 92
Garage Strory - Part 3 95
Bouquins 98
DVDs 100
Idées Noires 102

entretien avec...

MICK FARREN

Le poète saoul engueulait l'univers !

Parfois vous avez encore la chance de vous réveiller en vous disant: «Putain, je l'ai fait, j'y suis arrivé». C'est votre victoire personnelle, celle que tous les pisse froid eux-mêmes doivent bien vous reconnaître, en dépit de toute leur mauvaise foi. Voici donc une interview énorme, du moins pour le Lou et moi, passée trop inaperçue l'an dernier, et dont une version imprimée a été miraculeusement retrouvée.

Petits punks, avez-vous donc une âme ? Vous qui vieillissez si mal, avec pour seule ambition de fourguer les restes de vos jeunes années. Fuzzine a débusqué un de vos maîtres. Qu'il ait prôné l'anarchie avec les Deviants, œuvré dans la presse underground, la radio pirate, expérimenté la délicatesse des flics de Sa Majesté, ou connu le déshonneur d'être viré de son propre groupe, Mick Farren a défriché du terrain. Plus que n'importe quelle marionnette de Malcom Mc Laren n'en pourra jamais rêver. Et avec beaucoup moins de succès.

Qu'importe, le guru des Pink Fairies est de la race des semeurs. Qui savent bien qu'après eux viendra la mauvaise graine perfide. Rencontre avec l'homme depuis son exil californien. Le ton est toujours caustique, et le propos tranchant.

Lou/Laurent : Le premier Deviants est sorti en 1968. Que pensiez vous du soit disant « Eté de l'amour » ? Une bonne question avec de mauvaises réponses ?

Mick Farren :Je ne me reconnaissais pas dans naïveté des hippies. Mais pendant quelques semaines j'ai vraiment cru que des choses cruciales pouvaient changer. Bien sur, par la suite, le monde nous a rattrapés, et tout est parti de travers.

L/L : A quoi ressemblait alors la vie dans un groupe underground ? Un combat ou une nécessité ?

MF : Définitivement un combat et pratiquement une lutte. Les possibilités étaient immenses, la débauche sans fin. Si vous y surviviez.

L/L : Après avoir rompu avec les Deviants, vous avez sorti Mona. 40 ans après, ce disque divise toujours. Quel était le but ? Juste un énorme doigt d'honneur ?

MF : Je faisais tout mon possible pour exprimer ma propre folie, et celle de l'époque. Par le son. Bien sur que c'était un énorme « Allez vous faire mettre ». Ecoutez le solo de violoncelle.

L/L : Les Deviants, Mona, vous étiez le producteur du Think Pink de Twink, tous des collectors très onéreux aujourd'hui. Quel destin pour ce que le rock anglais avait de plus dément. Si on vous avait dit ça à l'époque…

MF : J'aurais éclaté de rire. Et je serais parti me défoncer.

L/L : L'album Vampires Stole My Lunch Money est sorti sur Stiff en 1978. Comment considérez-vous les punks anglais ?

MF : Ayant partagé le combat du MC 5, du Velvet et d'Iggy, je voyais les punks comme une extension de ce que nous avions entamé. Avec des cheveux et des morceaux plus courts. Mais c'était la même

rébellion.

L/L : Vous avez touché au journalisme. Parlez nous de International Times, de Oz, et de toute la presse alternative. Quel était l'impact ? Pensiez vous aller dans le bon sens, et sauver les gens du gros business ?

MF : Je ne pense pas que nous ayons sauvé les gens. Nous disions une vérité différente, et montrions d'autres sortes d'images. Je pense qu'à l'époque nous avons eu un impact important. Sinon, ils n'auraient pas tenté aussi fort de nous coller en cabane. C'était aussi très difficile, réclamant beaucoup de créativité.

L/L : Il est surprenant de découvrir que Terry Stamp (Third World War) était très méprisant envers les Pink Fairies. Alors que vous disiez beaucoup de bien de son groupe, le comparant même aux MC 5. C'était vraiment dur d'avoir tous les gens unis pour la révolution ?

MF : Parfois c'était impossible. Hey, vous êtes français, vous devriez savoir. Les anarchistes se battent avec les communistes, les trotskystes avec les maoïstes, et les stalinistes veulent tuer tout le monde. Quelquefois, je pense que si la révolution triomphait, je serais fusillé dans les premiers mois.

L/L : La musique pop s'est souvent appuyée sur la politique, comme le Street Fighting Man des Rolling Stones. Il est donc possible d'unir les deux ?

MF : Ce qui peut arriver de mieux à une chanson, c'est d'être un hymne à la révolution.

L/L : En 1970, pendant le festival de Wight, vous avez mis un grand coup de pied dans le cul du business musical, en montant votre festival annexe, totalement gratuit. Dans que but ?

MF : C'est une histoire longue et compliquée. J'en parle dans mon autobiographie (ndlr Give The Anarchist A Cigarette) et il y a eu une émission télé à ce sujet. Le festival était devenu si agressivement commercial qu'on sentait poindre le désastre. White Panters, Hells Angels, radicaux français et autres actions concertées, qui partaient de la scène gratuite. Pour détruire les barrières. Pendant que les Doors, Jimi et les Who jouaient, et que tout le monde se donnait du bon temps.

L/L : Vous souvenez vous d'être venu à Paris en 1973, pour un festival en soutien à la liberté en Grèce ?

MF : Effectivement. Avec Artur Brown, Pete Brown, Pink Fairies et Third World War (et Komintern). Mais c'était quelque chose comme un brouillard de hash, de gin, avec de beaux travestis complètement cinglés, et une organisation totalement chaotique. Je crois qu'à un moment, on a piqué la Mercedes du promoteur.

L/L : Le vide dans la musique aujourd'hui, est-ce encore le moteur d'une révolution culturelle ?

MF : A part les basiques, je ne sens aucune sorte de révolte dans la musique d'aujourd'hui. C'est un produit de consommation courante.

L/L : Parlez nous de ce gars qui vous a aidé à financer Ptoof. Est il toujours en vie ?

MF : Son nom était Nigel Samuel. Son père est mort quand il avait 18 ans, en lui laissant un empire immobilier, ce qui l'a rendu un peu fou. Il est décédé depuis longtemps. Mais pas avant d'avoir tenté de financer une révolution dans les Caraïbes.

L/L : Que faites-vous maintenant ? Toujours résident aux USA ?

MF : Je vis à Los Angeles, parce qu'en ce moment c'est trop compliqué de retourner en Europe. J'écris, j'enregistre de la musique ici et la, et j'ai un livre qui va sortir bientôt une histoire d'amphétamine. Je tiens un blog aussi : http://doc40.blogspot.com/

L/L : Vous n'échapperez pas à la question sur Obama. Espérez-vous quelque chose de neuf avec lui ?

MF : J'ai de grands espoirs avec Obama. Notamment qu'il amène quelque chose qui s'avérera être une nouvelle forme de socialisme. Je soupçonne toutefois qu'il soit un genre de puritain. Et ça peut être un problème.

L/L : Où est la contre-culture aujourd'hui ? Est-elle encore utile ?

MF : Elle est sur Internet. Et elle sert beaucoup.

L/L : On aime se la jouer underground, par chez Fuzzine. Donnez nous des conseils pour bien vieillir.

MF : Suivez vos instincts. Allez aux extrêmes. Défoncez vous, n'ayez pas peur du temps qui passe. N'ayez pas peur de la faucheuse.

L/L : Etes vous toujours en contact avec les ex Pink Fairies ? Je me souviens d'une interview en 1984, où vous étiez très dur avec Twink ?

MF : Je suis toujours dur avec Twink. C'est un bandit. Je suis en rapport avec les autres, mais ils ne feront plus jamais rien, même si j'aimerais retravailler avec eux.

L/L : Pourquoi cette fascination pour Elvis ?

MF : Lui et Kerouac m'ont mis sur le chemin de la vie. Sans cela, je me serais probablement engagé dans l'armée, où j'aurais attaqué des banques.

L/L : Quel est votre avis sur les téléchargements illégaux et les gens emprisonnés ?

MF : Je crois à la musique gratuite, et j'emmerde les corporations. Mais les musiciens doivent manger, le problème est la.

L/L : Finalement ce livre (Keep It Together, fantastique récit de la saga Deviants/Pink Faries, à lire d'urgence) devrait-on le donner à chaque groupe débutant. Juste pour apprendre ?

MF : Pourquoi pas ? Avec Candide, Kafka et Burroughs.

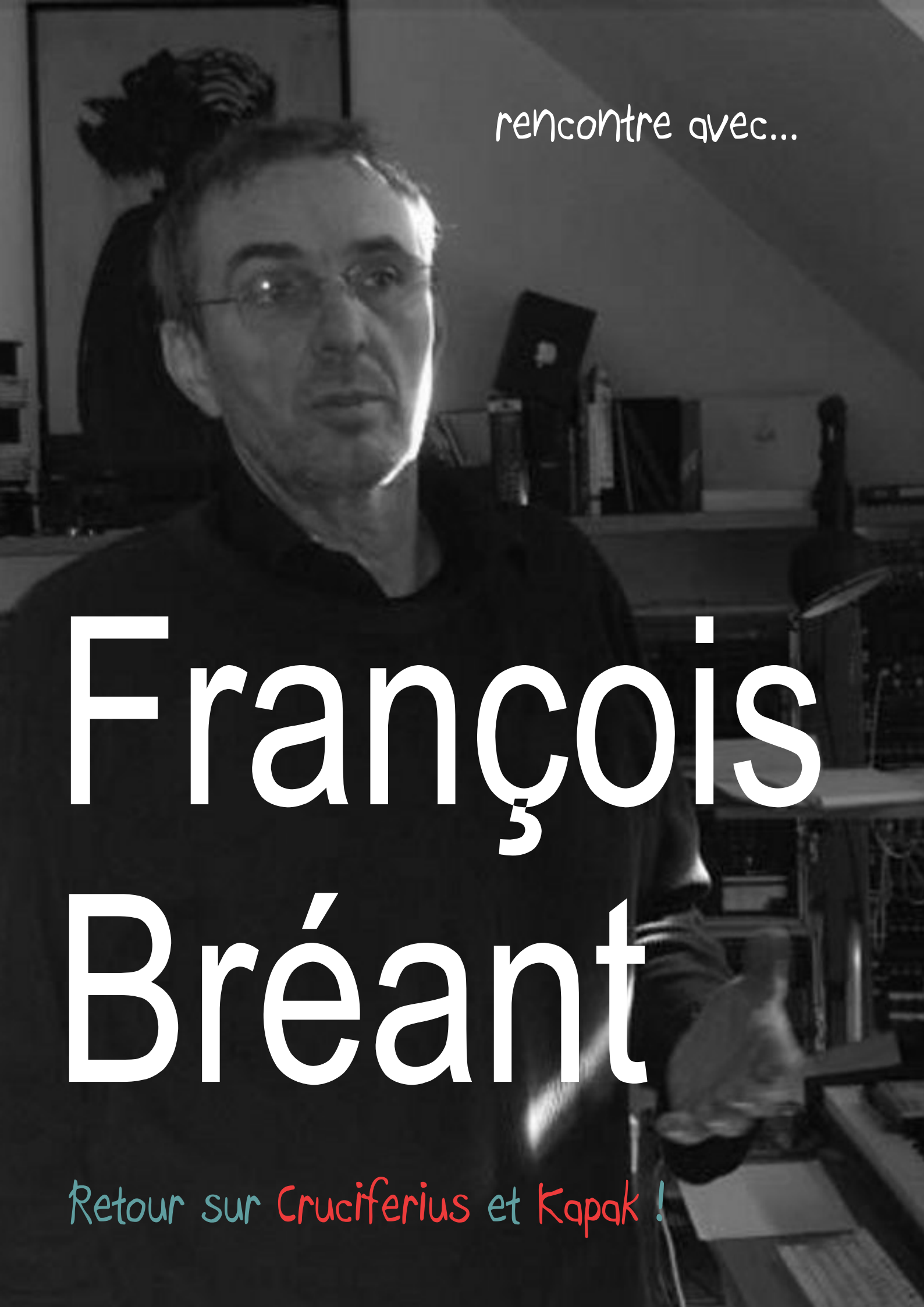
L/L : Ron Asheton des Stooges vient de disparaître. Tous ces soldats de votre jeunesse qui rejoignent le paradis, vous êtes porté sur ce genre de nostalgie ?

MF : Le culte des morts pue.

L/L : Nous voulons intituler cet article « Le poète saoul engueulait l'univers » d'après Arthur Rimbaud. Vous êtes ok ?

MF : Ca me parait bon

Avec un immense merci à Rich Deakin, sans qui tout ceci serait resté à l'état de projet.
Laurent, avec l'appui de **Lou**



rencontre avec...

François Bréant

Retour sur Cruciferius et Kapak !

Dans l'histoire du rock, il est des comètes qui alimentent les fantasmes mégalos de collectionneurs avertis ou de mélomanes à la recherche de la pépite perdue. L'unique album de Cruciferius est de ceux qui, en plus d'affoler les marchands de rêves, attisent les plus grands délires quant à sa formation d'origine. Et il faut reconnaître que la simple présence d'un certain Christian Vander dans la formation d'origine a de quoi exciter le mélomane.

Néanmoins, il faut remettre l'histoire du groupe dans son contexte. À l'origine, le projet nait de la rencontre entre Christian Vander, déjà fortement inspiré par l'œuvre de Coltrane, et Bernard Paganotti, bassiste de son état. Le duo bricole ensemble quelques mois avant de fonder la première mouture, Cruciferius Lobonz, auquel viennent se rajouter le temps d'un court instant le guitariste Marc Perru et l'organiste François Bréant. Avant que Vander décide de partir sous d'autres cieux, à la conquête d'un idéal musical qu'il creuse encore de nos jours. Aucune trace discographique n'existe malheureusement de cette première mouture du groupe.

Cependant, le groupe reste solidaire et recrute Patrick Jean aux baguettes (ex King Set de Michel Jonasz). Le combo tourne alors pas mal de 67 à 68, accompagnant Ronnie Bird, foulant à maintes reprises les planches mythiques du Golf Drouot, s'expatriant même un temps pour une tournée mémorable au Japon. Entre temps, le groupe est signé sur la succursale de Barclay, Egg, signe un premier 45t assez incroyable, avec une face A de plus de 6 mn qui dézingue une atmosphère apocalyptique sur fond de déflagration sonore, avant d'enregistrer les pistes pour un album qui restera longtemps sur les étagères de Barclay avant d'être enfin publié en 1970.

Le groupe participe à Amougies, au festival de Blois, et y fait la rencontre de Vigon, pour qui ils participeront au fantasque Pop Corn de ce dernier. Tout semble aller très vite, mais dans le sillon de ce succès, le groupe splitte à la fin de l'année 70 sur les cendres d'une tournée américaine avortée. François Bréant y part quelques mois avant de refouler le sol français et de faire la rencontre d'Albert Marcoeur, avec qui il fondera Kapak. Un album est mis en boite, dans la lignée du free jazz de Zappa, mais ne sortira malheureusement jamais. C'est cette histoire qu'a bien voulu nous conter François Bréant le long d'un entretien forcément historique.

Fuzzine : Bonjour François, notre entrevue va donc porter sur la période Cruciferius et Kapak. Quel souvenir gardez-vous de ces deux premières expérience ?

François Bréant : Je dois à Cruciférius de bien beaux souvenirs :

- Premières séances d'enregistrement dans un vrai studio (Barclay),
- En 1968 Première tournée à travers la France en grève générale (Mai 1968) comme accompagnateur de RONNIE BIRD l'élégant chanteur « mod » français (et néanmoins joyeux camarade.)
- Hiver 68, dans un club, à Courchevel où nous accompagnions un chanteur débutant David-Alexandre Winter, le papa de l'Ophélie du même nom.
- 1969 Premier passage à l'Olympia, en ouverture de Vanilla Fudge dont nous étions fans..
- 1969 Première tournée à l'étranger (Japon).
- Premier triomphe dans un festival « pop » (festival d'Amougies).

Kapak en revanche fut une longue expérience de vie communautaire et rustique en retrait du show-biz.
Pendant deux ans : travail personnel, recherches sonores et répétitions 6/8 heures par jours. Hélas, aucun de nos enregistrements ne fut publié. Le groupe se sépara avant.
Kapak restera toutefois d'importance, car ce temps de recherche en commun fut un substitut aux études musicales classiques que j'avais refusé de faire par esprit de rébellion.

F : Et comment êtes-vous arrivé dans la musique ?

F.B : En étant enfant chanteur à la Maîtrise de la Cathédrale de Rouen.

F : La fin des sixties est dominée par le rock psychédélique, la contestation étudiante et prolétaire, et l'abolition de certains tabous. Comment vous positionnait vous à l'époque ?

F.B : Je m'inscrivais totalement dans cette résolution à changer le monde. J'adhérais à toutes les utopies et en mettais certaines en pratiques. Toutefois, J'étais et suis toujours très réactif contre la promotion des drogues que faisait le rock psychédélique.
Elles ont dévasté et terriblement ramolli cette génération. Contre des révolutionnaires défoncés, les réacs avaient et ont toujours tâche facile pour ralentir les changements.

F : La première formation de Cruciferius se nomme Cruciferius Lobonz, qui joue donc ensemble à partir de 67. Vous y faites la rencontre de B Paganotti et de C Vander. Pouvez-vous nous raconter comment s'est effectuée cette rencontre ?

F.B : Honnêtement, j'ai à peine connu Christian Vander. Il quitta le groupe pour aller vivre en Italie quelques semaines après mon entrée. Le vrai batteur de Crucifériús, c'est l'excellent Patrick Jean

qui le remplaça.
En arrivant de ma province (Rouen), je pris l'habitude de traîner au Golf Drouot tous les vendredis soirs, la soirée des musiciens de rock. J'y lus la petite annonce de Cruciférius Lobonz qui était en quête d'un organiste jouant de l'orgue Hammond. J'y répondis.

F : Il n'y a pas de traces discographiques de cette première formation. N'existe-t-il aucun enregistrement ? Et à quoi correspondait la musique de cette première formation ?

F.B : Non, il n'y à pas d'autre enregistrement de la rythmique Paga-Vander que les play-back du EP sortis chez Barclay sous le nom de Fatty Notti.

F : Fin 67 donc, C.Vander quitte le navire, et est remplacé par Patrick Jean. Pourtant, durant plusieurs années, on a assimilé Cruciferius à la présence de C Vander. Cela ne vous a-t-il pas gêné ? Et quel était déjà le tempérament de C Vander ?

F.B : Oui, ça me gêne toujours. C'est injuste pour Patrick Jean, car, avant lui, Cruciférius se contentait de reproduire le "rythm and blues" américain. Le groupe commença à être créatif à partir de sa constitution définitive avec Patrick Jean et Marc Perru.
Pour le peu que je l'ai connu, je voyais Christian comme un personnage surdoué et hors du commun. Avec une détonnante combinaison de talent et d'égo surdimensionné qui est souvent la marque des stars.

F : Parlons de Cruciferius donc. Vous signez sur le label Egg de Barclay, et sortait un premier 45t. Puis vient le temps de l'album. Pouvez-vous nous parler un peu de ces enregistrements ? Quels étaient les objectifs de votre musique ? Vos influences majeures ?

F.B : Nous étions très marqués par l'art Afro-Américain. Rien ne nous semblait plus porteur de rêves et d'émotion. Groover comme J.Brown, émouvoir comme Otis Redding, souffler avec la force émotionnelle de John Coltrane, telle était notre impossible quête. Nous étions blancs et pire encore : francophones. L'idée de combiner cette encombrante influence avec les trouvailles et la folle fantaisie des meilleurs groupes blancs (Beatles etc...) caractérise le style de Cruciférius. Un groupe américain nous plaisait beaucoup pour avoir fait ces choix : Vanilla Fudge. Surtout leur premier album.

F : Il existe d'ailleurs un EP enregistré par Paganotti accompagné par Cruciferius sous le nom de Faty Notti. Est-ce un préambule à la musique en devenir de Cruciferius ?

F.B : C'est, en effet, un premier jet du groupe, initié, d'ailleurs, avant mon arrivée et qui aurait pu sortir sous le nom de Crucifériusi si le producteur n'avait pas préféré signer seulement Bernard Paganotti comme chanteur.

F : Vous avez tourné, si je ne m'abuse, au Japon. Quels souvenirs en gardez-vous ?

F.B : Un souvenir intense et émerveillé. Toute une série de premières fois.

- premier job prestigieux
- premier voyage en avion
- premier contact avec l'Asie
- première fois que je gagnais régulièrement ma vie.
- première fois que le groupe était traité avec respect. Beaux hôtels, limousines, entourage féminin, journalistes, etc. Le producteur japonais qui nous avait fait venir avait très intelligemment fait croire à la presse locale que nous étions un groupe vedette en France. Nous fûmes donc traités comme tels en dépit de modestes cachets, peu en rapport avec la vie luxueuse que nous y menions.
- Cet extraordinaire pays était à l'époque en plein développement et l'esprit qui y régnait était très stimulant par comparaison à la poussive France.

F : Quelle était la réaction du public lors de vos concerts en France ? Pensez-vous que le public pop français était prêt à faire sa révolution musicale ?

F.B : Les réactions du public-pop français étaient bonnes, mais le public "pop" n'était pas le "grand public" qui, lui, se roulait dans la médiocrité franchouillarde distillée par les quatre uniques radios françaises de l'époque : Radio MontéCarlo, Europe1 et RTL. Seule France Inter distillait du jazz ou du rock à des heures tardives.
Ce public "pop" s'intéressait en priorité à la pop anglaise et américaine. Peu de ce qui était français les faisait rêver. Pour dire, Rock et Folk, principal vecteur de la "pop", cantonnait ces infos sur le rock français à une unique rubrique ghetto d'une page appelée "Rock d'ici" L'excellent Jean Marc Bayeux qui œuvrait pour promouvoir la création pop/rock française n'avait pas beaucoup de place pour s'exprimer.

F : Vous avez également accompagné Ronnie Bird. Si vos influences étaient semblables, il n'en reste que les musiques étaient fort différentes. Comment s'est passée cette tournée ?

F.B : Ronnie était lui aussi pris en sandwich entre l'industrie musicale française qui attendait de lui des productions lisses et ses goûts personnels pour les musiques anglo-américaines. Comme beaucoup d'artistes connus, sa production ne reflète pas complètement son identité musicale propre. On peut qualifier cela de corruption, mais pour beaucoup, c'est de la survie.

F : Dans la même optique, vous avez participé au Festival d'Amougies (quel regret de ne pouvoir voir le film de Cyril Laperrousaz) en compagnie des Floyd, Zappa et autres french pop. Pouvez nous racontez cet événement légendaire ?

F.B : Un souvenir émerveillé et frigorifié (trois jours et trois nuits en Janvier en Belgique). La programmation était inouïe. C'était une grande fierté d'y obtenir un triomphe avec rappel. Cependant, il est intéressant de noter que les organisateurs avaient groupé ensemble les artistes français le dimanche après-midi au lieu de les panacher avec les groupes anglais ou américain au long du festival. Les groupes français étaient parqués dans la même séquence, comme une proposition de deuxième choix. Comme si les organisateurs avaient dit : "Voilà, on vous a mis quelques Français, mais si ça vous emmerde, vous n'avez qu'à zapper le dimanche après midi. Le soir on repassera aux choses sérieuses". Ceci est très révélateur de l'état d'esprit du public et des décideurs de l'industrie musicale de l'époque vis-à-vis du pop-rock français.

F : Début 70, Cruciferius se sépare, suite au départ de Paganotti. Pourquoi ne pas avoir essayé de continuer sans lui ?

F.B : Difficile de remplacer un Paganotti. J'ai préféré tenter une autre expérience plutôt que faire la même chose en moins bien.

F : Vous partez donc fonder la même année

Kapak, tout en vous investissant dans la vie en communauté en Normandie. Comment avez-vous fait la rencontre avec Albert Marcoeur ?

F.B : Il jouait du saxophone dans un groupe de reprise de R&B dans lequel Pascal Arroyo jouait de l'orgue. Les Lake's men.

F : À quoi s'apparentait la musique de Kapak ? Un album semble avoir été enregistré, mais n'est jamais sorti à ce jour ? Pourquoi ? Et y a-t-il des chances de voir ressortir ces bandes ?

F.B : Assez peu de chance, les bandes sont perdues. Il ne me reste qu'un "souple" élimé, techniquement impropre à une édition commerciale.
La musique était très influencée par les Mothers of invention, les Fugs, Ornette Coleman, Doctor John (tendance vaudou), l'humour non-sense, la théâtralité. Nous ratissions large.

F : Le groupe se disloque avant une tournée aux États-Unis. Finalement, vous partez à deux, errez à New York ou Los Angeles, à la manière des clochards célestes de Kerouac ?

F.B : Oui, ce fut pour moi, mon voyage initiatique de jeunesse ; il fallait que je vive en vrai, les rêves que la culture pop-rock avait généré en moi.

F : Lorsque vous revenez en France, vous parcourez les années 70 au sein de différents projets (Nemo, solo) pour finalement ne jamais quitter la musique. Un regret dans cette longue carrière ?

F.B : Oui, je regrette un peu de m'être trop souvent mis au service de la création des autres plutôt que de développer mon travail de compositeur et de scène.(c'est la fonction d'arrangeur-réalisateur) C'est un travail passionnant, mais j'aurais peut-être dû me servir en premier un peu plus.

F : Que fait de nos jours François Bréant ?

F.B : Arrangeur-réalisateur spécialisé dans les artistes africains. Salif Keita, Thione Seck, Ablaye Thiosane, Idrissa Soumaoro, Bako Dagnon, Kékélé, Sékouba Bambino, Sia Tolno, Kandia kouyaté etc...

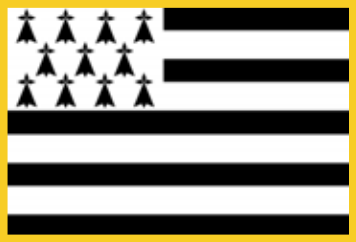
François Bréant a connu un parcours musical riche et diversifié, s'engageant corps et âme dans la recherche d'une pop française originale, avant de s'immiscer dans une série d'album solo innovant. Voici un petit aperçu de ses nombreuses collaborations jusqu'à la fin des 70's :

Cruciferius (1967-1970)
Kapak (1970-1971)
Ergo Sum (1971-1972)
Nemo (1973 – 1974)
Bernard Lavilliers (1976)

Un excellent site web où François Bréant relate sa carrière : *http://www.francoisbreant.com*

Lou

Roazhon Rock City !



Part 2

Rennes une ville en Rock !

" Temoignages Croisés de la folie Rock N' Rollienne "

Raaah Venukse je t'ai cherché partout au début de Wooden Shjip (Il y avait peu de monde au début du concert et je me rappelais vaguement avoir vu une photo de toi sur le forum, j'ai même crié ''VENUUUKSE !'' sans succès).

Je suis sorti complètement rincé de ces 3 jours de festival. Pas pu voir tout ce que je voulais voir (notamment Sudden Death Of Stars et Lady Jane) et j'ai séché une soirée au parc expo pour aller voir Dominic Sonic dans un bar.

[The Pack A.D.]

Mes meilleurs concerts ? Facile : le tout premier jeudi soir à 20h30 pour The Pack A.D., 2 Canadiennes, guitare batterie avec un blues rock garage absolument extra. Elles jouaient le lendemain à la prison des femmes de Rennes et j'ai passé la journée à essayer de trouver un moyen de changer de sexe et me faire incarcérer. Et puis l'autre meilleur souvenir fut le tout dernier concert à 4h15 du mat' des Wooden Shjip. Je n'avais jamais entendu la moindre note du ce groupe, juste vu évoqué plusieurs fois ici par Guillaume et Venukse. Et non de dieu, me suis pris une méchante claque ! J'étais au premier rang contre la barrière et j'ai décollé, mais alors décollé waouh !

Et je n'étais pas la seule ça frôlait l'hystérie par moment derrière moi. Y a même eu un rappel avec deux morceaux supplémentaires (et à 10 ou 15 minutes le morceau ça fait une bonne rallonge). Je ne sais pas si j'accrocherais aux disques, ce n'est pas le genre de trucs que j'aime écouter souvent chez moi. Mais quel concert ! Le son était parfait en plus.

Alors que sur Roky Erikcson je le trouvais moyen. Du coup, j'ai moyennement apprécié le concert de Roky mis à part sur quelques passages (You Gonna Miss Me géniale ! Faut dire qu'avait été bien en jambe avant par DJ Psyché qui passait des reprises du 13th Floor). Mais content d'avoir vu le personnage à l'œuvre quand même (et son jeu de guitare... comment dire... approximatif !)

Je suis rentré ensuite chez moi vers 6h du mat' après Wooden Shjip avec une patate d'enfer alors que j'étais crevé avant le concert. J'ai pris en stop un ostéopathe bourré qui me racontait ses peines de cœur et ai failli le suivre dans un bar toujours ouvert (clandestinement).

Ah oui et mention spéciale aux Californiens de Crocodiles qui passaient avant Roky, ils ont des morceaux bien psychés assez excellents (et d'autres assez pourris).

Inspector Cluzo j'ai pas du tout aimé par contre. Le côté branleur et fun est amusant. Mais c'était

[Wooden Shjip]

[Jean-Louis Brossard - organisateur**]**

hyper décousu et sans queue ni tête. Pas accroché du tout.

Et ouais, sinon, quel festival !
Le boss, Jean-Louis Brossard, draine 58 000 spectateurs au total avec des concerts de groupes totalement inconnus pour la plupart dans tous les styles possibles. Un tour de force et ça fait 32 ans que ça dur. Chapeau.

Et 58 000 sans compter les 20 ou 30 bars qui donnaient des concerts toute la semaine, créant une rivière humaine alcoolisée partout dans la ville.

Bumble Bee

Hum... moi aussi j'aurais bien aimé y être. Sauf que les Wooden Shjips, ils étaient programmés à 4h15 ! Soit un passage vers 5h00. Et nous ben... on voulait, vraiment, mais bon... On était un peu rincé quoi, donc voilà, les Wooden Shjips ça sera pour une autre fois.

Bon sinon, on a vu les Sudden Death Of Stars. Très bien, bien foutu, mais très "scolaire". Z'ont bien bossé leur manuel du parfait "musicien de musique de drogués" et ils le font merveilleusement bien, mais sans grande originalité.
Pis ayé j'ai vu Roky sur scène !!! Happy le gars !! Moi j'ai adoré, mes camarades de jeu un peu

[Sudden Death Of Stars]

moins semble-t-il, tant pis pour eux.

J'ai été très agréablement surpris par la set list, m'attendant à ne connaître aucun morceau n'ayant jamais écouté son dernier album. Et en fait... ils ont joué presque l'intégralité de l'album "Casting The Runes" : Night Of The Vampire, Mini mine mind, I walked with a zombie (un grand moment), Don't shake me Lucifer, Bloody Hammer, Stand For The Fire Demon... et peut être même les autres. Puis ils ont bien évidement fini par You're Gonna Miss Me. Génial ! Mention spéciale au bassiste et son look très Bonzo Dog Band.

[Roky Erickson]

Après ça il y a eu The Inspector Cluzo & Mates. Excellllllent! La vache, comment ils envoient !!!
En 2007, les anciens guitariste et batteur de Wolfunkind montent un nouveau projet en mélangeant de manière originale le blues et la soul, le rock dur et le groove. Le succès de leur premier album (The Inspector Cluzo, 2008) leur donne l'occasion d'asseoir solidement une réputation scénique grâce à des concerts sauvages qui les conduisent jusqu'au bout du monde (400 dates dans 23 pays, dont le Japon, la Chine ou encore l'Australie). Sorti en 2010, The French Bastard compte sur les collaborations d'Angelo Moore (Fishbone) ou de Ceux Qui Marchent Debout, et témoigne surtout de l'impressionnante énergie live du duo, qui sera flanqué d'un clavier et d'une section de cuivres pour son concert aux Trans. Histoire de confirmer qu'il est bien le plus funky des groupes de rock (ou le plus rock des groupes de funk) hexagonaux.

Pays d'origine : France
Débuts : 2007
Formation : Chant / batterie / guitare + invités : clavinet / orgue Hammond / percussions / saxophone tenor / saxophone baryton / trompette
Genre : Rock
Éléments principaux : Blues-rock / funk / hard rock
Éléments ponctuels : Rock sudiste / soul
Parentés et filiations : AC/DC / Aerosmith / Faith No More / Fishbone / Guns N' Roses / Led Zeppelin / Lynyrd Skynyrd

Remarques : Les deux membres du groupe ont joué jusqu'en 2007 dans Wolfunkind. Pour les Trans Musicales, le groupe évoluera sur scène avec Mates : la section cuivre et leur percussionniste des Sunsiners, mais aussi le producteur de l'album de l'Inspector Cluzo (Stephan Kraemer) à l'orgue.

Après ça... Mama Rosin, de la musique Cajun jouée par des Suisses... honnêtement j'ai du sérieusement commencer à décrocher parce que je ne m'en souviens pas du tout.

Pis après on est parti.

Festival génial, ambiance du tonnerre et surtout, surtout, dans le hall-bar, salon de thé, lounge... une décoration hyper psyché du feu de Dieu du genre que si t'es trippé t'as aucune chance de décoller de là.

Venukse

Dominic Sonic

Entre le rasoir et l'enclume !

Cet après midi, j'ai appris une nouvelle totalement par hasard : ce soir Dominic Sonic donne le tout dernier concert de sa tournée "Cold Tears Tour", dans un fameux troquet Rennais, gratis ! Mon sang n'a fait qu'un tour : il fallait que j'y aille, coûte que coûte, tant pis pour la place de concert achetée chère, je n'irais pas aux concerts que j'avais prévus. J'annule tout, tant pis pour les potes aussi.

Car d'une part j'adore cet album "Cold Tears" sorti en 1989. Des morceaux simples mais habités. Pas le genre de trucs tape à l'œil non, le genre de disque qui a une âme. D'autre part parce que j'ai raté toutes les occasions (nombreuses) de voir ce que donnait ce Cold Tears Tour entamé il y a 2 ans.

Enfin, il y a le lieu. Parfait pour ce concert. A savoir le "Bistrot de la Cité". Super bistrot, situé en face de la légendaire "Salle de la Cité", autrement appelée "Maison du Peuple". Salle centenaire célèbre pour ses concerts de rock'n'roll historiques et ses meetings politiques de la LCR et FO.

Le bistrot d'en face est donc à l'image de la salle : ambiance prolo rock'n'roll voir punk. Déglingué mais chaleureux. Pas une chaise, pas une table qui ne soit pas bancale mais on s'en fout. La platine vinyle, elle, derrière le bar, tourne en permanence, le Picon-bière coule à flot et quand la vessie est pleine on va à "la secouette", le joli nom poétique donné aux toilettes. Je ne parlerais pas des quelques godemichés servants de portes-manteaux ou des quelques slogans anarchistes visibles ci et là sur les murs, non, tout le monde aura compris le tableau je pense. C'est le genre de troquets qu'on trouve un peu partout en Bretagne (sûrement ailleurs aussi évidemment) où l'on se sent de suite comme à la maison.

Donc voilà. Dominic Sonic, Vincent Sizorn. Debout dans un coin du bar avec leurs énormes amplis et la boite à rythmes et la magnéto à bandes sur une mini scène haute de 20 cm. Le bar rempli de tous leurs potes. Chaude ambiance, amicale, rigolarde. Ça chahute, il fait chaud, on s'entasse, on se touche, on trinque, on s'embrasse, on cause avec les voisins qu'on a jamais vus mais qu'on aborde comme de vieux potes. Bref ici on n'est pas fiers, on est bien. Et puis tout l'album Cold Tears défile. Superbement joué. Avec en plus quelques bonus comme ce Cocksucker Blues qui donnerait des frissons si les paroles n'étaient pas si obscènes.

C'est fini. Le public fait tout ce qu'il peut pour empêcher les 2 compères d'arrêter, les forçant à retourner sur la scène par 2 fois. Dominic et Vincent jouent une dernière fois ensemble en se regardant dans les yeux et riants comme des enfants, s'enfilent un dernier shot de vodka cul-sel avant de lâcher un triste "à dans 10 ans".

La tournée "Cold Tears Tour" avaient commencée en ce même lieu voici deux ans. La boucle est bouclée.

Merci Dominic.

Bumble Bee

Dominic Sonic
Cold Tears
1989

Convulsion de violence, crever la bave aux lèvres, enfer portable sans le mode d'emploi. Mais payé content. Comme si les Stooges revenaient faire la loi en ville. Image d'un rock and roll dont la recette s'est perdue. Électrifier le début des années 90. Dix ans presque intégralement consacrés à recevoir de la merde dans les oreilles. Karcher auditif, coton tige grand format. Attaque psychotique, à la barre à la mine, à la scie électrique, même.

Cold Tears, Les Larmes Froides, un iceberg dans chaque poche. Et un breton pour nous sauver la mise. Qui a bien pu monter le chauffage ? La glace est rouge, comme la fureur, comme la vie. On n'avait plus l'habitude de ces disques qui lâchent les chiens pour rien, des accords à sous munitions qui éclatent en vous coupant les jambes au niveau du bassin. Minimalisme affiché, revendiqué, d'une boite à rythmes (pas besoin de Phil Collins) et de quelques guitares. Chef, on balance les fumigènes ? Rallumez plutôt la lumière, mon petit Ducon. Le soleil envahit la pièce, mais comme le film se casse à ce moment, on aperçoit juste les gouttes de sang sur l'écran. Putain, on va jamais en sortir vivant.

Ok, du calme, interrogeons les survivants. En gros, leurs discours se recouperaient plutôt bien, mais pour leur desserrer les mâchoires, c'est tout un boulot.

Riffs stoniens, simples et tranchants, frottés d'ail. Vielle recette pour éviter à la blessure de se refermer. Bo Diddley pour le beat, et quelque chose du meilleur Bowie (le ton méprisant et excédé) pour achever de glacer le gâteau. Rythmique de base en acoustique, redoublée en électrique, chaud-froid-chaud. Et cette chanson sur fond de simili orgue de barbarie,La Loi Des Pauvres Gens, qui nous rappelle que notre vie peut basculer dans les dix minutes. Danger sur la ligne, rock and roll. Le cordon de sécurité s'est fait plus resserré, les hommes en verts tirent à vue. Imaginez la catastrophe si les radios s'étaient emparées de cette poignée de verre brisé, et l'avaient frotté sur les ondes. D'autant qu'une fois passé la première couche de napalm, apparaissent des influences psychédéliques. Celles qui font dériver Praying For The Lord(quelle idée) vers des climats arabisants, pour brouiller la piste. Et deux reprises bien tendancieuses, encore du sel sur la plaie. LeCold Turkey de Lennon, dynamité à la wha wha, terrible histoire de manque, cerveau écrabouillé entre deux shooteuses. Et (bonus du CD) le Cocksucker Blues des Stones, chef d'œuvre d'obscénité maudite. Recraché façon agression au patin à glace, direct sur le front. Dites chef, et le bassiste, il est porté disparu ? Parce que les White Stripes (rires) sont en slip dans rue, et ils font la gueule.

Le rock très pur est une dope dangereuse, nécessitant d'être bien coupé. Sinon, vingt ans après, on se reprend à découvrir que le chef d'œuvre de Dominic Sonic s'est bonifié avec le temps. Et qu'il il a, lui, bien vieilli. Arrivée des premiers secours. Dans le quartier, on danse sur les trottoirs et on jette sa télé par la fenêtre. Fête sauvage.

Laurent

rencontre avec Andy Bracken...

FRUITS DE MER RECORDS

Label Underground !

Fruits de Mer Records, c'est un petit label fort sympathique.
Les deux gars qui gèrent la petite entreprise sont du genre monomaniaque, leur truc à eux c'est la reprise. La reprise de pépites psyché effectuée par un groupe actuel pour être plus précis. Mais pas sur n'importe quel format, que du 45T coloré s'il vous plaît. Nos zamis les Vibravoid ont déjà sortis deux 45T chez eux (Krautrock Sensations et What Colour Is Pink ?) mais les Vibravoid ce sont les stars du label, les célébrités ! Quasi du mainstream , les autres c'est vraiment du Underground de chez Inconnu, je les soupçonne de faire enregistrer leurs amis, leurs voisins, leurs tantes ? Ah si quand même la reprise de "Dreaming With Alice" a été effectuée par Mark Fry himself. Rencontre du troisième type avec Andy Bracken, l'une des deux têtes pensantes du projet.

Lou : Petite présentation. Qui sont les deux monomaniaques qui gouvernent la destinée de Fruits de Mer Records. Quelle était votre idée initiale ?

Andy Bracken : Les deux monomaniaques (sans compter le fait qu'ils soient de Mer ou de Terre) sont Keith « Jonesy » Jones et Andy Bracken. Aussi connu sous le nom de « Lui et Moi ». L'idée de départ était de démarrer un label qui sortirait de quantité de vinyles, arrachés à la fin des années 60 et au début des années 70. Psyché, kraut, folk acide, ou (quand Jonesy s'y colle) progressif. Lorsqu'il est devenu évident que les ayants droit ne nous laisseraient pas faire, nous avons décidé de les prendre à revers. Et de faire appel à des artistes contemporains, pour créer une collection de disques très rares et recherchés. Et vous savez quoi ? Je pense qu'on y est arrivé.

L : Pourquoi ce nom, en français dans le texte ? Un vieil amour des coquillages ?

AB : Un vieil amour de la France, je pense. Ça remonte à des siècles, le langage des cours. Entre les invasions Normandes, et la popularisation du guttural langage anglais par Chaucer, dans les Contes de Canterbury. Liz, la copine de Keith, nous a suggéré l'idée, c'est son plat favori. Ça ressemble à son goût pour les hommes, elle les aime froids, humide, et qui sentent un peu. Il y avait une correspondance, dans la mesure où nous remontons de vieux trucs dans nos filets, et les servons d'une façon fraîche et appétissante. J'aime vraiment les coquillages pour être franc, mais ce n'est pas rentré en ligne de compte.

L : Où trouvez-vous des groupes aussi inattendus, qui n'ont virtuellement aucune existence. Comment se fait la recherche ?

AB : La plupart du temps, c'est eux qui nous trouvent. On aimerait faire plus avec plus de groupes, mais on est que deux à pratiquer ce job, comme passe-temps. En fait, on ne gagne pas un rond. Mais l'amour que nous ressentons chez nos clients est suffisant. Non, vraiment. La quantité de bons groupes qui existe est incroyable. Mais dans un monde où Internet a rendu les choses si vastes, la crème est noyée dans la bouse. Et la merde semble finir dans les grosses compagnies. Vous avez remarqué comme les noms des groupes

vont en s'allongeant. C'est tout ce qu'ils ont à faire, trouver quelque chose qui n'ait pas déjà été utilisé. Il y a trop de groupes dans ce cas là, et la plupart sont mauvais.

L : Vous êtes spécialisés dans les reprises, souvent démentes. Comment se fait le choix ?

AB : C'est vraiment une collaboration. Dès qu'on a une proposition d'un groupe, on pense à ce qu'il pourrait reprendre. Mais pas au sens traditionnel. Ils doivent réinterpréter, et pousser le bouchon un peu plus loin. On ne cherche pas des groupes de bar, qui balanceraient de respectueuses reprises des Beatles. C'est très artistique comme démarche. Quand notre idée est faite, on rencontre le groupe. Si on est sur le même terrain, quelque chose va se faire, c'est sur. On se triture les méninges, et parfois on arrive à 30 ou 40 idées, avant d'en sélectionner une ou deux. La touche finale est alors de marier l'identité du groupe avec les morceaux choisis. Et d'équilibrer les deux dans la bonne mesure. Nous encourageons les groupes à expérimenter, à se mettre en danger. Le monde est devenu un peu sécurisé et conformiste, nous devons presque dire aux groupes d'essayer ci et ça. On leur laisse un peu de liberté, et ils sont en général plus que contents de ça. Je pense (j'espère) que le résultat s'en ressent. Ce n'est pas vrai pour chaque groupe, certains se débrouillent seuls, mais on a beaucoup à voir dans le résultat final. J'espérais ne jamais avoir à dire ça, puisque nous choisissons des choses qu'on adore, mais je pense que souvent nos versions sont meilleures que les originaux. Et beaucoup sont équivalentes, mais différentes.

L : Aucun problème de droits d'auteurs ? Des artistes qui se sont plaints ?

AB : Absolument aucun. On prend toujours une licence pour nos reprises. C'est net et sans bavures. Sinon, à notre avis, ce serait du vol. Il y a deux cas où il était impossible d'identifier les auteurs et les ayants droit (trop obscurs), mais on a l'autorisation, malgré tout, sous réserve qu'ils se fassent connaître.

L : Vous travaillez principalement sur un format 45 tours. Pourquoi ? Comment se déroule la conception graphique ?

AB : 45 est une vitesse pas une taille. En fait, la

plupart de nos singles tournent en 33 tours. On a grandi avec les singles, qui étaient le seul format abordable, pour acheter de la musique. Les albums étaient trop chers, et les bandes trop proches du plastique. C'est un vrai coup de cœur, en fait. Vous savez, je me souviens parfaitement avoir acheté de vieux singles de Squeeze, des UK Subs et de Generation X en vinyle de couleur, quand j'étais gamin. Logiquement, les simples sont la meilleure façon de démarrer un label de vinyle. Au niveau du design, c'est du fait maison qui coûte trois ronds. Le rangement est plus simple (surtout si on n'en vend pas) et l'expédition est plus facile. Incroyable le paquet de papier collant qu'on peut passer pour un album. On nous dit qu'on veut toujours des pochettes impeccables, c'est bien observé. On y réfléchit beaucoup, comme aux inserts. C'est crétin, mais les gens nous contactent, pour nous dire qu'ils apprécient. Un magazine artistique français nous a joints il y a peu, pour un article sur le design des 45 tours, et il voulait parler de nous. C'était un compliment, je leur ai dit que je tentais d'amener la qualité artistique d'un album aux singles. Et dans un sens, je crois que ça marche. Bien qu'avec des recettes à nous.

L : J'ai vu sur votre site que le dernier Vibravoid s'était vendu pour 60 $ sur E Bay. Quelques mois avant, il était disponible pour 8 $. Que vous inspire cette spéculation ?

AB : Oui, le tirage standard bleu (300 copies) se vend environ 40 livres maintenant, et le rouge (100 copies) dans les 60 livres. Et je pense qu'ils

vont augmenter. On aurait dû garder plus d'exemplaires. Pour être honnête, c'est ce qu'on recherchait. Ça montre que la demande surpasse l'offre, et c'est le parfait scénario pour n'importe quel business. Je suis certain que si on n'était pas deux grosses feignasses, on pourrait y gagner un peu de fric, mais on ne veut pas passer pour des glands. Le boulot c'est pour les crétins. On est deux collectionneurs de disques, c'est à travers cette passion commune qu'on s'est rencontré, donc c'est vraiment super d'avoir créé ces raretés. J'ai entendu dire que le guide de cotations du Record Collector allait parler de nous. Ce qui était une de nos ambitions.

L : Dans le même ordre d'idée, vous allez ressortir vos singles ?

AB : Jamais. Pour toutes les raisons évoquées plus haut, ce serait malhonnête de faire ça. En plus, il y aurait un côté exploitation. Nos clients, qui sont avec nous depuis le début, voudraient chacun leur copie, et ils ont déjà les originaux. Ces disques ont été disponibles pendant un certain temps, avant d'être épuisés, les gens les ont ignorés. Et maintenant, ils allongent cinq ou dix fois plus sur E Bay. Si c'est le prix, alors allons-y, ça ne me dérange pas.

L : À quoi revient la vie d'un label underground ?

AB : Je suis toujours à la recherche de trucs nouveaux, dans la musique que j'écoute. Donc, il est logique qu'on en fasse autant dans la musique qu'on produit. J'achète aussi toutes sortes de genres, du vieux et du neuf. Je pense que la vie du label est fonction de notre capacité à rester ouvert, et par notre façon d'évoluer. Je collectionnais certains labels, du début des années 90 jusqu'au milieu, par exemple, qui sont restés inertes ou ont mis la clé sous la porte, ou sortent des trucs que je ne veux pas acheter.

J'aime repousser les frontières et le champ d'action. Et je prépare quelques trucs… Restez à l'écoute. Les six dernières semaines de ma vie ont été une longue suite de disques emballés et postés. Et ensuite, tenir les comptes, pour voir combien d'argent on a perdu. C'est un cliché, mais on bosse pour l'amour de l'art. En étant bien peu récompensé fiscalement parlant. Mais massivement en faisant quelque chose qui nous survivra, et qui est massivement apprécié par nos clients, et une minorité dans les médias. Tant qu'on est fier de la musique qu'on produit, ça vaut le coup.

L : Petite exception. Vous venez de sortir un album (Phase We're Going Through). Vous pouvez nous en dire un peu plus ?

AB : Le single sera toujours notre média de base. On est arrivé le concept de Phase…, et on pensait à un EP. Mais il y avait tant de bons groupes à notre disposition, qu'on a étendu l'idée à un album. C'était la seule façon de travailler avec chacun d'entre eux. Et ça a marché. Je nous vois bien sortir un lp par an. Il y a beaucoup de travail et de frais. Un simple peut être réalisé bien plus vite, et le format a une certaine dynamique. Comme je le disais, j'aime les 45 tours.

L : Vu votre travail, vous devez avoir une sacrée collection de disques. Quel est votre plus beau trésor ?

AB : J'ai quelques disques, oui. Et Keith doit en posséder cinq fois plus que moi, un sacré paquet de trucs bien. Un de nos clients en a 75000. Je peux tout juste compter jusque-là.

Comment ? Où ? C'est au-delà de l'imagination. En achetant 4 disques par jour, tous les jours pendant 50 ans, vous n'en auriez pas 75000. Trésor dans ma collection ? Il y a deux façons de voir les choses. La rareté et la valeur. Qui importe peu. Ou le temps et l'espace. Qui sont bien plus importants. Je possède quelques bons milliers de disques, et je peux vous dire où et quand j'en ai eu la plupart. Si vous y pensez, une collection de disques raconte l'histoire d'une vie. Tout est là, chaque moment romantique, chaque instant de désespoir, chaque première baise (voyez comme je différencie ça de la romance), chaque vacance, et c'est à l'infini. Je suppose que la réponse ressemble à la raison pour laquelle le label fonctionne. Parce que le total est supérieur à la somme des parties. Vous pigez ? Le trésor EST ma collection de disques.

L : Votre prochain projet ? Vibravoid revisitant le beat français ? Une petite exclusivité pour nos lecteurs.

AB : C'est ça, Vibravoid s'appropriant Édith Piaf, Johnny Halliday et Serge Gainsbourg. Ça pourrait marcher. Il faudrait contacter Jane Birkin, aussi. Je suis un grand fan de Melodium, et il est français. En fait, on travaille sur six projets, en ce moment, ce qui nous mène à 2011. Donc, on se jette partout, et la boite à idées est pleine. Restez scotchés à www.fruitdemerrecords.com. Et mettez vos imperméables !

Entretien mené par **Lou**, Intro signé **Venukse**.

Les bonnes nouvelles !

Johan Asherton

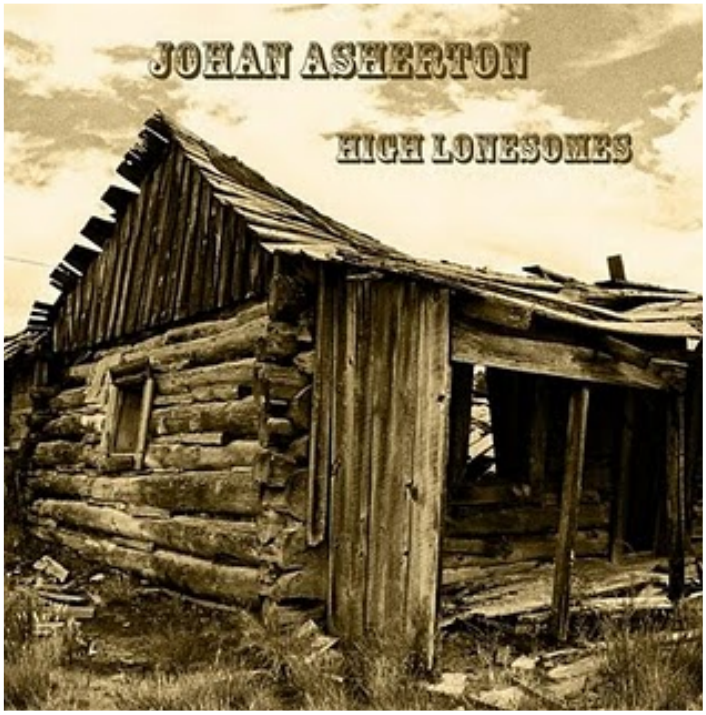
entretien à l'occasion de son dernier album :
" High Lonesomes "

Une rentrée météorologique parfaite, et une reprise sociale atroce. La machine à raboter de l'humain fonctionne à plein, sans qu'on lui ait rien demandé. Flicage, consumérisme, répression, retour aux basiques les plus vichystes, encore un peu plus de clientélisme...

Et voilà que le nouveau Johan Asherton débarque en justicier solitaire et discret, pour nous refaire le grand nettoyage des esgourdes avant l'hiver. Gros ballon d'oxygène sur nos consciences défaillantes. High Lonesomes, album de reprises sous pochette sublime, propose de remonter la rivière. Un pied dans l'eau verte, le dos tourné au supermarché. L'après-midi n'offre que du temps à tuer, en saluant au passage Dylan, Gene Clark, Townes Van Zant, Tim Hardin et quelques autres. Loin de l'exercice constipé que constitue désormais une entreprise du même genre, tout ici n'est qu'air frais et goût impeccable. Jusqu'à cette conclusion en forme de chanson de cow-boy, qui évoque irrésistiblement Lucky Luke. Là où les justes gagnent toujours à la fin. Et toujours cette façon de faire énormément avec si peu, marque des plus grands (Springsteen, Rolling Stones, Tom Waits) qui vous scotchent sans descendre de leur cheval. Histoire de garder le contact, Johan a répondu aux quelques questions de Fuzzine.

Laurent : Que s'est-il passé pour toi, depuis le récent live ?

Johan : Principalement, la réédition en CD des deux albums des Froggies parus dans les années 80, et l'enregistrement de High Lonesomes. Quelques concerts, aussi. Mais je me suis de plus en plus tourné vers l'enseignement de la guitare, et des ateliers de songwriting.



L : Voilà que tu sors un album de reprises. Comment ont-elles été choisies ? C'est quelque chose que tu avais en tête depuis longtemps ? Tu connaissais les chansons sur le bout des doigts, j'imagine.

J : Cet album ne représente qu'une petite sélection de chansons que j'avais envie d'enregistrer, que j'avais pris l'habitude de jouer en concert ou juste comme ça, pour le plaisir. En dehors de considérations purement matérielles, j'aurais pu enregistrer un triple CD...

L : Je me doute que tes intentions sont à mille kilomètres d'une intention consumériste, mais quand même pas peur qu'on t'accuse de manquer d'inspiration? Dans la mesure où cet exercice est très à la mode.

J : J'ai de quoi enregistrer un nouvel album de chansons originales, que je continue de peaufiner tranquillement, mais je n'ai pas beaucoup écrit ces temps-ci. Quant à la mode...

L: Pour bien nous désorienter, le disque débute par une reprise de Jack Bruce, popularisée par Mountain. Fan de Bruce ou du gros Leslie West ? Ou juste de la chouette chanson ?

J : J'ai toujours été très fan de Mountain, Leslie West est un fabuleux guitariste, et cette chanson est magnifique. Ouvrir l'album avec Imaginary Western me semblait évident, dans le sens où elle donne d'emblée le ton pour un disque consacré à des reprises de chansons tournant autour de la solitude, des grands espaces, d'un esprit de pionniers... High Lonesomes est un terme remontant à l'époque du Far West, équivalant à Great Divide, désignant les contrées sauvages, inexplorées.

L : Au delà de tout, ta musique donne toujours l'apparence d'une grande simplicité.

C'est ce qui la rend si chaleureuse ?

J : Peut-être, je ne sais pas du tout...

L: Tu peux nous présenter les gens qui ont collaboré ?

J: Stéphane Dambry est un vieil ami, mufti-instrumentiste et auteur de plusieurs albums, en solo ou en groupe. Nous avons enregistré ce disque ensemble, chez lui. Éléonore (Chomant) est sa nièce, et une musicienne accomplie. Sarah Smith (violon) est galloise, et Stéphane a profité d'une de ses visites en France pour l'inviter à jouer avec nous. Laurent Pardo a été le bassiste de Kid Pharaon, puis de Mr. Moonlight, et joue depuis plusieurs années avec Elliott Murphy. J'ai été vraiment heureux de travailler avec eux tous, un grand bonheur !

L : La pochette colle atrocement bien avec le titre. Tu te sens seul ou isolé sur la scène française ?

J : Parfois... Je n'y pense pas vraiment, en fait.

L : Parle-nous un peu des deux albums des Froggies, qui viennent d'être réédités. Tu es toujours en contact avec les autres membres ?

J : Ce projet me tenait à cœur, et mon vieil ami Lionel (442eme Rue) s'est déclaré partant immédiatement. Il m'arrive de croiser l'un ou l'autre de temps en temps, mais le temps a passé... C'est loin, tout ça...

L : Prochaines étapes dans ta carrière (concerts, disques) ? On aura la chance d'avoir un DVD vidéo, un jour ?

J : Quelques concerts, peut-être un nouvel album. Je pense surtout à des rééditions, et à des sorties d'enregistrements anciens et restés inédits. Un DVD serait bien, aussi. We'll see...

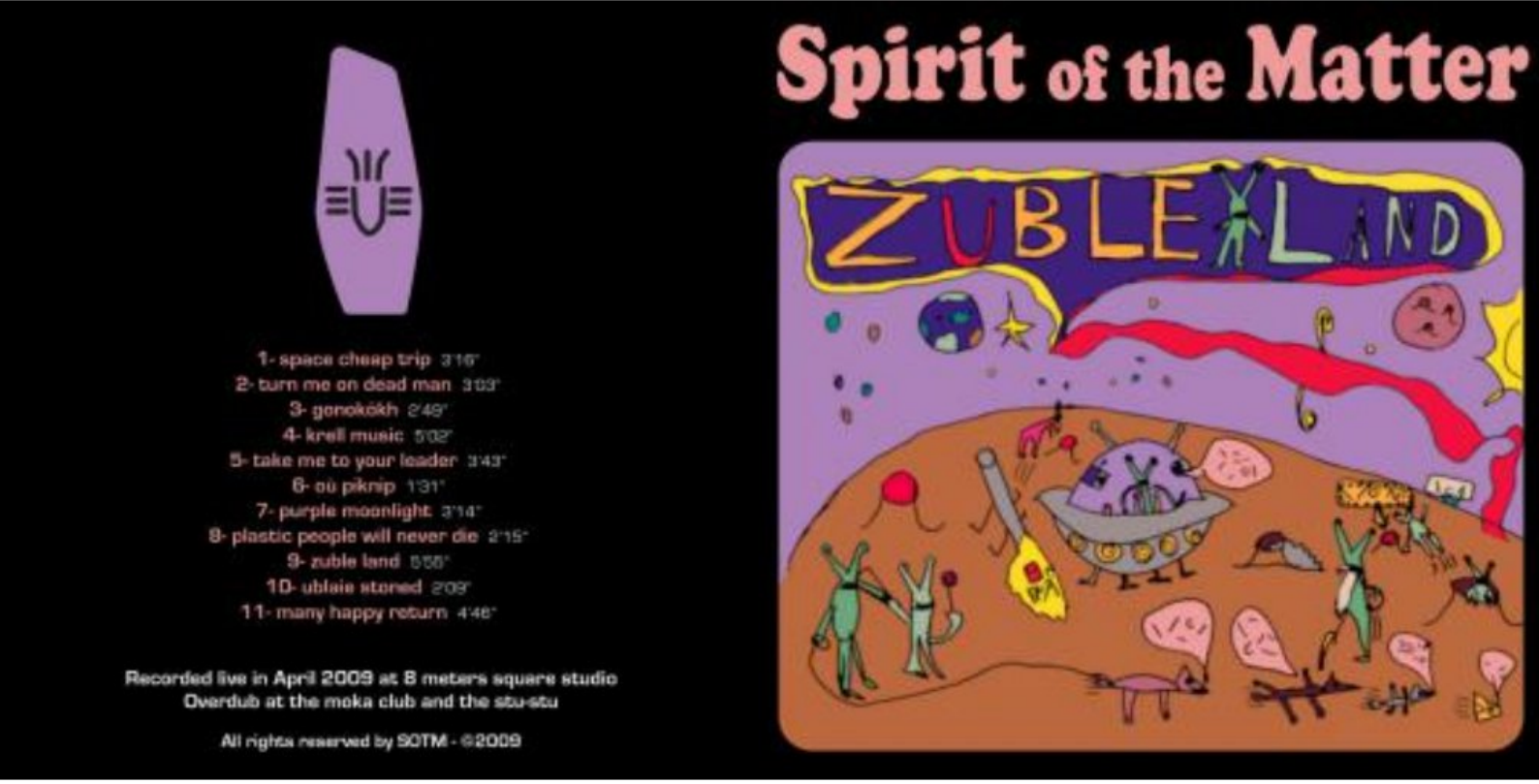
Laurent

entretien avec...

IAN MAREK

...de Spirit of the Matter

à l'occasion de la sortie de leur quatrième album !


Spirit of the Matter
ZUBLE LAND
1- space cheap trip 3'16"
2- turn me on dead man 3'03"
3- genokökh 2'49"
4- krell music 5'02"
5- take me to your leader 3'43"
6- où piknip 1'31"
7- purple moonlight 3'14"
8- plastic people will never die 2'15"
9- zuble land 5'56"
10- ublaie stoned 2'09"
11- many happy return 4'46"
Recorded live in April 2009 at 8 meters square studio
Overdub at the moka club and the stu-stu
All rights reserved by SOTM - ©2009

On ne peut que se féliciter encore et encore de l'existence de label comme Soleil Zeuhl ou Muséa, qui permettent aux musiques originales et progressives de subsister dans un système où le profit à court terme justifie à lui seul la merdasse de la production actuelle. C'est donc avec un plaisir non feint qu'au sein de la redac', on a appris que les Spirit Of The Matter avaient enfin signé leur premier album officiel, après trois essais intéressants en auto production.

C'est en effet à la sortie du Miroir A Trois Faces que l'on avait faites la rencontre du trio au sein de Fuzzine, il y a tout juste un an. Un album qui nous avait charmés par sa construction mélodique et son originalité, consacrée par un morceau bien dans son époque maussade, La Réalité. L'occasion idéale pour nous de revenir avec Ian sur cette consécration musicale qu'est la sortie de Zuble Land, aux fortes réminiscences zeuhl et progressives, voire psychédéliques. Un monde imaginaire et satirique au travers d'une évolution musicale où l'accidentelle côtoie la maitrise harmonique, pour une plongée sonore originale qui rappelle les délires du Gong et la SF des seventies.

Fuzzine : Bonjour Ian. Nous nous retrouvons quasiment un an après notre première entrevue où nous vous avions découvert à travers le titre La Réalité sur votre troisième album, autoproduit comme les deux précédents, le Miroir à trois faces. C'est un peu l'anniversaire de notre fanzine, et en même temps le vôtre, puisque vous venez de sortir officiellement votre quatrième album sur un label, et pas n'importe lequel, l'excellent Muséa ? Une fierté ?

Ian : Musea est un label dédié au rock progressif et à la musique psychédélique ou expérimentale et on a vraiment pris le fait qu'ils nous aient choisis pour sortir un disque comme une reconnaissance. C'est toujours plaisant d'être apprécié par des professionnels ou un public à qui votre musique s'adresse particulièrement. C'était d'autant plus bienvenu aussi qu'actuellement les maisons de disques ne misent que très peu sur la nouveauté et donc sortir en cette période, avec une musique aussi peu commerciale et formatée que la nôtre, c'était presque miraculeux ! C'est surtout important pour nous que les albums puissent être entendus et que nous puissions à l'avenir placer les projets suivants.

Fuzzine : Comment se sont déroulées les démarches avec Muséa ? Et envisagez-vous de ressortir vos albums précédents ?

Ian : Nous avons simplement envoyé un cd démo de Zuble Land sans y croire plus que ça étant donné tout ce qu'on lisait sur l'effondrement du marché du disque et les marges de manœuvre de plus en plus limitées des maisons de production. Ils nous ont cependant choisis avec un comité

d'écoute et ont décidé de miser sur nous. Concernant les albums précédents, on trouverait vraiment dommage que "le miroir à 3 faces", qui n'a existé que sur internet, ne soit jamais édité sous la forme d'un cd ou d'un vinyle, car c'est un album qui reste important dans l'histoire du groupe, mais peut-être sera-t-il plus facile de le faire sortir à l'avenir, maintenant que nous avons trouvé une brèche. Nous avions eu des propositions avec le miroir, de la part de labels plus ou moins importants, mais qui par malchance avaient reculé, devant la conjoncture qui ne se prêtait à aucune prise de risque c'est vrai. Entre parenthèses, que ce soit pour nos albums ou pour tout autre album de tout autre groupe, cette attitude est finalement assez dommageable, car au final plus les labels s'enfoncent dans un conformisme ou une ligne à suivre, plus le paysage musical est pauvre et moins les gens auront la curiosité d'aller vers la nouveauté. Mais peut-être que c'est une spirale et qu'ils n'ont pas vraiment le choix non plus.

F : À l'époque vous nous parliez déjà de Zuble Land. Comment se sont passés les séances studios ?

I : Comme pour "le miroir à 3 faces" nous avions enregistré live dans le 8 meters square studio en avril 2009 en totale improvisation. eule exception, un thème que nous avions travaillé pour "space cheap trip", qui se trouve au tout début de l'album, qui revient à la fin et qui intervient partiellement en milieu du disque un peu comme un fil conducteur.

Ces heures de prises de son live étaient restées dans les cartons le temps que l'on finalise "le miroir à 3 faces" et nous avons ensuite attaqué les overdub de "Zuble Land" d'août à décembre 2009, d'abord au Moka club puis au Stu-stu à Paris. Au final, nous n'avions pas le souvenir d'avoir passé autant de temps en studio à travailler sur un disque. Mais il se trouve que Eljibi et moi-même apprécions les heures passées derrière une console où le temps ne compte plus vraiment. Rémi lui préfère nettement les sessions d'enregistrement live et il a la faculté de savoir tout de suite dans quelle direction aller sur une impro, avec un jeu de batterie toujours très subtile qui est vraiment très appréciable quand on joue ensemble. C'est important quand on improvise de se sentir porté.

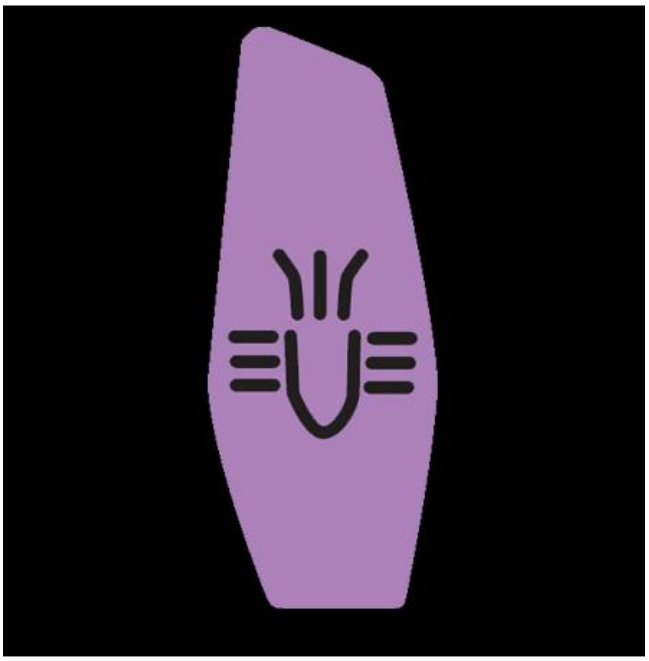
F : Zuble Land semble être la suite logique de votre travail, s'imbriquant parfaitement avec le Miroir à trois faces. Vous confirmez ?

I : Les deux albums se sont enchainés assez rapidement et s'imbriquent assez bien c'est vrai, malgré le fait qu'ils soient très différents. Cela tient au fait que nous sommes plus dans une recherche musicale évolutive que dans une démarche de changement pour le changement et donc on n'hésite pas à réutiliser des schémas qui nous avaient semblé intéressants, car de toute façon, on sait maintenant qu'assez naturellement, chaque album apporte ses surprises et ses sonorités inattendues. Avoir un style particulier,

dans toute expression artistique, est quelque chose de difficile à obtenir, car ça ne se décrète pas. Quand on crée un groupe à partir d'individualités toujours différentes, la mayonnaise prend ou ne prend pas et quand on touche à ce qui semble être un style personnel, ce serait vraiment dommage de casser cette fragile alchimie en forçant vers une direction qui ne nous correspondrait pas. La continuité entre le Miroir et Zuble Land tient aussi au fait que la base live des deux albums a été enregistrée au même endroit et dans des conditions similaires avec la contrainte voulue d'une prise de son stéréo sur 2 pistes uniquement ! C'est d'ailleurs une des caractéristiques de tous nos albums.

F : Zuble Land serait donc une planète imaginaire. La référence à Magma est du coup évident. C'est quoi l'idée de départ ?

I : C'est en tout cas la première fois que nous avions un concept d'album aussi clair avant de commencer des sessions d'enregistrement en improvisation. Quand on jouait, le propos de l'album était très présent à notre esprit. Le cosmos de façon général et en particulier cette mystérieuse planète Zuble. C'est une idée simple qui comme souvent les idées les plus simples peut donner un champ infini d'investigation, qui a été exploité par Magma avec leur excellent kobaia, aussi par Gong ou encore en musique classique avec Gustav Holst et ses planètes (un disque que j'aime beaucoup). Zuble Land est notre version de ce type de voyage et d'exploration du cosmos véhiculé par la force de la musique. C'est très différent de kobaia qui



théorisait beaucoup le propos. Notre voyage est moins sérieux et même parfois assez gaguesque dans les sonorités. On tient à garder cet aspect dérisoire ou comique dans la musique en parallèle à un aspect plus dramatique, car la vie comporte cette ambivalence aussi. Zuble Land c'était aussi pour nous un retour à nos années lycée, quand du haut d'un bus qui traversait la Saône-et-Loire on voyait le panneau de ce mystérieux village qui porte le nom de Zuble. Les habitants disent zublé (le nom vient de Ublaie), mais depuis le lycée on a toujours prononcé ce nom à l'anglaise comme bubble car ce village en pleine cambrousse prenait ainsi un aspect surréaliste qui nous fait encore rire aujourd'hui. Au lycée toujours, on avait fait de Zuble une planète, déjà, sur laquelle se rendaient trois astronautes, sorte d'archétypes de séries SF, griffonnés sur des cahiers (ceux-là mêmes qui figurent au dos de la pochette du disque). Avec le temps nous avons fini par ressembler à ces astronautes, mais comme la Nasa ne nous a pas jugé assez sérieux pour nous confier une navette, on a logiquement envoyé nos alter ego en trait de stylo à bille explorer Zuble à notre place.

F : Sur cet album, on sent moins vos influences, et l'album résonne d'une manière originale, mais toujours en accord avec ce son que vous développiez sur le Miroir à trois faces. Une certaine maturité ?

I : Il y a vraiment une très grande unité musicale et sonore sur Zuble Land et il a été conçu comme un voyage, avec un départ, une phase d'exploration et une arrivée (ou plutôt un voyage de retour). Certaines sonorités sont devenues notre marque de fabrique, je pense à l'harmonium assez monstrueux ou bien encore au theremin fantomatique ainsi que d'autres sons qui interviennent de façon récurrente, mais à côté de ça nous sommes toujours dans une recherche constante au niveau des sons, dans des directions qui correspondent à nos aspirations. Les influences du groupe ont tendance à se noyer dans un style qui est maintenant très personnel et c'est plutôt une bonne chose. Avoir une identité en musique est quelque chose de rare. On pense que le groupe a obtenu cette identité clairement définie depuis "Le miroir à 3 faces".

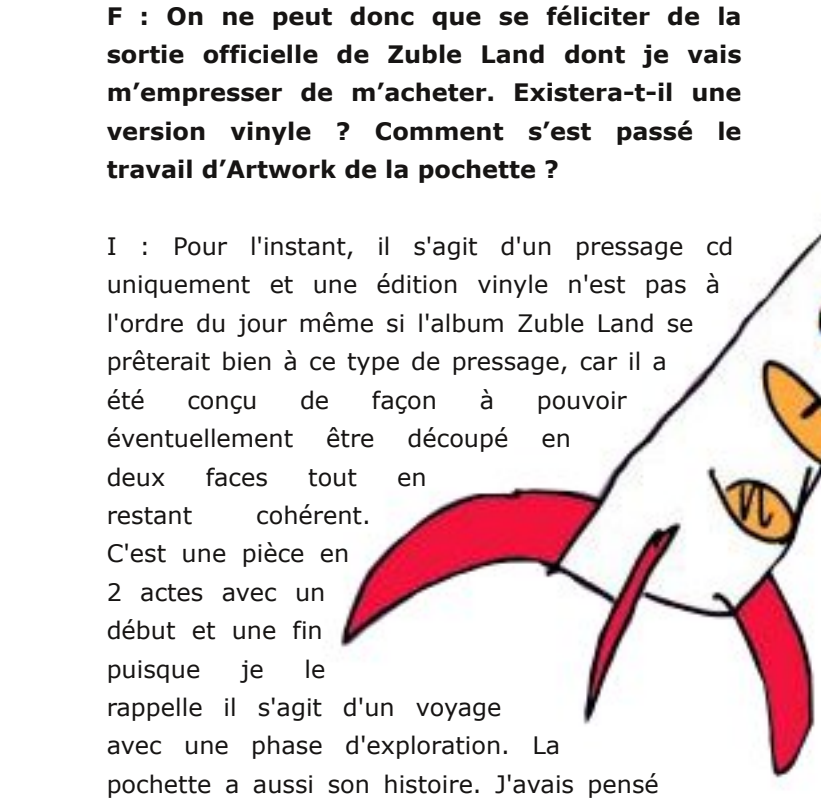
F : Zuble Land est entrecoupé de message parlé, qui donne une certaine coloration à votre album, comme pour mieux renforcer

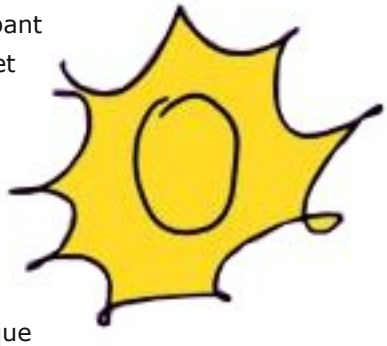
l'imact désiré. Du coup, l'album parait très imagé, c'est une volonté ou un accident du aux répétitions ?

I : Les voix ne sont jamais ajoutées de façon innocente. Parfois c'est pour faire passer des messages, comme de brefs éclairs, en lien direct avec l'état de notre société au moment où l'on réalise l'album, ou alors elles peuvent aussi être là pour produire un effet comique. Suivant la musique à laquelle on les associe, une voix et des mots peuvent prendre une toute autre signification et c'est vraiment amusant de jouer avec ça. Notre musique est essentiellement instrumentale, mais le fait de pouvoir entendre à certains endroits une voix humaine surprend l'oreille et rend attentif. Généralement aussi l'auditeur, pour une raison que je ne saurais expliquer aime entendre des voix avec la musique.

F : On ne peut donc que se féliciter de la sortie officielle de Zuble Land dont je vais m'empresser de m'acheter. Existera-t-il une version vinyle ? Comment s'est passé le travail d'Artwork de la pochette ?

I : Pour l'instant, il s'agit d'un pressage cd uniquement et une édition vinyle n'est pas à l'ordre du jour même si l'album Zuble Land se prêterait bien à ce type de pressage, car il a été conçu de façon à pouvoir éventuellement être découpé en deux faces tout en restant cohérent. C'est une pièce en 2 actes avec un début et une fin puisque je le rappelle il s'agit d'un voyage avec une phase d'exploration. La pochette a aussi son histoire. J'avais pensé à un dessin d'enfant pour cet album et j'ai demandé à Maya, la fille de Eljibi si elle pouvait réaliser quelque chose pour nous, avec comme base de travail : dessine-moi la planète Zuble.





Le résultat fut très probant puisqu'au premier jet Maya réalisa les dessins qui figurent sur l'album, ainsi que la typographie "zuble Land". Cela nous a beaucoup fait rire avec Eljibi de constater que Zuble était une sorte de grosse patate où il n'y avait rien à part quelques cratères. C'est vrai pourquoi dépenser autant d'énergie et d'argent pour aller visiter un tel endroit ? Cela correspondait tout à fait à l'idée de l'album et là encore au côté dérisoire de la condition humaine et de l'aventure spatiale qui en guise de conquête n'a pas conquis grand-chose. Nous avions au moins conquis le rêve d'une grosse patate marron peuplée d'individus fort sympathiques ne sachant s'exprimer qu'avec deux voyelles, ce qui n'est pas rien ! J'ai ajouté les personnages au dos de la pochette qui sont tels que je les aurais dessinés 25 ans en arrière. Le premier personnage est une marque déposée Eljibi qui avait créé l'astronaute Paul Ochon étant lui-même enfant. Le dessin est une interprétation que j'ai faite de son personnage. Quand on travaillait sur Zuble Land, une amie m'a également signalé l'existence d'un menhir à Zuble comportant la gravure d'une idole chevelue (terme employé par les archéologues) et datant du néolithique. Un graphisme stylisé de ce menhir, qui est en passe de devenir le logo du groupe a également finis sur la pochette de Zuble Land et un titre lui est

consacré, "Ublaie stoned". Le menhir est devenu un cadeau des habitants de Zuble en offrande aux astronautes, ce qui vous l'imaginez bien a un peu plombé la fusée pour le voyage de retour.

F : Zuble Land fera t'-il l'objet d'une tournée ?

I : Tout dépendra des ventes et de la capacité de Musea ou tout autre producteur à nous aider à produire une tournée, car seuls on ne peut l'envisager. Mais d'un autre côté, nous n'avons jamais considéré les albums comme des cartes de visite, mais comme des oeuvres à part entière. D'ailleurs la plupart des oeuvres majeures, véritables pierres angulaires de l'histoire du rock n'ont existé que sous la forme de galettes en plastique. Ce n'est nullement un problème, car le public à qui on s'adresse est très attaché au support disque, comme nous le sommes également. L'écoute attentive d'un disque chez soi, dans son intégralité, reste un plaisir magique, et c'est dommage de passer à côté.

F : Où en est votre projet Mammouth ?

I : "Mammouth" est déjà dans la boite (une grosse !) et il ne reste que quelques détails de mixage à régler. Cet album aura ceci de particulier que toutes les prises de son en improvisation ont été enregistrées dehors en rase campagne. Cela nous a donné une sonorité assez exceptionnelle et inédite. Imaginez un harmonium d'église ainsi que divers instruments électroniques, une batterie et une guitare jouant dans l'herbe au milieu des prés le jour le plus chaud de l'année 2009 et ça vous donnera une idée de l'atmosphère "Mammouth". On proposera bientôt l'album en écoute sur myspace ainsi qu'à Musea en priorité, voire à tout
autre label. L'important étant, au-delà de toute autre considération, que la musique puisse être écoutée.

F : Finalement, ça va vraiment mal ?

I : Pour reprendre un extrait du futur "Mammouth" : le peu qu'on vous en dit vous cache ce qu'on vous tait. Mais déjà j'ai trop parlé. Seul le silence...

Lou

RESULTATS SONDAGE 2010 !

1 Meilleure album de l'année ?

2 Meilleure découverte de l'année (ancien ou nouveau) ?

3 Icône rock de l'année ?

4 Meilleure concert de l'année ?

5 Meilleure pochette de l'année ?

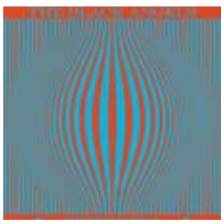
Le Forum de la Rédaction : *http://fuzzine.over-blog.com/ext/http://www.raveup60.fr.epandlp.fr/*

Mickael :

1 **The Black Angels - Phosphene Dream**
2 Aqua Nebula Oscillator
3 Tim Lampinien
4 Radio moscow
5 White Hills / Gnod - Drop Out

: Alex Twist

Ty Segall - Melted **1**
Real Estate **2**
Jay Reatard (mort en janvier 2010) **3**
Supergrass **4**
Thee Oh Sees - Warm Slime **5**



Harvest :

1 Faust - Is Last
2 Algernon - Ghost Surveillance
3 Pas d'icône, c'est contre ma religion !
4 Un seul concert cette année : John Mayall
5 Faust - Is Last

: Laurent

The Black Angels - Phosphene Dream **1**
Aqua Nebula Oscillator / Jeff Tarlton / Baby Huey **2**
The Heads **3**
Aucun concert, trop loin et plus la santé pour **4**
Le Mighty Baby Live, il fallait oser un truc pareil ! **5**

Ombre :

1 Midlake - The Courage of Others
2 Tame Impala
3 Lemmy
4 Midlake à l'Atelier (Luxembourg)
5 Bruce Springsteen - The Promise

: Potato

Midlake - Courage of Others **1**
John Grant **2**
Lemmy **3**
Midlake à l'Atelier (Luxembourg) **4**
Tame Impala - Innerspeaker **5**

Venukse :

1 Aqua Nebula Oscillator - Cave Recordings
2 Wooden Shjips
3 Le duo Boutin / De Villiers évidemment !
4 Seville 92 (Red-Tessier-Marinescu) au Festival Invisible
5 White Hills / Gnod - Drop Out

: Vincry

Bob Theil - The Ghent Sessions vol 2 **1**
Acey Stone - Overdrive (1987**)** **2**
Raymond M. George **3**
Stephen David Heitkotter - Heitkotter ***** **4**
The Skywalkers - Year One **5**

meilleure rédition de l'année *****

Armaldhor :

1 Grinderman - Grinderman 2
2 Rodriguez (album cold fact)
3 Nick Cave
4 J'en ai fait qu'un et il était pas top !
5 White Hills / Gnod - Drop Out

: Moon In June

Connan Mockasin - Please Turn Me Into The Snat **1**
Simon Finn **2**
?? **3**
Public Enemy aux Z'eclectiques **4**
Tame Impala - Innerspeaker **5**

Lou :

1 **The Black Angels - Phosphene Dream**
2 Hellvete - De Gek
3 Cantona
4 Magma le 27/03/2010
5 White Hills / Gnod - Drop Out

Scène de Détroit

La sélection 2010 de Mickael...

Awesome Color

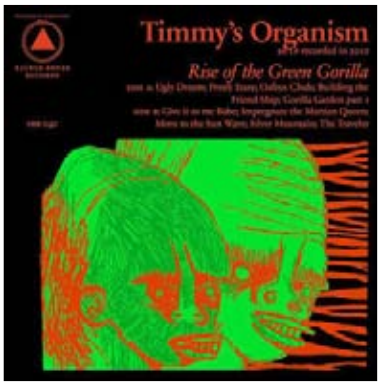
Conspiracy of Owls

Cut in the Hill Gang

The Hentchmen

Outrageous Cherry

The Sights



Timmy's Organism

Tyvek

The Greenhornes *(affilié)*

La Selection Blues de James...

Albums sortis en 2010 !

Awek

Cee Cee James

Dani Wilde

Javina Magness

Jimmy Vaughan

Mannish Boys

Cash Box Kings

Thorjorn Risager

Geezer Young

Jeff Beck

Paul Lamb

Sakura Saida

Cosmic Rider

Revue de presse et chroniques délirantes !

Special Spacious Mind !

Les Spacious Mind semblent avoir quelque peu disparus de la circulation (malheureusement) mais j'ai retrouvé la trace de **Jens Unosson**.

Jens
Standing in the trees I get lifted by the leaves
2002

Nettement moins psyche / Space Rock que la musique de Spacious Mind.

Jens et ses potes :

Jens - vocals, piano, organ, vibes, bells & rattles
Arne - electric and acoustic guitars, sitar, percussion, bass, harmonica, vocals
Niklas - electric guitars
Steve - pedal steel
Saga - vocals
David - drums

Ils produisent ici une musique beaucoup plus intimiste, de l'Acid Folk plutôt mélancolique (le chant susurré de Jens y est peut être pour quelque chose). En même temps, le Nord de la Suède c'est pas la Californie non plus hein !
Donc ça donne pas franchement dans la "Sunshine pop" mais attention, je dis mélancolique pas dépressif ! Mélancolique dans le sens où ça invite à la rêverie solitaire.
C'est très ... champêtre, le genre de musique qu'on s'imagine bien écouter sous la véranda, dans un rocking-chair, le chat sur les genoux une belle matinée de printemps.

Cauldron
The Sanctuary Suite
1998

Jens - electric organ, synthesizers, trumpet, belltree
Arne - electric & acoustic guitars, bass, sitar, nyckelharpa, pumporgan, saxophone, harmonica, tablas & assorted percussion

Pour les fans de Pink Floyd période Meddle, des grands délires psyché planants.

Le premier morceau commence par un son ressemblant fort au chant des baleines (c'est probablement le cas) puis vient s'y greffer un solo de guitare à la Gilmour, pas très compliqué, évanescent, aérien. Le tout se développe gentiment durant 20 minutes évoluant dans le paysage sonore évoqué par les claviers de Jens (la pluie qui tombe, des bruits d'oiseaux, d'animaux peut être...) on pense à ce chef d'œuvre de l'ambient music qu'est le Chillout de KLF.
Et le reste de l'album (4 morceaux) se déroule ainsi pendant que vous entrez mine de rien en lévitation. Toujours ces ambiances sonores et puis un fond d'harmonica, des cornemuses qui jouent doucement mais au loin, et de la sitar aussi, évidement histoire de décoller pour de bon.

Holy River Family Band
Haïda Deities
1996

Quelques chroniques glanées ici et là :

"I guess the four songs on this disc (at 15, 12, 4, and 30 minutes) could best be described as Middle Eastern psychedelia. The percussion rhythms, horns, slowly improvising guitars, and chanting all come together to make some pretty trippy music...
The 30 minute "Vision Quest Of The Sanpoil" starts with what we can now consider a Holy River trademark of Middle Eastern percussion and various odd horn sounds. As in Fragrance, the guitar jams smoothly over the tablas. The band uses the song's length to introduce chanting, various acoustic instruments, electric

piano, and horns, all emanating (rather than assaulting) from every direction. The tune stirred up some rather demented images of belly dancers in tie-dyed saris... quite a sight indeed!
In summary, exploration seems to be the ultimate objective of this music and in this it succeeds. When I first heard this CD I thought the theme became a bit monotonous over the course of an hour, but I kept being drawn back to it and now after several listens I enjoy it for its atmosphere of ethnic psychedelia. I'll be interested to hear what the next release brings."

"Stunning new CD from this amazing Swedish band with Spacious Mind and Cauldron members. Running time is over 76 minutes. Incorporating psych, deep folk psych and beyond. A true gem." From Tom Rapp's liner notes: "To me, music is psychedelic if it has the unmistakable presence of magic and it helps you to open up your heart and your mind. The Holy River Family Band, in this new CD, is wonderfully psychedelic, and this CD is a psychedelicatessen. Come on in and help yourself."

Je continue donc mon voyage parmi les nombreuses ramifications issues des Spacious

Råd Kjetil And The Loving Eye Of God
Mattmar
2006

Nos amis de Head Heritage, toujours à la pointe de ... de ... de tout ce qui est bizarre, psychédélique, mystique, trippant, euh ... druidique, en dise beaucoup de bien :

"Those in search of dark underworld folk should try the deep mantric ooze of Denmark's Råd Kjetil And The Loving Eye Of God's MATTMAR on Goddamn I'm A Countryman Records. It's a hypnotizing trip that ploughs a similar vein to such '70s bands as fellow Danes Samla Mammas Manna and stuff on R.U. Kaiser's Pilz label, though this current album increases the boundaries considerably, stretching out into a Herculean quest for the sonic grail. Only in the last three minutes of the final epic 12-minute track 'Tjalen' do the drums kick in, announcing the album's tail-out in a style of high drama.
It's available from http://www.countrymanrecords.com."

Sauf qu'ils ne sont pas Danois mais bon ...

Moon Trotsku
Fell but Andromeda Rose to the Stars
2003

Henrik Oja - accoustic and electric guitars, bass, keyboards, percussion, vocals, programming, tapes, samples & digital treatments
David Sandström - drums & feedback
Jens Unosson - lyrics & creative input

"This is a 44 minute trip to another universe by Henrik Öja, former lead guitar player, now resident bass player in the Spacious Mind. He plays all the instruments except the drums, which are played by David Sandström. This was recorded up in Skelefteå at the Space Your Face studios. The CD is split into 3 tracks, for convenience I guess as the music is one long trip. It starts with a spaced out folky acoustic guitar and then the journey takes off into a place that is somewhere in between Hawkwind and Pink Floyd territory but then moves slowly back into the forests of your mind before taking off again. This is truly an incredible musical synthesis. Henrik is a fantastic musician with a very spaced out mind for making incredible music. This is highly recommended if you like to just trip out and go to another universe for 45 minutes. When can I hear the next one?????????"

Venukse

DOSSIER

Cap à l'est !

Intro

Historique du Label

Chroniques de disques

Entrevue avec JC Demet

S'investir dans un dossier sur le label Crypto, c'est obligatoirement passer par la case de son fondateur, Jean Claude Pognant. Activiste Pop dès la fin des années 60, JC Pognant fut tour à tour manager, tourneur, organisateur de festival, critique rock, mais avant tout fan de musique pop. Celui qui incita Ange à monter à Paname pour se produire au Golf Drouot porte en lui toute une histoire du rock français. La démerde, l'engagement, la passion, l'investissement, toute ses vertus pour contrer l'establishment français de la substance Yéyé. Jusqu'à la consécration ultime lorsqu'il prit la décision de monter son propre label et de faire la nique aux rapaces parisiens. Crypto, qui fut distribué un temps par le Label Eurodisc via sa filiale Arcane, fait parti de ses labels indépendants qui ont permis la diffusion de la pop music à travers les contrées d'une France encore bien conditionnée. Il n'y a qu'à se plonger dans le catalogue du label, qui, de 1975 aux débuts des années 80, est incroyablement riche et diversifié, en plus d'une production savante et sérieuse. Du folk de Tangerine au Hard rock des Ganafoul, en passant par le rock progressif de Mona Lisa ou de Wapassou, plongée dans une époque où tout paraissait encore possible…

Jean Claude Pognant se fait connaître dans un premier temps en tant que fondateur et rédacteur de l'une des toutes premières revues de rock en France, le Rock&Roll Actualité dès l'année 67, qui lui permet de rentrer en contact avec certaines étoiles du Rock&Roll comme Gene Vincent qu'il parviendra à faire venir en France à la fin des sixties. Ces contacts, et sa passion aidant, le voient soutenir tous ses projets ayant un rapport avec la pop. Il s'occupera ainsi des Iris, deviendra manager officiel d'Ange dès Mars 1970, et organisera nombre de concerts. Il s'engage ainsi dans l'organisation du festival français de Pop Music de Seloncourt en 71, qui voit passer dans une grange désaffectée au fin fond du trou du cul du monde, pendant deux jours, des artistes comme Warhorse, Stray ou encore les anglais de Bachdenkel. Des belges sont de la partie, comme les Jenghiz Khan et Kleptomania, alors que du coté français on retrouve évidemment Ange, mais également Gong. Clou du festival, Pognant parvient à débaucher Robert Wyatt et Pete Brown, qui seront alors les grands animateurs de ce festival (avec à la clef un bœuf monstrueux entre Kevin Ayers, Robert Wyatt, Daevid Allen et Pete Brown !).

Jean Noël Coghe, journaliste de Pop Music, dans son compte rendu du 23/09/71 : « Le quatrième festival de Seloncourt (dans le Doubs) organisé par Jean-Claude Pognant est programmé par l'agence Century à Bruxelles. Deux concerts sur deux jours. Dans une vieille et immense salle située dans le centre de Seloncourt, dans un bled qui ne figure sur aucune carte. Deux mille personnes entassées, assises sur le béton ; un public excellent venu uniquement pour écouter de la musique. Un service d'ordre impeccable. Ce festival était une réunion d'amis organisée par des connaisseurs, des gens qui aiment ça.

Le programme a pourtant subi un sérieux remaniement et ce, jusqu'à la dernière minute. En effet, Mitch Mitchell s'excusa et ne vint pas, tout comme Rory Gallagher à cause d'une sombre histoire de contrat. Mais Pete Brownet Robert Wyatt furent les présentateurs improvisés de ces deux jours. Seloncourt a été un succès lourd de significations car, pour la première fois, il y a eu en France une manifestation pop réussie sans les tristes clichés auxquels nous avons été habitués ces derniers mois. Seloncourt a été monté par des provinciaux, en province sans l'aide du métier parisien. C'est une forme de décentralisation que l'on n'espérait plus. François Jouffa a toujours soutenu que le phénomène pop éclaterait un jour en France, en Province et c'est en train de se réaliser. » (Source http://www.memoire60-70.be).
Tout un symbole. Là où les festivals parisiens et autres projets mégalos se cassent la gueule face à la contestation gauchiste importante en France, mais également et surtout face à des pouvoirs publics frileux, Pognant parvient à démontrer que la pop music a sa place sur nos terres. De 71 à 74, alors qu'Ange devient le tout premier groupe de pop français en France en terme de popularité, Pognant ne cesse de produire des artistes, pour la plupart français, donnant ainsi une chance incommensurable pour ces derniers de s'exprimer. Et c'est donc tout naturellement qu'il part fonder son propre label en 75 à Belfort, bien loin des ponces parisiens, avec un magnifique design quant au label, scorpion s'extirpant d'une guitare. Histoire que l'on résumera à notre façon, tant peu d'infos circulent sur ce gigantesque bonhomme, qui nous a malheureusement quitté depuis, à travers une dizaine de chroniques de son label Crypto qui vit la consécration de Little Bob Story, Ganafoul, Mona Lisa, Wapassou et bien d'autres…
Lou

CHRONIQUES DE DISQUES

Tangerine
De l'autre coté de la forêt...
1974

Un disque comme un hommage. Tangerine dans son premier album, c'est bon, mais c'est déjà entendu ailleurs. En Angleterre, avec Donovan, Jethro Tull ou Graham Nash et aux US avec America, ou Crosby et Stills. C'est très bon, un folk-rock bourré de superbes harmonies, d'arpèges soyeux et cristallins, de chorus chaleureux et envoûtants, mais on a l'impression d'avoir entendu tout ça déjà ! Les parties de guitares sont magnifiques, la voix de Valéry Btesh est un ravissement perpétuel, la flûte de Donahue nous enchante encore et encore, cependant la magie est un peu inopérante, pour employer une métaphore de plus, la colle ne prend pas. Ou ne prend plus ! J'avais le souvenir de cet album captivant et riche de mélodies que j'ai découvert il n'y a pas si longtemps, quatre ou cinq ans à peine. Et voilà qu'il ne me fait plus d'effet, comme une maîtresse devenue épouse qu'on a trop caressé. Les effets du temps ? De la lassitude ? Bof, je n'y crois qu'à moitié, je pense plus à l'exaltation des premiers instants qui procurent une joie démesurée et irrépressible. Un jugement faussé d'entrée et la déception contenue quand on repose les pieds sur terre, et les oreilles sur la galette… Je n'irais pas jusqu'à évoquer une déception, mais j'en attendais tellement plus quand j'ai proposé d'en faire une chronique…

Greg

Mona Lisa
Grimaces
1975

Sorti sur Arcane sous licence Crypto, ce second opus des Orléanais creuse les sillons d'un rock symphonique théâtral, piochant autant dans la gestuelle vocale d'un Christian Descamps que dans les structures harmoniques alambiquées du rock progressif anglais (Genesis, Yes). Musicalement, le groupe mêle ces influences anglaises au folklore franchouillard pour en ressortir une alchimie quasi magique, lyrique, d'un folk rock qui prend ses sources dans les légendes de nos contrées provinciales. Une démarche à l'identique du groupe de Belfort, Ange, qui font de ces troubadours des temps modernes une démarche singulière et populiste, une vision de la pop music à la française. De leur interprétation énergique de La Mauvaise Réputation de Brassens, en passant par les récits théâtraux de leurs compositions, sur fond de guitare fuzz et de claviers lancinants, parsemées de délicieuses initiations médiévales à la flûte ou au sax, plongées dans un monde où se confrontent théâtre de rue et pop music !

Lou

Pentacle
La clef des songes
1975

Etre originaire de Belfort, sortir sur le label du manager de Ange, produit par Christian Decamp, Pentacle avait tout pour être un clone de Ange. Et si le son du clavier nous ancre dans cette pensée à l'écoute du premier titre, l'écoute du chant nous en démarque rapidement, étant beaucoup moins théâtral. La suite de l'album nous oriente plus vers les côtés mélodiques des premiers King Crimson, par moments vers Emerson Lake and Palmer quand ils évitaient les démonstrations inutiles. L'ensemble a une teneur assez mélodique, mais sachant alterner des climats apaisés et des montées d'adrénaline avec des interventions de guitare assez torrides. La production est assez plate, mais ce qui permet de bien entendre distinctement tous les instruments et il en ressort finalement une sincérité certaine. Un album sorti en 1975 et qui marquera peu les esprits si bien que le groupe disparaitra rapidement malheureusement. La réédition CD comprend en plus trois titres live.

Othall

Carpe Diem
En Regardant Passer le Temps /
Cueille le Jour
1975 / 1976

Carpe Diem était un groupe niçois créé en 1969 mais qui n'enregistra son premier album qu'en 1975. Ils se démarquent de la plupart des autres groupes progressifs français principalement par l'apport de la flute et du saxo. Mais contrairement à ce qu'on pourrait penser, le jazz ne semble pas être une influence. Nous sommes plutôt ici dans une sorte de rock de chambre. Le saxo a un son assez spatial (reverb) et donne beaucoup d'ampleur à la musique. L'instrumentation est assez complexe mais toujours au service des mélodies. Beaucoup de préciosité et de délicatesse. Un des rares groupes qui me vienne à l'esprit en les écoutant est le groupe québécois Maneige. Le premier album est extrêmement dense en mélodies qui se recoupent alors que dans le second, le groupe semble avoir plus concentré ses idées et y a gagné en force. Le point faible de « En regardant passer le temps » est le chant (trop fade) alors que sur leur second disque, il passe beaucoup mieux. Ils ont de toutes façons le bon goût de ne pas en abuser. La production est également plus soignée sur le second, la batterie se fondant mieux dans le paysage. Deux albums à conseiller absolument à tout amateur de rock symphonique mais même aux autres s'ils veulent s'ouvrir de nouveaux horizons.
A noter que la pochette du pressage Arcane du premier est ouvrante et celle sur Crypto non.
Othall

Valéry Btesh & Pollen
Rêves cristal
1976

Je suis ravi de l'avoir écouté après le premier Tangerine. Dans une veine proche issue du folk rock, on ressent beaucoup plus nettement l'influence de la musique américaine, de America, CSNY, du Jefferson Airplane devenu un vaisseau spatial ou même des premiers Eagles, de country rock matinée de guitare californienne ou de dobro, de congas et d'harmonica. Americana, quand tu nous tiens tu nous lâches pas !! Pollen n'est pas un groupe canadien (homonymie !), bon, ça aurait expliqué sûrement en partie le recentrage sur la cote ouest. Pourtant les patronymes des gars (Des Leprince, Phil Berthelot) y'a de quoi avoir des doutes… Si on ignore quelques passages ralentis, acoustique piano/guitare, les titres offrent franchement du rythme ; ce disque possède un groove inexistant dans le premier album de Tangerine. Mais pourquoi les comparer, sinon parce que les deux formations contemporaines l'une de l'autre abritaient Valéry Btesh ? Même si leur parenté ne laisse pas de doutes, cet album propose une musique rythmée et enlevée qui fait défaut à son illustre cousin, plus sobre et contemplatif, trop à mon goût.

Greg

Atlantide
s/t
1976

Un bon paquet de disques sortis à cette époque ressemblent à celui là. Un bon paquet de disques sortis chez Crypto ou chez Pole aussi d'ailleurs. Une sorte de mélange audacieux de folk spatial et de prog assez heavy. Derrière cette galette bien roulée se cache (pas trop) JP Massiera, ce bon vieux JP… On retrouve d'ailleurs sur cet album Bernard Torelli et Patrick Attali déjà présents sur le premier album des Visitors l'année précédente, album également produit par JP. Six titres qui enchaînent riffs de guitares monstrueux à la Blackmore (Atlantide), arpèges mélodieux façon Donovan (Le regard des Dieux), vocaux planants dans le plus pur style Décamps (Images), et sitar de-ci de-là comme, comme… des groupes de psyché britanniques. Allez savoir pourquoi tout le monde évoque Yes en comparaison de ce groupe météorite. Même si je veux bien reconnaître que le quatrième titre Soleil noir apporte son lot de breaks rythmiques, de grattouillis à haute célérité et de mélancolie vocale planante, le reste est franchement plus diversifié que la simple copie que certains évoquent.
Une galette fort recommandable pour amateur de prog bien torché.

Greg

Little Bob Story
High Time / Livin In The Fast Lane
1976 (les deux)

Robert Piazza a commencé son premier groupe les Apachs en 1962 mais a du attendre 1976 pour sortir son premier album. Et à l'écoute de celui ci, il est facile de comprendre pourquoi il ne faisait aucun complexe en jouant en Angleterre avec Dr Feelgood et consorts. Une rythmique imperturbable, une guitare rythmique digne de Wilco Johnson, des solis d'une précision diabolique et un Bob a l'énergie inconsummable mais aussi à l'énorme sensibilité. Ils n'avaient pas peur de s'affronter, et avec succès à des monuments tels « I'm crying » (Animals), « It's all over now » (Dylan), « All or nothing » (Small Faces) ou « Baby » (Sorrows). Les deux albums sortent respectivement en 76 et 76 et entre les 2, Crypto éditera une compilation des 45 tours et EP. Si vous cherchez une figure emblématique du rock français qui allie longévité, intégrité et sincérité voici votre homme !

Othall

Ocean
God's Clown
1977

Du groupe Océan, je ne connaissais que les albums hard 80's que j'écoutais en boucle avec Trust, AC/DC etc… pendant ma période d'adolescent rebelle.... Trente ans plus tard, étant revenu aux vinyles, lors d'une bourse aux disques, sur le mur derrière un vendeur j'aperçois un LP avec une très belle pochette colorée d'un groupe nommé Ocean et, qui plus est, sorti sur un label qui m'est familier : Crypto. Après interrogation du vendeur, il me confirme que c'est le même groupe qui a bercé mes jeunes années... hop dans la besace. De retour à la maison, je pose le disque sur la platine et là je découvre un album totalement différent de ce que je connaissais. Tout d'abord, sur cet album sorti en 1977, Robert BELMONTE, contrairement aux albums suivant, chante en anglais. Sa voix puissante n'est pas sans rappeler un certain Robert Plant, voire...Daniel Balavoine ! Les riffs de guitares inspirés de Georges BODOSSIAN donnent une couleur hard rock à cet album qui sonne bien progressif. La basse de Noël ALBEROLA et la batterie de Bernard LEROY viennent parfaire l'ensemble. Les 8 compositions, certes complexes, s'enchainent bien. Comme le disaient les magazines spécialisés de l'époque, c'est un mix entre Led Zeppelin et King Crimson ! Et ce qui surprend surtout, c'est le gros son de la production pour l'époque. En effet, l'album sorti en 1977 sur le petit label Crypto (ZAL 6416) et qui aurait été seulement tiré à 3000 exemplaires, sonne vraiment "moderne" et est "moins daté" que certains disques sortis à la même époque. Pour résumer, voici un album qui revient régulièrement sur la platine et qui est dans mon top 10 des albums français des 70's !

Boosty

Ganafoul
Saturday Night
1977

Si vous recherchez un disque original, passez votre chemin, il n'est pas pour vous.
Par contre si vous cherchez un plaisir simple, que vous pourrez renouveler régulièrement, sautez dessus. Ganafoul n'a pas révolutionné le style boogie hard rock mais c'est un passeur. Héritiers de Rory Gallagher (il y a de pires références) ce trio accumule tous les poncifs du genre, mais ils sont tellement bien exécutés qu'on en sourit. Une guitare chaleureuse et lumineuse, un batteur bûcheron et un bassiste précis, on attend rien de plus. Et ils avaient un chanteur avec une voix chaude qui collait merveilleusement au style. Par contre, qui jouait du piano (non précisé sur la pochette)? Ganafoul est un de ces groupes qui a laissé peu de traces chez les rock critiques mais a façonné le rock français par ses incessantes tournées, à l'instar des ses collèges Trans Europe Express et Factory.

Othall

Jean Claude Vincent
Lettre au passé
1977

Non, nous n'avons pas affaire à un trio masculin, mais plutôt à un duo ; en la personne de Jean Claude Vincent se dissimule Jean Claude Pognant, fondateur et patron du label Crypto. On lui doit l'intégralité des textes de cet opus. Il est secondé par un autre acteur de la scène rock franc-comtoise en la personne de Christian Décamps qui compose la musique. On évitera donc soigneusement de noter la ressemblance frappante avec la musique de Ange… Musicalement, on est face à une pop tour à tour chiadée (piano, guitare acoustique nian-nian) ou plus enlevée, guitares électriques, flûtes bourdonnantes, rythmique rageuse. Les interprètes sont tous des « copains » de Pognant venus supporter le boss : Btesh et Donahue de Tangerine, Garbin de Ange, David et Bergé de Carpe Diem. Malheureusement, je n'ai pas identifié Hubert de Navarre qui joue Hammond, piano, synthés et chorusse de ci de là. Globalement, l'ambiance est sereine et plutôt enjouée, et Pognant chante à peu près juste ses paroles alambiquées et vaguement ésotériques ! Un mélange de genres entre Tangerine et Ange donc, qui manque peut être de passages forts sans toutefois être réellement ennuyeux ou creux. L'avant dernier titre « J'irai comme un cheval fou » est la pièce essentielle de l'album, le reste est plaisant.

Greg

Michel Moulinié
Chrysalide
1978

L'entrée en scène est très belle avec l'arrivée successive de guitares en un mille feuilles assez lyrique. Des arpèges millimétrés, assez froids sur lesquels viennent s'installer des solis et glissendos saturés qui apportent de la chaleur. Une grande partie de l'album est à cette image apportant ces deux sentiments contradictoires. Sur d'autres titres, l'ambiance est plus purement spatiale avec des guitares planantes rappelant certains groupes allemands ou Manuel Gottsching. « Chrysalide » est d'ailleurs une exception dans le rock français, étant un des rares albums se rattachant au krautrock. Les seuls instruments sont guitares, basse et violon. L'absence d'une section rythmique et de chant nous donne une musique laissant la place à l'imagination tel que pouvait le faire Tangerine Dream avec une impression d'espace et de grandes étendues. D'où on en retire une grande sérénité. Un très bel album.

Othall

Wapassou
Salammbô
1978

Troisième album du groupe, originaire de Strasbourg, Salammbô se veut une œuvre musicale inspirée d'un roman historique de Flaubert, à la fois sensuel et d'une violence exacerbée d'un monde oriental si peu connu. Le résultat qui s'affiche le long des deux longues pièces musicales démontre une musique totalement originale empreinte de classicisme et d'influence pop, terriblement belle, voyageuse et rêveuse d'une idyllique utopie historique. Sans section rythmique mais bardé du triptyque qui fait la particularité de ces alsaciens, guitare/Violon/Claviers, Salammbô invite l'auditeur à un long voyage cosmique, peaufinant des atmosphères mélancoliques et bucoliques, teinté de sensations orientalisantes et désireux de parfaire la noirceur du thème via la magnificence de ces thèmes musicaux. Une œuvre originale et atypique qui colle à la perfection à ce que ressentait Gustave Flaubert en écrivant son roman, procurant des « angoisses qui me ballotent comme un océan d'immondices » (phrase que l'on retrouve au dos de la pochette de l'album).

Lou

Jean Michel Brézovar
Rue du Salbert
1978

Sorti en 1978, Rue du Salbert est l'unique album solo du guitariste Jean-Michel Brézovar, en rupture avec le groupe Ange, après la sortie de l'album Par les fils de Mandrin. A mille lieues de l'atmosphère moyenâgeuse et lyriques du «prog», très «british», de Ange, Brézovar produit là 9 ballades folk-rock, aux styles variés et aux influences californiennes. Bien soutenu à la batterie par Gwennolé Biger (batteur de Ange sur Émile Jacotey) par Patrice Dalstein à la basse et Thierry Sauvage au piano, Brézovar déroule son jeu et son talent de guitariste dans un genre étonnamment différent de celui où il s'était exercé précédemment. Un disque pas vraiment révolutionnaire, mais assez jouissif. Réédité sur Spalax, mais le vinyle est du genre trouvable; au détours d'un carton, adoptez le !

Pticon

Cortex
Pourquoi
1978

Groupe français de jazz funk composé autour du duo Alain Mion au clavier et Alain Gandolfi à la batterie, Cortex a produit 3 albums plus un d'inédits, paru récemment en CD. Pourquoi est le 3ème album, sorti chez Crypto en 1978. A moins d'être fanatique du disco ou masochiste, passez votre chemin. Au milieu d'une soupe disco-funk, ne surnagent que çà et là quelques rares fulgurances de piano Fender Rhodes. Très loin de la magie du premier album de Cortex, Troupeau bleu, une merveille qui résiste à la comparaison avec les mythiques Headhunters ou Return to forever. Quoi, c'est pas sorti chez Crypto tout ça ? Merde !
Si vous trouvez un exemplaire original de cet album, ne le jetez pas quand même, il y a des amateurs. Réédité chez Trad Vibe records en cd et en LP en 2010
Pticon

Yves Hasselmann
Mécanique mentale (piano solo)
1980

Étrangeté parmi les productions du catalogue Crypto, plus franchement orienté prog et rock, Mécanique Mentale est comme le sous-titre l'indique un album de piano solo. Quelque part entre Erik Satie et György Ligeti, cet album file son coton tout droit dans le contemporain. Évidemment, pas grand-chose à en dire de spécifique pour ma part vu que je suis ignorant en matière de piano et de contemporain, sinon qu'il détonne un peu entre Little Bob, Tangerine et Mona Lisa !! Pour l'anecdote, au début des années 70, Yves Hasselmann et son groupe Le Point (futurs Travelling, un LP chez Futura) sont sous contrat avec JC Pognant pour une tournée avec Ange et Introversion ; ils jouent à cette époque un jazz rock dans la veine de Soft Machine ou des compatriotes Moving Gelatine Plates. Quelques années plus tard, Hasselmann a quitté le groupe et enregistre avec Daniel Haas (bassiste chez Ange de 72 à77) Couleurs du temps, un album qui sort déjà chez Crypto. Intéressé par le contrat de distribution par RCA de Crypto, Hasselmann propose cet album de piano solo à JC Pognant qui lui dit Banco ! Un album prenant, dense, à réserver aux amateurs du genre peut être, ou alors aux mélomanes avertis (moi je suis bien content d'être tombé dessus un peu par hasard !)
Greg

entrevue avec...

CLAUDE DEMET

d'Introversion à Ange...

Pour compléter le dossier Crypto, Claude Demet, talentueux guitariste de blues-rock ayant joué avec Ange et formé des groupes comme Introversion et Horde (dont un album est sorti sur ce label), a accordé une entrevue à Fuzzine, et revient pour vous, chers lecteurs, sur plus de 40 ans de carrière !

Karim : Pouvez vous me raconter vos premiers émois musicaux ?

Claude : découverte du blues à l'age de neuf ans avec Ray Charles.

K : Qui vous a donné envie de faire de la musique ?

C : Un groupe de gospel de mon collège.

K :Pouvez vous me citer les musiciens des 60's et 70's que vous admiriez et écoutez encore aujourd'hui ?

C : Rolling stones, Jimi Hendrix, Doors, Pink Floyd, Zappa, Beefheart.

K : Comment a débuté votre aventure musicale en tant que musicien ?

C : Avec mon premier groupe et ensuite dans des groupes de bal.

K : Votre 1er groupe ? (The Wolf ?)

C : Formé en soixante six autour de copains du moment, on a fait quelques concerts. Roger Gremillot le futur batteur d'Introversion était déjà de la partie.

K : L'aventure a commencée en Franche-Comté ? Du coté de Seloncourt ?

C : A Seloncourt en Franche comté où habitait Jean-Claude Pognant, qui fut l'instigateur et le manager d'Introversion. Après un premier festival local, il fait jouer le groupe dans toute la France en passant par le Golf-Drouot, le Gibus et les festivals des années 69 à 71 et le fait enregistrer un 45tours deux titres.

K : Comment avez vous rencontrer J.C Pognant ? Avez vous fait parti du Rock Story Club ?

C : Justement au Memphis, j'étais venu voir sur scène Vince Taylor et son groupe (la classe), c'était vraiment de bons musiciens dans le style rock anglais. C'est là que j'ai rencontré pour la première fois Jean-Claude , nous avons un peu parlé de musique mais j'ai vu tout de suite qu'il n'était pas dans la mouvance de la musique que j'écoutais il était à cette époque plutôt rock américain des années Presley.

K : Pouvez vous me décrire le "Memphis Club" à Seloncourt ?

C : Derrière un café il y avait une ancienne salle de cinéma que Jean-Claude Pognant louait au gérant du café, c'était une ancienne salle de cinéma mal éclairée mais on s'en foutait, l'ambiance représentait bien l'époque et, dans la région de Montbéliard, il y avait pas mal de groupes qui se formaient, alors s'était un super lieu de rencontre pour les musiciens en herbe.

K : Avez vous des souvenirs et anecdotes au sujet du concert avec Introversion au "Pop & Blues Festival" en septembre 69 ?

C : L'entrée était à un franc symbolique contre un exemplaire d'un fanzine du rock story club. Les gens venaient au festival par bandes de copains, ils se déguisaient en hippies avant de se présenter à l'entrée, c'était carnaval! Woodstock avait fait son effet.

K : Après l'enregistrement du 45T «Chute / Impressions momentanées», l'enregistrement d'un 33T était il prévu ?

[Introversion 1985]

C : Nous avions en projet d'enregistrer un bon titre pour que Jean-claude propose le groupe à une major, ce que nous avons fait en enregistrant «Enroulements/Déroulements» (qui figure sur le CD Claude Demet Introversion) à FR3 Strasbourg. Il semble que ce style de musique n'était pas assez commercial.

K : Avez-vous du matériel inédit enregistré dans les années 60 ? (avec The Wolf par exemple)

C : J'ai juste des enregistrements de l'époque où je jouais dans un groupe de bal , Le Jocker groupe, en 67-68. Je reprenais des morceaux d'Hendrix, Mayall, Buddy Guy, BB King, Rolling Stones ou John Lee Hooker.

K : Comment était le monde musical de la fin des 60's & début 70's ?

C : Bizarre, d'un coté les musiciens de bal qui jouent pour vivre et cachetonner et de l'autre les passionnés qui jouent pour créer une musique dans l'espoir de faire du concert et d'enregistrer un jour.

K : Était-ce vraiment cool d'être musicien à l'époque ?

C : Oui, parce qu'il y avait des fans et surtout des groupies rayons de soleil dans nos galères , elles faisaient la promotion du groupe bien mieux que les revues spécialisées, et puis on était les messagers d'une société qui voulait basculer vers autre chose que l'industrialisation à outrance. Nos connections se multipliaient à travers tout le pays et même la Suisse et la Belgique.

K : Des bons souvenirs de vos passages au Golf Drouot ? (1970, 1971,1972,)

C : Le golf c'était magique. Henry Leproux et sa femme étaient d'une gentillesse incroyable avec nous. En 71 notre style à complétement changé, il était plus surréaliste, satirique - genre Captain Beefheart, Zappa, Soft Machine - et le public semblait ne plus accrocher à notre démarche. En 72, notre dernier passage a dû vraiment le décevoir, on était jazz, genre be-bop voire free. Alors là, «la goutte a fait déborder le vase».

K : Des anecdotes sur Henri Leproux et le diplôme du Golf Drouot ?

C : Le soir de l'annonce de la mort de Jimi Hendrix, nous étions au Golf-Drouot pour notre nouveau show. Entre nos passages, le disque qui passait c'était Are you expérienced : Hey Joe, Purple Haze etc... De voir le public danser sur ces morceaux m'avait terriblement déçu, aucun respect pour une icône, il faut dire qu'à cette époque Hendrix ne faisait pas l'unanimité, nous étions pratiquement les seuls à reprendre ses titres ! À cette époque, nous n'avons jamais voulu participer à des concours, notre principe était que la musique ne rentrait pas dans des classements.

K : Comment était l'entente avec les autres groupes locaux ? (Incrédule, Iris, Dickens Royal Incarnation, Ange etc..)

C : On se respectait, on parlait de l'avenir et de nos projets, surtout avec Ange. J'étais très impressionné par Christian Décamps, et lui par nos prestations. Avec son frère, Francis, on était très complice sur ce qui se faisait en musique. Avec Incrédule, c'étaient de bons copains, d'ailleurs leur bassiste (Hamadi) m'a rejoint plus tard dans Horde en 1980. Le Dickens était de Besançon, je les ai rencontré dans des soirées de musique, ils étaient sympa mais pas dans notre démarche. Quant à Iris on a fait un ou deux festivals ensemble , une franche amitié.

K : Et avec les autres groupes nationaux (Tac Poum Systeme, Les Goths, Les Rhythm Checkers, Les Variations, Triangle, Ame Son etc...)

C : Avec Tac Poum Systeme nous nous sommes vu trois ou quatre fois au Golf et dans des festivals. Je me souviens notamment d'un festival au Grau du Roy où ils étaient programmés avec Variations et d'un autre dans les arènes de Nîmes avec Martin Circus. Au festival de Cherbourg on prête gracieusement notre matériel (guitare, amplis, basse, batterie) aux musiciens de Triangle. Leur matériel n'était pas arrivé suite à un problème de panne sur la route. C'est pour dire combien on se sentait solidaires. Bien sûr, les provinciaux étaient un peu boudés, mais c'était sans gravité.

K : Vous auriez tourné avec Alan Jack Civilization et Catherine Ribeiro, pouvez-vous me raconter en quelques mots ce ou ces concerts ?

C : A l'occasion de la fête annuelle de la Faculté de droit de Strasbourg, nous avons joué avec Alan Jack Civilization (Alan était un ami pour moi). On a passé un bon moment dans les loges ensemble. Et il y avait aussi Catherine Ribeiro avec qui on ne pouvait pas communiquer. Elle était dans un délire! Je me souviens d'elle debout sur une table hurlant "Non! j'ai pas tué mon père". Hallucinant...

K : Un petit mot sur le 45T du groupe Valeriana, où vous jouez les lignes de piano ?

C : Enregistré au studio P4 (disques sab) à Besançon, avec Alain Carnel à la basse et au chant (il a fait partie d'Introversion en 1971, c'est lui que l'on voit à la basse sur l'unique document vidéo de l'époque). Il y avait aussi Robert Bertella (guitare/chant) et Serge Migneret (batterie). Pour ma part, j'assure les parties piano. J'ai appris la musique grâce aux cours de piano, et ça m'a permis de progresser en harmonie pour la guitare.

K : Donc nous voilà en 1977, où vous rejoignez le groupe Ange aux guitares : le résultat sera l'album "Guet-Apens". Comment s'est passé votre recrutement et votre intégration dans le groupe ?

C : Je rencontrais souvent Daniel Haas à Vesoul, où je logeais. Il passait me voir après les répétitions à la sortie de son train. Un jour, il m'annonce que lui et Jean Michel Brézovar vont arrêter avec le groupe Ange. Et il me dit en plaisantant que, si je voulais, je pouvais remplacer Jo. J'étais prof de dessin à l'époque, et j'étais au début de mon intégration dans l'académie comme maître auxiliaire, nommé à des endroits qui changeaient de trimestre en semestre, je commençais à en avoir marre de faire de la route, de trouver un logement etc... Bref, le moment tombait bien , c'était les vacances de Juillet-Aout. J'ai donc appelé Jean Claude Pognant qui manageait Ange, pour lui proposer mes services. Lui était content de me retrouver et super content que je fasse partie du groupe. Il me donna le téléphone de Christian Décamps, agréablement surpris (on était resté très ami, tout comme aujourd'hui). Il me dit qu'il en parlait à son frère Francis, et d'un commun accord ils l'étaient pour que je fasse partie du groupe.

K : A priori, ce n'était pas juste comme musicien de studio, car vous êtes crédités dans la composition de 2 morceaux, et l'album sonne plus rock que prog...

C : Oui , "Virgule" et "Un trou dans la case" sont deux titres où j'ai composé les lignes de la musique. Il ne faut pas oublier que notre travail se faisait avec le groupe, et donc il y a un peu des idées de tous dans les arrangements. Et le texte était déterminant pour la structure de chaque titre. Il est vrai que l'album dégage une direction différente, plus rock et aussi plus blues. Je trouve que ça collait bien à la hargne du groupe, ça sortait des tripes, et moi j'aime ça !

K : Vous êtes parti en tournée avec le groupe pour la promo du disque ?

C : On a fait deux tournées d'un mois chacune, pratiquement sans relâche, sauf les dimanches, et parfois d'autres jours de la semaines à cause des distances entre les concerts. La première débuta le 22 octobre 77 à Bruxelles au théâtre 140, pour se terminer le 17 décembre à Melun. Elle comportait trente quatre concerts dont deux en Belgique (Bruxelles et Courtrai), deux en suisse (Neuchâtel et Genève) et trois en Finlande (Tavastia , Turku et Virrat), l'autre tournée après la sortie de Guet-apens, avec un nouveau bassiste.

K : Vous êtes resté en contact avec Christian Décamps, on vous retrouve sur plusieurs de ses albums au fil des années. C'est une amitié et une complicité musicale qui remonte à l'époque d'Introversion ? Son "univers musical" vous inspire-t-il ?

[Ange]

C : Comme je l'ai dit, Christian et moi sommes des amis, donc on se voit. On s'estime en effet depuis Introversion, donc quarante années çà compte. Je trouve que la presse, et les médias parisiens notamment, devraient avoir plus de reconnaissance pour l'artiste atypique qu'est Christian Décamps, car il fait désormais partie du patrimoine et d'une identité unique donc rare!

K : Votre carrière "solo" débute en 82 avec "Horde" ?

C : Horde a marqué le début de ma carrière solo qui continue en parallèle avec d'autres projets.

K : L'album sort sur le label de Jean-Claude Pognant. Aviez-vous des contacts avec les autres groupes du label Arcane et Crypto ? (Mona Lisa, Little Bob Story, Carpe Diem, Pentacle, Ganafoul etc...) ?

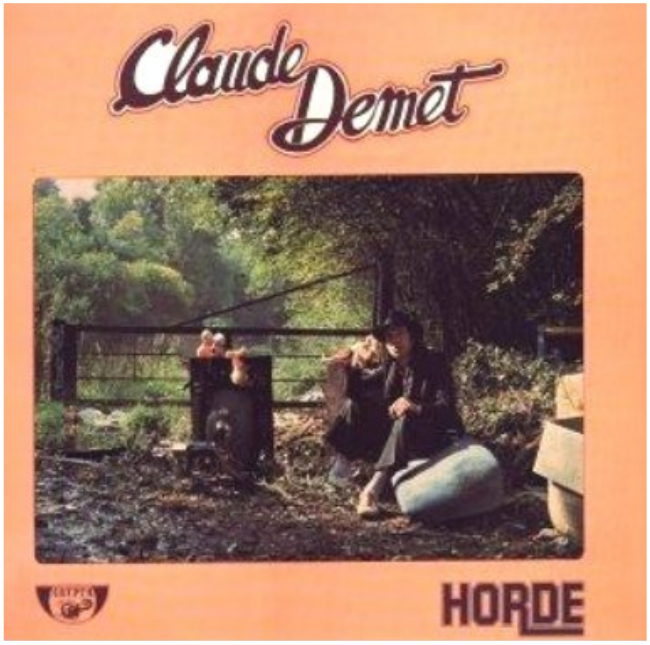
C : Nous avons fait un concert avec Ganafoul à Montbéliard. Jean-Claude avait le projet d'organiser une tournée avec les deux groupes, mais ça n'a pas abouti.

K : Introversion est donc dissout ?

C : Non, Introversion s'est reformé il y a plus d'un an avec notamment Roger Gremillot, le batteur du début, et un ancien bassiste d'un groupe de Gray, Gilbert Dianin. Je suis en répétition, nous avons déjà maquettés 14 titres (dont un écrit avec Christian Décamps) en prévision d'un album et des concerts pour reformer ce groupe arrêter depuis bientôt 40 ans. Pour l'instant, je prends le temps pour la finalisation des mixages et du visuel. Nous nous retrouvons pour des répétitions live.

K : Au fil des années 80 à 2000, vous sortez plusieurs albums dans une veine blues/rock, sur lesquels vous vous forgez une solide réputation en tant que guitariste. Avez-vous beaucoup tourné sur les scènes locales ou nationales à cette époque ?

C : J'ai pas mal tourné, au début avec Horde, localement en Franche-Comté, et puis avec Daniel



Haas et Jean-Paul Simonin sur des scènes nationales. Il y a eu plusieurs formules de groupes, plusieurs musiciens ont partagé l'expérience: enregistrements de disques et concerts (une bonne centaine de représentations).

K : Avez vous été tenté de devenir musicien de studio ?

C : Non, le job ne me plairait pas dans la mesure où je devrais changer l'optique de ma musique.

K : Vous aviez aussi un projet de radio libre avec Jean-Claude Pognant ?

C : En effet, nous avons établi et fait une radio libre, Radio Soleil, à Belfort.

K : Avez vous des anecdotes sur Jean-Claude Pognant et Crypto ? Vous êtes restés amis jusqu'à sa fin tragique ?

C : Je n'ai pas d'anecdotes, juste que c'était un battant et qu'il me manque. Nous sommes restés amis et complices jusqu'à la fin.

K : En parallèle à votre carrière musicale, il y a la peinture. Exposez-vous vos toiles en galeries ?

C : J'expose de temps en temps.

K : Quelles sont vos sources d'inspirations ?

C : La forme triangulaire et le cercle.

K : L'hiver dernier à Montbéliard a eu lieu une rétrospective sur le rock en Franche-comté, et Introversion s'est reformé le temps d'une soirée pour un mini concert. Pouvez-vous raconter vos impressions sur ce gig ?

C : C'était génial, il y a eu beaucoup de retrouvailles.

K : C'était la formation d'origine ? D'autres concerts avec Introversion seront prévus ?

C : Introversion au complet sauf Alain Chardot, malheureusement décédé depuis. On travaille avec Introversion à un futur album et des concerts.

K : Quel est votre actualité pour 2011 ?

C : J'ai rejoint le groupe de Francis Décamps, Gens de la Lune, pour un album concept et des concerts. On se verra peut-être à cette occasion...

Entretien mené par Karim

1 disque
2 chroniques

Alexander Lee "Skip" Spence
Oar
1969

Notre Seigneur rock, vous qui prenez tant et en rendez si peu. Ou alors pas pour des prunes. Qu'un seul exemplaire de Oar parvienne dans vos esgourdes. Et qu'Alexander «Skip» Spence (1943-1999) repose enfin en paix. Avec sa cohorte de fantômes.

Sérieusement, la ligne est mince entre héros fracassés (Syd Barrett) et losers complets, sans même la décence d'un entrefilet en page dix.

Skip Spence appartient à la seconde catégorie. Sans rémission. Sans que son passé d'ex Jefferson Airplane-Quicksilver-Moby Grape ne soit pris en compte dans le dossier.

Tout juste quelques-uns se souviendront du schizophrène violent, capable de démolir un studio à la hache. Et de son disque réputé inécoutable. En tout cas prouvé invendable. Terrible coup de boule dans la bouille joufflue du Woodstockien moyen.

Le brouillard s'est un peu levé, le temps d'écrire ces quelques lignes. Encore un jour bien gris. Envie de s'égarer dans les rues, de laisser son esprit errer au hasard de l'urbanisme miteux. Ou d'une compagnie de CRS en villégiature sociale.

Un disque de hasard. Plus sérieusement, on en a entendu des galettes de naufragés, Barrett, Peter Green, Nick Drake, tout un tas de gens qui perdaient sérieusement les pédales. En essayant, encore un peu, de coordonner leur effort en quelque chose de viable. Et pour forcer le trait, Roky Erickson est un vieux familier, jusqu'à Wilburne Burchette et ses filtres de sorcier, en passant par Peter «Lucifer» Walker....

Au-delà du monde terrifiant de la dépression, et quand toutes les balises se sont fait la malle, s'assoir au bord de la route. En aboyant à la lune, si possible. Confondre le jour et la nuit, c'est juste un début. Quand la vie reste coincée au niveau du regard, il faut enfiler les bottes, et commencer à sortir du marais. Sous peine de noyade.

Mais des colis comme Oar, franchement... La chair raclée jusqu'à l'os, tout juste les nerfs et les muscles, pour animer un country blues ou règne

surtout le valium. Nous voici au lendemain d'une énième crise de nerfs, quand la pendule n'a plus d'autre fonction qu'une figurative illusion de confort matériel.

Le miracle (non homologué) c'est qu'ici tout tient debout, alors qu'on sent un auteur à bout de force, un Spence vaincu par ses démons. Qui chante comme s'il avait enfin franchi le point de non retour. Quelque part dans sa nuit, une idée a réussi à percuter les neurones encore debout, la faible lumière agit comme un serveur à sens unique.

Écrasé de douleur, le minimalisme s'est emparé d'une guitare acoustique qui égrène des mélodies simples, à l'extraordinaire pouvoir décapant. Chaque geste, chaque intonation pèse un peu plus lourd dans la balance mentale.

Jusqu'à l'effondrement final. Le long Grey Afro, ou quand le métabolisme rend les armes. On y entend un homme renoncer au bon sens, agoniser de folie, comme s'il rampait dans une flaque de son sang.

La camisole de Monsieur est avancée. À conseiller si vous avez déjà vu l'autre côté de prés.

Laurent

J'ai longtemps couru après la poésie déjantée et cramée d'un Syd Barrett, scrutant et décortiquant toutes les compilations et albums semi-officiels du leader des Floyd pour y trouver ces zones d'ombre qui emplissent nos subconscients. Jusqu'à ce matin frais où je suis tombé sur cette pochette maladive et délurée d'Oar, unique opus solo d'un Skip Spence torché aux amphet' et autres substances qui font flipper la bonne morale. Avec cette sensation d'avoir une bombe entre les mains.

Le verdict de la platine fut sans appel, Oar est incontestablement ce genre de disque que l'on emmène secrètement sur son ile déserte, honteusement car cette galette est de celles qui vous ramènent à vos pires trips, vos fantasmes inavouables, vos moments de perdition dans un monde tellement prévisible. Une collection de chansons qui se suspend dans l'espace temps, sur des arrangements intimistes et perfides, chantonnée une bouteille de bourbon dans la main, déambulant dans des rues dévastées par l'incohérence d'un monde qui se veut mouvant et pourtant tellement vide.

Après avoir travaillé avec Bob Dylan dans sa période délurée, puis avoir touché les sommets de l'acid music de San Francisco au sein des Moby Grape, Skip Spence, ou, pour les intimes, Alexander Lee, se retrouve complètement largué en 70 dans un paysage où les idéaux de la contre-culture se sont fracassés la gueule sur une réalité toujours sous contrôle. De cette errance sortira Oar, seule échappatoire d'un trip assimilant les abîmes du stone âge au paradis terrestre.

Tel un crooner dévasté, Skip Spence balance ici toute sa morveuse haine d'un monde en total décalage, ou inadéquation. Comme pour mieux exorciser sa différence, qui fait de ces génies incompris des semi-dieux. Oui mais voilà, Oar est tellement dérangé qu'on ne lui octroie pas même la place qu'un Madcap Laughs ou de n'importe quel Nick Drake, aujourd'hui porté aux nues par un revivalisme tonifiant, il faut le reconnaître. Non, Oar s'écoute toujours seul, engoncé dans son rocking-chair, le bourbon à la main, la clope au bec, et le dézingueur pas loin, prêt à dégainer sa dernière rafle.

Oar ne se partage pas, non, il se déguste le long d'une lente agonie que vient uniquement perturber le saphir de ta foutue platine… Histoire d'une foutaise de vie faite de quotidienneté et d'habitude mortuaire, d'un éternel recommencement pour un résultat proche du néant. Alors, tu changes de face, ré-enclenches le bras de ta platine, t'assombris les neurones en faisant couler une énième gorgée de bourbon, et replonges dans des climats mélancoliques hauts en couleur et pourtant si sombres. Sans aucune autre motivation que de se laisser couler les yeux écarquillés sur les eaux troubles d'un monde si absurde…

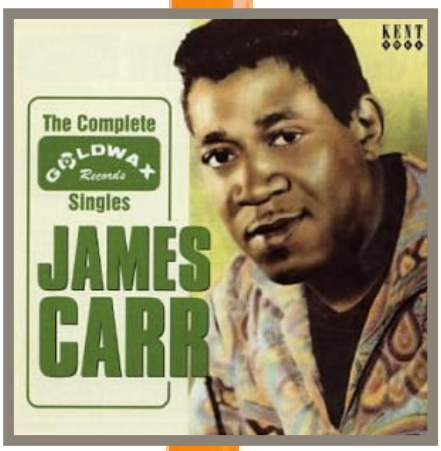
Lou

James Carr

" Gourmandises autorisées "

Soyons honnêtes, je connais James Carr (1942/2001) depuis la semaine dernière. Si on excepte deux ou trois vidéos, vite fait digérées. Où cette voix toute de caramel chaud, et de miel fondu m'avait déjà titillé les oreilles.

Question biographie, le strict minimum, l'homme était fils d'un pasteur, a enregistré seulement quatre albums et avait une certaine tendance à perdre la boule. Comme ici on fait autre chose que du people (on devrait, ça nous rapporterait du lectorat), on va donc se concentrer sur cette fabuleuse compilation, The Complete Goldwax Singles. Qui couvre une période allant de 1964 à 1970. Je précise qu'en matière de soul, à part l'éternel Otis Redding, mes connaissances et accointances sont bien minces.



J'aime donc le genre quand il fait sobre et élégant, avec le patron qui crache ce qu'il a dans le ventre. Rien qui me gonfle plus qu'une crise d'hystérie mal bâclée. Ton tempo moyen toujours tu choisiras. Sans oublier que ta chemise tu mouilleras. Et je crois bien que là, j'ai touché un gros poisson.

28 chansons, pas un pet de travers. Les choses sont diaboliquement simples, une intro pour poser la route, et vous êtes collés au mur par les vocaux. Et quand je dis collé, c'est scellé qu'il faut comprendre. Le dos pas loin de la chaudière, difficile d'échapper à l'appel d'air. La rythmique fait l'enfer avec les cuivres, tout est bon pour taper un vieux boogaloo, d'autant que la clarté des arrangements n'implique pas forcément l'aridité des idées.

Monstrueuse efficacité, écoutez le tube At The Dark End Of The Street.
Bien sûr que vous avez déjà entendu ça chez d'autres. Cette structure, ces deux accords moelleux...

Les fantômes des Stones et de Springsteen prennent des notes dans un coin. Sans compter celui de Burdon, rouge de honte. Tant sa propre version du To Love Somebody des Bee Gees a l'air d'émaner d'un gamin de treize ans, à côté de celle proposée ici. Lui qui avait imposé le même traitement aux Moody Blues, reçoit une sacrée raclée en retour. La gentille mélodie originale a soudain des couleurs de volcan en fusion, façon demoiselle touchée au bon endroit et au bon moment. Bien gérée, la situation peut même devenir propice.

Appréciable aussi d'entendre, pour une fois, un groupe où la démonstration individuelle semble bannie. Mieux que ça, strictement prohibée.

Bref, voilà de quoi finir l'été au sec, et peut-être même déborder sur l'automne. Découverte de l'année, par ici.

Laurent

MIKE WILHELM

" Des barbelés sur la prairie "

Hum…Un genre de Clint Eastwood, qui aurait échangé le flingue contre la douze cordes. Avec cette propension à obtenir le silence, sans même l'avoir demandé. Rien qu'en empoignant son calibre ou sa gratte.

Une tronche à conduire une diligence dans Lucky Luke en tout cas. C'est la première chose qui vous vient à l'idée. Et cette voix, à mi-chemin entre le crapaud des marais et l'ogre débonnaire. À l'heure actuelle, Tony Joe White lui-même paierait pour avoir un peu de ce don étrange. Celui qui fait que Mike Wilhelm est aussi éternel que Robert Johnson, que sa musique offre aussi peu de prise au temps qui burine.

Déjà sur le premier album des Charlatans, au milieu de toutes ces chamarrures hasardeuses, il avait le culot de balancer une reprise de Johnny Cash. Histoire de meurtre, qui sonnait tellement bizarre, qu'on entendait plus qu'elle. Ce qui équivaut toujours à feuilleter un magazine suédois en plein milieu de la messe dominicale. Tombé chez les Flamin Groovies dans leur pire période, pour y diluer ses dons, on préférera évoquer le temps où il menait son propre trio, dans les bars de San Francisco.

Ah, leur Love In Vain qui rappelait les Stones à leur devoir. Au chalumeau sur la porte du manoir. Ou leur The Last Time, salement revisitée au papier de verre.

Loose Gravel laissera à la postérité un single introuvable, un maxi qui se fait rare, et une compilation gâchée par un son épouvantable. Le point commun est qu'il y résonnait un boogie abrasif, et fort peu courtois. Barbe de trois jours, qui arrachant comme une garce, sentait la sueur, le camembert trop fait, la chaussette surmenée, tout ce qui peut rappeler une forme de vie. Hérésie totale, quand Yes mettait un point d'honneur à entasser 200 accords par morceau.

Le cénacle se réduit grandement, dès lors qu'on évoque la carrière solo. En bon desperado, Mike ignore le sens des mots « budget promo ». Trois albums studio en trente-trois ans. Les deux premiers partagés entre blues folk et boogie, assenés dans vos oreilles lasses avec un effroyable savoir-faire, une pureté d'intention quasi angélique. Le type qui vient sans rien vendre, juste vous montrer ce que vous manquez, à acheter n'importe quoi. Vous avez vu comme c'est bon ? Trop tard, je suis déjà reparti, dans la

poussière du désert. Franc tireur avec une mission, éveiller les consciences. Il y a du François Villon dans sa démarche. Leur langage commun est vernaculaire. Ils secouent le cocotier de l'expression entre deux siestes.

Le troisième, au début des années 90 (toujours pas remises de la galle que leur avait infligé la décennie précédente) avait tout de la revendication sociale. Un disque dédié aux douze cordes, et nommé « Des fils et du bois ». Faut oser, et en avoir autant dans les doigts que dans le pantalon. Juste le type, son engin, et sa grosse technique. Tout l'idiosynchrétisme du bonhomme est là. Il fait ce qu'il aime, sans se laisser emmerder par personne, sa conduite est naturelle. Pourquoi allez se compliquer la vie à imiter les autres, quand on est à ce point soit même ? Admirable et solide comme un vieux meuble bien ciré. Loin du fonctionnel gadgétisé.

Nous reste les deux live. Dont un enregistré à Rennes (si si) en 1993. Et l'autre à Tokyo. Que le rédacteur a dû traquer jusqu'au Danemark. Pour avoir sa ration. Rien de bien nouveau certes. Le répertoire traditionnel de l'homme, devant des nippons, des chapeaux bretons ou sur son balcon reste d'airain. Cette gnole de contrebande, dont une lampée vous rend subitement content. On jubile parce que le tonneau semble vraiment inusable, après vingt-cinq ans d'usage. Quand on pense que le vocable « styliste » désigne, de nos jours, un(e) épouvantable cerbère, qui vous redessine façon grotesque, il est gratifiant de remercier Mike Wilhelm d'ignorer Paypal, le net, et de vendre son dernier disque par la poste. La ruralité paisible, en gros.

Laurent

PLEBB

"Le syndrome de Stockholm"

La Suède, ses magazines, ses films, et Abba. Deux beaufs, une blondasse à l'air niais, et une brune canon. Qu'attendre de plus, musicalement, de ce pays ? Plebb peut-être. Le grand groupe inconnu de cette contrée nordique.

Parce que c'est pas la pochette mochasse de leur unique album, pas plus que le titre idiot (Yes It Isn't) qui va plaider en leur faveur. A la vitesse où vont les choses 31 ans après la sortie du disque (voir la fabuleuse évolution des retraites et des salaires) va falloir les avirons grand format pour sortir victorieux de cette chronique. Et peut-être même hisser la grande voile.

Bon, vous aimez Wishbone Ash ? Mais pas les clones sans âme ? Fatigué du heavy métal, devenu si con, il vous reste un amour de la belle guitare ? Pire, vous regrettez amèrement que Thin Lizzy ait mal fini, tout en vénérant November (groupe suédois, comme quoi....).

J'ajoute que vous avez 45 ans bien tapés, votre content d'illusions perdues, et plein de trous dans votre vie affective. Bref, l'anti bobo, qui reste fidèle à ses racines. Asocial par nature, vous méprisez la futilité de la culture djeun's et son coté jetable.

Venez avec moi, je crois qu'on va bien s'entendre.

Plebb c'est d'abord de la rythmique aux muscles longs. Quand les deux guitares se lardent de coups de rasoir, il faut une bonne foulée derrière. Le bourrinage intensif ça va cinq minutes, mais le mental décroche vite. Pire, on s'englue les godasses dans du gras et les réflexes sont paralysés par le côté pavlovien des riffs. Bref, trop d'acier dans les oreilles rend con.

Pour la tenue optimale des choses, le batteur doit être souple et le bassiste décontracté. Pas en tongs, mais pas loin. Tenir encore et toujours, sans sortir le fusil à pompe, pas si facile.

Ensuite, on a les deux guitares. Souvenez-vous de l'archétype déposé par l'intro de Sweet Jane sur Rock And Roll Animal. Nul besoin d'avoir joué au basket pour se faire des passes à l'infini.

En embrouillant dans un tel lasso l'auditeur, qui finit par se laisser saucissonner en souriant. Ou comment porter l'usage de deux douzaines de cordes à l'état d'art. A la quarte, à la quinte, à la tierce, en double harmonie, en bermuda au besoin, mais que ça résonne le beau. Je prends le truc en sol, tu me le renvoies deux tons plus bas, pas facile. Écoutez-moi ce sens de la construction, la bonne note au bon moment. Comme le cristal.

Ajoutez un sens mélodique digne du meilleur Santana et c'est le petit monstre qui vient frapper à la porte des oreilles. Sans compter le chouette morceau en acoustique, bien prouver que le miracle est ailleurs que dans les amplis.

Prendre des risques ? Vous vous souvenez d'une bête belle et racée comme un chamois. Peut être un peu limite vocalement, certes. Dénuée de toute prétention en revanche.

C'était notre rubrique «Jamais réédité et pas près de l'être». La reformation récente n'ayant pas l'air d'y changer grand-chose, il reste l'espoir. Qui fait vivre. **Laurent**

Jeff Tarlton

Le Tranxène de Monsieur est avancé

Vous avez vu ce temps en Bretagne ? Rien d'autre à faire que d'empoigner sa pelle, et de creuser. C'est ce que fait notre pote Venuske, fouiller le temps et l'espace, dans une démarche à décourager n'importe quelle créature lovercraftienne. Ce coup ci, il nous a ramené les deux albums d'un certain Jeff Tarlton. Avec un bout de biographie mal gribouillé, au dos d'un boite de calmants. Alors, en gros, le gonze était membre d'un groupe de Detroit (Viv Akauldren, enchanté) et il est venu se perdre à Berlin, avant de sombrer dans la dope. Excusez moi, on fait plus original comme démarche. Le type a sacrément intérêt à être original, c'est que la qualification pour la Nouvelle Daube prime tout ces temps-ci. Et soyons juste, qui en 1997 (année des os brisés) aurait eu une chance de capter Astral Years ? Voire plus encore, en 2000 (année de l'étouffement progressif) d'attraper la fréquence de Dragin Spring ? Mais je parle et il se passe plein de trucs dans le monde. D'abord, les années passent, en amenant leur compte de malaise et d'incompréhension. On marche sans but, sans s'accorder de répit, et puis on s'aperçoit que les poubelles débordent. Et que c'est dégueulasse. Voire que ça commence à puer.

Sur la pochette de ces Années Astrales (20 morceaux pour rassembler les siens) le visage de Jeff Tarlton est presque totalement estompé, retiré provisoirement du monde des vivants. Dominé par une muse cramponnée à sa lyre. Glissements progressifs de la démence, la lumière reste allumée mais les ampoules en ont un sacré coup dans le nez. Géodésiquement, on reste près des atmosphères inaugurées par Syd Barrett, en y ajoutant une bonne dose de souffrance. Jeff Tarlton chante pour les paumés, les invendables au grand marché de la rentabilité en sachet. Ceux qui restent chez eux en cherchant à y rentrer. Alors qu'ils seraient bien incapables de trouver la porte. Dans la rue, un chien promène son maître, et le soleil s'est encore levé du mauvais coté. L'approche reste intimidante, on ferait bien signe à ce type perdu dans sa bulle. Mais la profondeur du ton impressionne. Jusqu'à ce qu'un bout du San Franciscan Nights de Burdon émerge du brouillard. Comme ça, naturellement. Biologiquement. Le gars parle donc la même langue que nous, mais il articule tellement bas... Si bas qu'on va faire un effort, son message semble intéressant. Ou au moins palpable. À la santé de tous ceux qui nous font du mal, nous laissent tomber, ou nous ignorent. Une fois le fond touché, on a une base pour remonter. Vaseux, mais c'est l'intention qui compte. D'autant que si la dernière chanson reprend un bon bol de tonus, c'est pour mieux s'attarder en bruits bizarres, sur la fin. Trop facile d'ouvrir l'air conditionné. Fort logiquement estomaqué, on s'apprête à recevoir le second album avec des précautions.

Le Printemps Traîne En Longueur, quel drôle de titre. Comme si l'été allait avoir dix ans de retard. Certainement la plus pénible des saisons. Toujours cette étrange sensation de passer à coté de quelque chose de parfait. Auto stoppeur maudit. Le climat est un peu plus doux sur ce deuxième opus, on s'y sent (faussement) plus à l'aise. Avec la joie de se dire que pas une caravane de beaufs ne viendra jamais se garer sur ce terrain. Trop beau, trop loin du centre commercial. Grand éclopé du ciboulot en rémission, l'artiste ouvre un peu plus son carnet de notes. S'autorise la lumière sur ses blessures internes. Magnifique disque, beaucoup plus accessible que l'autre, plus classique dans son approche, avec des chausse-trappes moins marquées. Mais pas moins dangereuses. Dix fois plus de chance de se prendre les pieds dans le tapis, de glisser vers l'autre dimension. Effets permanents de l'instabilité psychique. Gardez vos idées pour vous, les autres peuvent en faire un très mauvais usage. Traverser la rue au mauvais feu, juste pour se trouver du bon coté, sans avoir rien de particulier à y faire. Éphémère idée de bien être. Dans les stages de motivation à l'emploi (éclats de rire) on dispense des cours de communication. Tout ce dont il est question ici. Simplement d'une autre façon. Jeff Tarlton est passé poster son courrier, au tarif minimum. Qui le recevra, c'est une autre histoire. Qui ne l'intéresse surement pas. Pour la thérapie de groupe, voir ailleurs. Ici on fait dans le rinçage de conscience individuelle. Séchage et repassage à débattre, bien récupérer les pépites après tamisage. Joyeux Noël.

Laurent

L'album du Trimestre :

Grateful Dead - Aoxomoxoa (1968)

On a décidé comme ça de se pencher de plus près sur un disque ! Comme ça… L'heureux élu est Aoxomoxoa qui a fêté ses quarante ans l'an dernier. Vous le connaissez sûrement mais on voulait en savoir plus, et à l'intention de ceux qui n'ont jamais entendu une note, c'est le moment. Avant d'attendre quarante autres années.

Faire un nouvel album pour le groupe n'était pas urgent, l'occasion s'est présentée grâce a leur ami Bob Matthews qui venait d'intégrer un studio. L'enregistrement du troisième album commence aux Pacific Recording Studio de San Mateo en août 68, le travail se fait sur une console 8 pistes et en cours de route le studio a reçu la première console 16 pistes du marché, l'Ampex MM 1000. Le groupe est obnubilé par l'utilisation des 16 pistes qu'ils ont sous la main, les musiciens reprennent tout, réenregistrent tout et ce sera long : huit mois jusqu'au printemps 1969. Le groupe expérimente en octobre l'inhalation de protoxyde d'azote (anesthésiant médical entre autres) enregistrant leurs voix a travers des effets comme le delay, le produit miracle restera a portée de main dans le studio, les compositions arrivent mais, comme d'habitude pour les maisons de disques, c'est cher et long. D'autant que les ambitions du groupe étaient au delà de sa compétence en enregistrement. Les ventes du Live Dead qui sortira en 1969 rééquilibreront la balance - une dette de 180 000 dollars auprès de Warner Bros - et permettront d'amortir le coût de ce disque.

Certains titres étaient déjà écrits avant l'arrivée au studio et d'autres émergent au fil des sessions. St. Stephen est arrivé en juin et a commencé à être rodé sur scène, c'est la première composition à être peaufinée en studio. China Cat Sunflower également va faire l'objet de travail et de modifications en studio. Le reste des titres composant l'album est donc bien issu des vapeurs de gaz dans le studio. Durant cette période, Phil Lesh est de nouveau en contact avec son ami de longue date, Tom Constanten, qui avait participé à Anthem Of The Sun, et va finalement intégrer le Dead fin novembre 68. Avec juste l'aval de Garcia

et selon les propres dires de Tom, il est arrivé aussi pour s'intercaler entre Bob Weir et Pigpen, qui peuvent difficilement s'encadrer. En tous les cas, il participera à la naissance du très réussi Mountains Of The Moon. Les musiciens apportent donc des idées, des passages comme Lesh sur St Stephen, la majorité de l'écriture revient en tout cas à Garcia et pour les textes Robert Hunter. Jerry a donc demandé à son ami de lui écrire de la poésie mais aussi de lui faire tout ses textes à l'avenir.

Le groupe n'arrête pas pour autant les concerts, ce qui donne l'occasion de tester en live les nouveaux titres. Retour au studio avec dans l'entourage du groupe, et d'ailleurs crédités sur l'album sans connaître à ce jour leur implication, les 2 amis de New Riders Of The Purple Sage : John «Marmaduke» Dawson et David Nelson. L'album devait s'intituler initialement Earthquake Country mais c'est Rick Griffin, auteur de la pochette, qui a sorti Aoxomoxoa : cela ne veut rien dire, mais la symétrie du palindrome était plus intéressante. Rick Griffin, dessinateur déjà reconnu de quelques une des plus belles affiches de concerts avec le duo Stanley-Mouse, avait rencontré Jerry Garcia lors d'un acid test. Le thème de la symétrie est évident sur la pochette, le soleil attire les éléments, les végétaux, les couleurs, champignons et vapeurs font penser aux drogues et une paires d'ailes pour le mythe de l'Égypte ancienne. Au dos de la pochette on retrouve le groupe assis dans un parc avec amis et enfants, la communauté s'est agrandie. Une certaine Courtney Love âgée de 5 ans serait sur la photo.

La production est faite par des amis ingénieurs Bob Matthews et Betty Cantor, et le pape du LSD Owsley Stanley est aussi aux manettes.

A sa sortie le 20 juin 1969, la Warner lance une campagne promo un peu curieuse : un concours de ressemblance avec Pigpen ! Nous avons aussi un passage télé chez Hugh Hefner, dans son émission Playboy After Dark, avec des nouveaux titres donc.

La réception du disque est bonne mais peut être que les ventes auraient été meilleures sans un Live Dead plus que réussi sorti la même année. Aoxomoxoa atteint péniblement les 500 000 ventes aux USA en 1997. Après ce disque, le groupe, rarement satisfait de son travail en studio, poursuit sa route, ses expériences et voyages musicaux à travers ses incessants concerts, le dernier disque psychédélique du Grateful Dead coïncidant avec la fin des sixties.

La chronique

Allons y ! on ouvre le bal avec St. Stephen, accords de basse, la guitare arrive après et ensuite tout le groupe déboule. Beaucoup de variations rythmiques, ralentissements, morceau a tiroirs, donnant plusieurs accès aux jams. Le deuxième titre dominé par l'orgue Hammond de Pigpen, la narration de Jerry et le texte de Hunter. Composition simple mais efficace, guitares acoustiques, banjo, refrain très mélodique. Rosemary est une sorte de ballade avec uniquement 2 guitares acoustiques. Elles se suivent et se séparent, se rejoignent à nouveau avec la voix de Jerry passée sous filtre, où il semble être sous l'eau. Doin' That Rag prend les même éléments de St Stephen dans sa construction et la manière dont le titre s'articule. Composition complètement différente pour autant et là encore réussie. Mountains Of The Moon est basé sur l'acoustique de Jerry et le clavecin de Constanten et des chœurs. Curieuse mais belle ambiance. China Cat Sunflower, beaucoup d'instruments, encore un titre varié rythmiquement, énergique, un festin musical. What's Become Of The Baby est un délire de Garcia, bruit de fond, quelques instruments, de l'électronique, des voix modifiées. On a du mal à adhérer au trip qui dure 8 minutes. Cela s'achève avec Cosmic Charlie, typique de Garcia niveau composition. Quand on a écouté le disque depuis le début, on comprend son style. Mid Tempo réussi, prenant, varié. On peut diviser les titres

avec la partie lente et mélancolique de Jerry et les morceaux bien énergiques, laissant toutes les voies possibles aux jams. Moins psyché que Anthem Of The Sun, Aoxomoxoa surprend tout de même : une ambiance variée mais faite pour décoller selon les humeurs, des sons ici ou là , le groupe a vraiment expérimenté le studio. La réédition de 2001 présente plus d'une demi heure de jam en studio avec une version live de Cosmic Charlie.

À la recherche du mix

Curieusement, un remix a été fait en septembre 1971. Il est sorti fin 1972, avec juste une mention derrière le disque «remixed september 1971». Avec le recul, Garcia était mécontent du mix original, qu'il trouvait «boueux». Il remanie le disque en 1971 et c'est cette version qui a été utilisée pour l'édition CD, sorti en 1987. À l'occasion du coffret The Golden Road, sorti en 2001, David Lemieux, l'archiviste du groupe, déclare dans une interview «Nous n'avons pas pu trouver le mix. Nous avons vraiment cherché, je ne peux pas vous dire par quoi nous sommes passés pour essayer de trouver le mix original d'Aoxomoxoa.» Des bandes sont dans les archives mais pas les masters, la réédition de 2001 est donc faite avec le mix de 1971. Les belles histoires finissent bien et, on ne sait comment, le coffret des rééditions vinyles des 5 albums sortis sous Warner Bros, paru en 2010, présente enfin le mix original !

Les 2 mix à l'écoute

St. Stephen comporte très peu de différence, juste l'équilibre des instruments.
Dupree's Diamond Blues : l'original a des éléments de batterie plus en avant et se termine par le bruit dans le studio la prise terminée.
Rosemary est un peu plus longue de quelques secondes, le fade out sur le mix de 1969 arrive moins vite.
Doin' That Rag a une intro différente, et une fin en 1969, le remix a encore un fade out. Au milieu du titre des prises ont été modifiés, mixage des instruments différents.
Mountains Of The Moon a vu la disparition de ses chœurs.
China Cat Sunflower, version 1969, a une intro plus longue, les bruits dans le studio ne sont pas coupés, la batterie est plus en avant sur le refrain, le piano est plus audible, est agrémenté de bruitages électroniques et comporte une vraie fin.
Un fade out a été fait sur le remix.
What's Become Of The Baby, alors là c'est la grosse modification: tous les bruitages, sons, bidouilles électroniques ont été supprimés en 1971. Jerry a modifié aussi ses vocaux.
Cosmic Charlie avait à nouveau en 1969 une intro avec les bruits et dialogues en fond dans le studio lors de la prise, l'orgue était plus en avant. Les vocaux de Jerry pris sur 2 pistes et légèrement décalés ont été supprimés sur le remix, donc une seule voix de Jerry.

Voilà pour un premier jet mais à réécouter pour trouver encore des choses ici et là !

Aoxomoxoa en live ?

St. Stephen : interprété 159 fois entre le 7 juin 1968 avec un creux de 1971 a 1976 et la dernière fois le 31 octobre 1983 .
Dupree's Diamond Blues : interprété 81 fois entre le 20 janvier 69 et le 13 octobre 1994. avec une mise au placard du titre en 1969 et 1977.
Rosemary : une seule fois, le 7 décembre 1968
Doin' That Rag : 37 interprétations entre le 24 janvier 1969 et le 26 octobre 1969
Mountains Of The Moon : interprété 16 fois entre le 20 décembre 1968 et le 07 décembre 1969
China Cat Sunflower : l'un des tubes du groupe, joué 544 fois du 17 janvier 1968 jusqu'au dernier concert du Dead le 8 juillet 1995. Pas d'interprétations en 75/76/78, une seule en 1977. La jam de China Cat Sunflower se fond dans I Know You Rider (vieux titre du folk américain dont on ne connaît les origines) à partir du 30 septembre 1969.
What's Become Of The Baby : jamais joué
Cosmic Charlie : joué 38 fois du 17 janvier 69 au 21 novembre 1970, une fois en 1971, 6 fois en 1976 et une en 1994.

Et sur internet ?

On trouve quelques outtakes, dont l'une où le groupe travaille sur St. Stephen, se trompe, recommence; un passage est travaillé mais non retenu sur la version définitive. On trouve aussi Dark Star. Une autre session de bien meilleure qualité avec la totalité des chansons de l'album peu éloignées des versions finales. St. Stephen dans une autre version, du violon sur l'intro par exemple. Également une cacophonie faite de discussions, cris et paroles. Une jam bien sympa, à écouter pour le plaisir.

Pour compléter ses bacs voici les références des pressages américains, en sachant qu'il existe de l'allemand et de l'anglais

Warner Bros. WS 1790 : Promo Label Blanc
Warner Bros. WS 1790 : Label Vert
Warner Bros. WS 1790 : le remix comporte la même référence, par contre le label orange n'a plus le logo Seven Arts Records, comme dit plus haut. Aucune différence de pochette, le remix est mentionné en petit au dos de la pochette avec les crédits.
Dupree's Diamond Blues / Cosmic Charlie : Promo Label Blanc 7324
Dupree's Diamond Blues / Cosmic Charlie : Label Vert 7324
Cd
1790-2 sorti en 1987
Réédition de 2003 : Le coffret est de 2001, les disques à l'unité arrivent en 2003 : 8122-74394-2
La bonne vielle cassette : MS 1790. Pas d'infos sur la version de l'album

RAVE UP

L'anthologie du Rock Anglais de 1964 à 1970 - Part 6

B

Jeff Beck

Je me suis toujours demandé si Jeff Beck avait un avocat. Vous imaginez l'état nerveux (et mental) du pauvre gars, toujours à l'affût d'une nouvelle embardée, ou d'une tocade de dernière minute. La période qui nous intéresse ici, si la moins créative de Jeff, la plus basique, est, autant que je sois concerné, la meilleure. Le premier Jeff Beck Group, a posé des jalons incontournables dans l'histoire du rock, définit le nouveau code de la route, avant d'exploser dans l'indifférence générale, comme tous les novateurs.

Tout ce qui relève aujourd'hui du cliché a été mis en page, codifiée, érigée en dogme, dans Truth (1968) inaliénable diamant. En vrac, guitare sanglante, chanteur qui gueule ses tripes (Rod Stewart, pas encore atteint du syndrome de la perruche) bassiste moelleux (Ron Wood) batteur sec et précis (Mick Waller ou Tony Newman) pianiste précieux (Nicky Hopkins).....Et beaucoup

de blues, de bons goûts à l'anglaise, Jeff Beck dans son meilleur numéro, la brillance du laser de bout en bout, le reste du monde réduit à rien, et les collègues (la mâchoire sur les genoux) réduits à lui piquer ses plans. En l'occurrence, Jimmy Page saura s'en souvenir, en notant les références du moteur, pour faire décoller son propre dirigeable.
L'autre exercice favori de Beck, hélas son plus connu, reste l'ego surdimensionné, et le disque erratique. Fidèle à lui-même, il ruinera donc sa chance de jouer à Woodstock (en restant bouclé dans sa chambre d'hôtel) et le deuxième essai du JB Group (Beck Ola 1969) est consternant de manque de direction, malgré quelques belles envolées de guitare, qui résonnent bizarrement, dans un ensemble disjoint et mal fagoté. Échec que Rod Stewart attribuera au manager Mickie Most (« Pendant qu'on enregistrait, Most se dorait sur son Yacht »). On connaît la suite, l'accident de voiture, le parcours en zigzag du héros ombrageux, mais Truth avait dit l'essentiel, et ricanera longtemps à l'ombre du blues boom anglais.

Discographie

- **SP** -

1967
Hi Ho Silver Lining/Beck's Bolero
(Columbia DB 8151)

1967
Tallyman/Rock My Plimsoul
(Columbia DB 8227)

1968
Love Is Blue/I've Been Drinking
(Columbia DB 8359)

1969
Plynth/Hangman Knee
(Columbia DB 8590)

- **LP** -

1968
Truth
(Columbia SCX 6293 / Cotation : 40Euros)

1969
Beck Ola
(Columbia SCX 6351 / Cotation : 40Euros)

Bee Gees

Soyons exhaustifs, Rave Up est un blog dur, mais fondamentalement juste, donc il nous a semblé juste d'inclure des artistes « difficiles » dans notre sélection.
Et j'en surprendrais plus d'un en affirmant, sans honte aucune, que les Bee Gees des débuts, leurs harmonies vocales, leur pop sucré (pas un gramme d'acide à l'horizon) et la mélancolie qui émerge des arrangements tarabiscotés, sans être un fan hardcore, j'apprécie plutôt.
Jusqu'à 1969, leurs disques sont truffés de petites pépites méconnues, des classiques de l'école mélodique, qui sont un vrai bonheur, quand on est englué dans Radio Nostalgie. Sans jamais arriver à se rappeler le nom du groupe.
Pas dénués de talents les frères Gibb, simplement jamais en retard d'un anachronisme. Romantique à l'époque psyché, auteurs d'un ambitieux album conceptuel (Odessa) alors que le métal lourd commençait à donner de la fuzz, ringardisée pendant des années, et puis le retournement de veste disco (et archi rentable) et toute la crédibilité qui s'en va…..
Regardez-la plâtrée de singles magiques. Tout çà bourré d'idées miraculeuses, commerciales à fond, mais imparable quand bien reçu, conçu pour le manuel de l'emballage miraculeux.
Le verdict sera à reconsidérer pour la première période, et à pendre pour le reste.

Personnel

Barry Gibb (guitar, lead vocals), Robin Gibb (lead vocals, 1958-69, 1970-2003), Maurice Gibb (bass, piano, vocals), Vince Melouney (guitar, 1967-68), Colin Petersen (drums, 1967-69)

Discographie

- **SP** -

1967
Spicks And Specks/ I'm The World
(Polydor 56727)

1967
New York Mining Disaster 1941/I Can't See Nobody
(Polydor 5161)

1967
To Love Somebody/Close Another Door
(Polydor 56178)

1967
Massachusetts/Barker Of The UFO
(Polydor 56192)

1967
World/Sir Geoffrey Saved The World
(Polydor 56220)

1968
Words/Sinking Ships
(Polydor 56229)

1968
Jumbo/The Singer Sang His Songs
(Polydor 56242)

1968
I've Gotta Get A Message To You/Kitty Can
(Polydor 56273)

1969
First Of May/Lamplight
(Polydor 56304)

1969
Tomorrow Tomorrow/Sun In My Morning
(Polydor 56381)

1969
Don't Forget To Remember/The Lord
(Polydor 56343)

1970
I.O.I.O/Sweetheart
(Polydor 56377)

1970
Lonely Days/Man For All Seasons
(Polydor 2001/104)

- **LP** -

1967
First
(Polydor 583 012)

1968
Horizontal
(Polydor 582/83 020)

1968
Idea
(Polydor 582/583 036)

1969
Odessa
(Polydor 583 049/050)

1970
Cucumber Castle
(Polydor 2383/010)

1970
Two Years On
(Polydor 2310/069)

Belfast Gypsys

Quand les Them explosent en 1965, le bassiste émigre aux USA, en emmenant le nom, le temps de survivre à deux albums, assez peu convaincants. Quant aux frères Jackie et Pat McAuley, ils tombent dans la main de Kim Fowley (comme tant d'autres) et deviennent Belfast Gypsies. Pour un seul, mais magnifique album, uniquement distribué en Suède. Fort heureusement largement disponible en CD, et qui plus est, bardé de bonus, chansons uniquement disponibles sur les Ep's français. Lesquels, bien sûr, font le désespoir de beaucoup, à commencer par l'équipe de Rave Up .

Partagé entre rocks sauvages (Gloria revisité en Gloria's Dream à faire rougir les Pretty Things) reprises ratatinantes (Boom Boom et surtout St James Infirmary, qui vous étouffe d'une seule main) l'album est un sommet de garage punk sans concession aucune, comme rarement (jamais ?) l'Angleterre en aura livré. En plus, Jackie McAuley imite Van Morisson comme personne, d'un ton guttural, sans jamais tomber dans la parodie. Petit problème, en 1967 on voulait tout, sauf un combo sauvage, hurlant son R'n'B, comme un coyote défendrait son territoire. Une production dépouillée s'ajoutant encore à l'impact de cette musique, toujours aussi indomptable, de nos jours.

En toute logique, le succès tournera le dos à cette bande d'affreux, (aussi coupables d'un single sous le nom de Freaks Of Nature) laissant, pour l'éternité, ce merveilleux chapitre du rock anglais, à découvrir pour les générations futures.

Personnel

Jackie McAuley (vocals, keyboards), Pat McAuley (drums), Ken McCleod (guitar), Mark Scott (bass)

Discographie

1967
Belfast Gypsies
(LP Grand Prix Gp 9923 / Cotation : 120Euros)

1966
SP Gloria's Dream/Secret Police
(Island W1 3007)

1966
EP Gloria's Dream
(Label Vogue 18 079 / Cotation : 90Euros)
Pressage francais

1967
Freaks Of Nature
SP People Let's Freak Out/Secret Police
(Island W1 3017)

Bennett Duster

Le fantasme ultime du collectionneur de disques (obsédé moyen, avançant dans la vie l'esprit ailleurs, loin des préoccupations mesquines de ses contemporains) reste la pêche au label miraculeux, et hors de prix. Dérivation totale de l'esprit original, bien sûr. Vertigo, par exemple, se voulait expérimental et ouvert, accueillant aussi bien Black Sabbath que le jazz-rock de Bob Downes.
Le premier à se présenter sur notre route sera donc Blue Horizon, prototype parfait. La petite compagnie artisanale des frères Vernon, unie à jamais au blues boom anglais, a laissé son empreinte sur 100 albums et 60 singles, pas tous inoubliables, mais certains incontournables, dans l'époque bénie qui nous préoccupe.
C'est l'homme-orchestre Duster Bennett qui s'y colle le premier, avec son chouette country blues, cool et sans prétention. Mort très jeune (à 33 ans) alors que Jimmy Page venait de le signer sur Swan Song, c'est lui qui a écrit le Jumpin At Shadows popularisé par Fleetwood Mac. Restée relativement inconnue hors des cercles spécialisés, sa musique garde de ce fait une fraîcheur réjouissante (superbe harmoniciste) tout en affichant une vraie intégrité de puriste, dans l'esprit de Jo Ann Kelly. Pas un petit exploit.
Intégrale facilement disponible en CD.

Discographie

- **SP** -

1968
It's A Man Down There/Things Are Changing
(Blue Horizon 573141)

1968
Rainin In My Heart/Jumpin For Joy
(Blue Horizon 573148)

1969
Bright Lights Big City/Fresh Country Jam
(Blue Horizon 573154)

1969
I'm Gonna Wind Up Endin' Up Or I'm Gonna End Up Windin'Up With You/Rock Of Ages Cleft For Me
(Blue Horizon 5373164)

1970
I Chose To Sing The Blues/If You Could Hang Your Washing Line Like You Hang Your Lines (Blue Horizon573173)

1970
Act Nice And Gentle/I Want You To Love Me
(Blue Horizon 573179)

- **LP** -

1968
Smiling Like I'm Happy
(Blue Horizon 7/63208 / Cotation : 75Euros)

1969
Bright Lights
(Blue Horizon 7/63221 / Cotation : 75Euros)

1970
12 DB's
(Blue Horizon 7/63868 / Cotation : 60Euros)

Justa Dusta
(Promo US, Blue Horizon 4804)

Big Boy Pete

Quand on s'intéresse à l'archéologie musicale, il faut se faire une philosophie, ce n'est pas une croisière, tout peut arriver à tout moment.
Exemple, le dénommé Big Boy Pete (né Pete Miller). Pour les encyclopédies officielles, il a sorti un seul single en 1968, un classique du freakbeat anglais, repris sur plusieurs compilations.
Tiens, c'est bizarre, je possède un recueil avec une douzaine de morceaux (Homage To Catatonia) il existe donc des inédits ?
Surtout que c'est plutôt pas mal. De la bonne pop psychédélique, intransigeante sur elle, pleine d'idées, de sons goûteux. Dans un format court (pas d'errances lysergiques) qu'on imagine très bien passer sur Radio Caroline. Sans compter une voix irrésistible (quelque part entre Reg Presley et Syd Barret). Et mis à part un morceau qu'on jurerait pompé sur Georges Brassens (vu le contexte, ça heurte quand même), on a ici un colossal potentiel, non exploité. Et qui aurait pu, les doigts dans le nez, donner des coliques à la concurrence de l'époque .
En investiguant un peu je me suis aperçu que ce zèbre était loin d'être un simple OVNI.
(http://www.bigboypete.com/welcome.html)
Ex-membre d'un groupe nommé Peter Jay And The Jaywalkers, sa carrière a débuté en 1957. En fait, dans une période 1965/69, il a dû vivre bouclé dans un studio, pas moins de sept compilations proposant un large choix de démos. Et pas franchement des brouillons infâmes.
Précipitez-vous sur World War IV de toute urgence. Voila un concept album comme l'époque les aimait, à base de préoccupations humanitaires, et d'état catastrophique du monde. Bien qu'encore au stade expérimental, tout ceci est facilement de l'exigence d'un Pete Townshend. Beaux arrangements (beaucoup de guitares acoustiques) mélodies partout, partie vocale superbe, influence des Bee Gees très présente, tout un art aujourd'hui englouti. Un grand trésor à exhumer rapidement, tant il a bien résisté au temps.
Alors, héros sans emploi, grande feignasse, je m'en foutiste de génie ? Un peu des trois ?

Discographie

1968
SP Cold Turkey/My Love Is Like A Spaceship
(Camp 602 005)

Compilations

1998
Homage To Catatonia
(Bacchus 1123)

1999
Return To Catatonia
(Gear Fab 139)

1999
Psycho Relics
(Bacchus 1137)

2000
World War IV
(Gear Fab 157)

2000
Summerland
(Gear Fab 147)

2004
The Margetson Demos
(Gear Fab 206)

2006
The Perenial Enigma
(Angel Air 224)

The Birds

Certains paieraient, cher, pour un voyage dans le temps, ils sont les premiers à l'admettre. Oh pas loin, Londres 1966/1967, faire le plein de disques, et surtout voir quelques concerts. Dans un pub enfumé d'Hampstead ou de Richmond, vous me voyez venir, avec mes gros sabots.
Avec un peu de chance, on pourrait, par exemple, accrocher les Birds anglais (ne pas confondre avec leur quasi homologues américains, çà leur a valu assez d'ennuis) un des tout meilleurs groupes de sa génération, sur le pont dés 1964, et qui serait resté scandaleusement obscure sans la présence du jeune Ronald Wood. Celui-là même qui, dix ans plus tard, décrochera le contrat d'intérim du siècle, dans une formation un poil plus célèbre, ou mieux managée.
Plus connus pour la rareté de leur unique EP français que pour leurs qualités intrinsèques, les Birds avaient pourtant de sérieux arguments à faire-valoir. Comme l'auditeur pourra en juger sur l'excellent Collector's Guide To British Birds, compilation exhaustive, indispensable à toute fixation sérieuse sur le British Beat.
Très rentre-dedans (grosse influence de Bo Diddley) direct sans être primaire, jamais pris en flagrant délit de faiblesse vocale, en originaux ou en reprises (Leavin Here, un vieux classique Motown, le Run Run Run des Who, à la hauteur les doigts dans le nez) et surtout La Poupée Qui Fait Non, vous lisez bien, déclinée en électrique et en acoustique, parfaitement restituée, et qui méritait le hit en bronze massif. Celui qui fait vendre des années après.
Pendant ce temps, les Birds se débattaient avec l'avocat des Byrds, se voyaient obligés de changer de nom, et constataient que chaque gamin qui demandait leurs disques, repartait avec une galette de folk rock acide, propulsée par des Américains aux petites lunettes.
Alors, histoire connue, ils ont laissé leurs ambitions à la consigne de Waterloo Station, et Ron a continué son chemin tortueux. Devenant un des portes flingues les plus connus de sa génération, avec un CV en béton.
J'aime beaucoup, personnellement, les quelques morceaux (signés Gus Dudgeon, futur alter ego d'Elton John) qu'il a usiné dans Santa Barbera Machine Head, un projet sans grand lendemain. Avec quand même Jon Lord aux claviers (qui côtoyât le défunt grand frère de Ronnie, chez Artwoods) feu Kim Gardner (Creation) à la basse, et un batteur inconnu (Twink ?). Tout l'embryon du son Deep Purple est déjà la, à un stade de gestation très avancé. Pourquoi on retrouve ces vestiges sur les compilations de blues du label Immediate, un projet était-il en cours, autant de questions condamnées à rester sans réponse.

Personnel

Ron Wood (guitar, vocals), Tony Munroe (guitar, vocals, -1966), Kim Gardner (bass, vocals), Ali McKenzie (vocals, harmonica), Pete McDaniels (drums, 1964-66), Bob Langham (drums, 1963-64), Clem Cattini (drums, 1966)

Discographie

1964
SP You're on My Mind / You Don't Love Me (You Don't Care)
(Label decca 12031)

1965
SP Leaving Here / Next in Line
(Label Decca F 12140)

1965
SP No Good Without You Baby / How Can It Be
(Label decca 12257)

1966
SP Say Those Magic Words / Daddy Daddy
(Label Reaction 951 005)

1966
EP No Good Without You Baby
(Label Decca 457.114 / Cotation : 400Euros)

Laurent

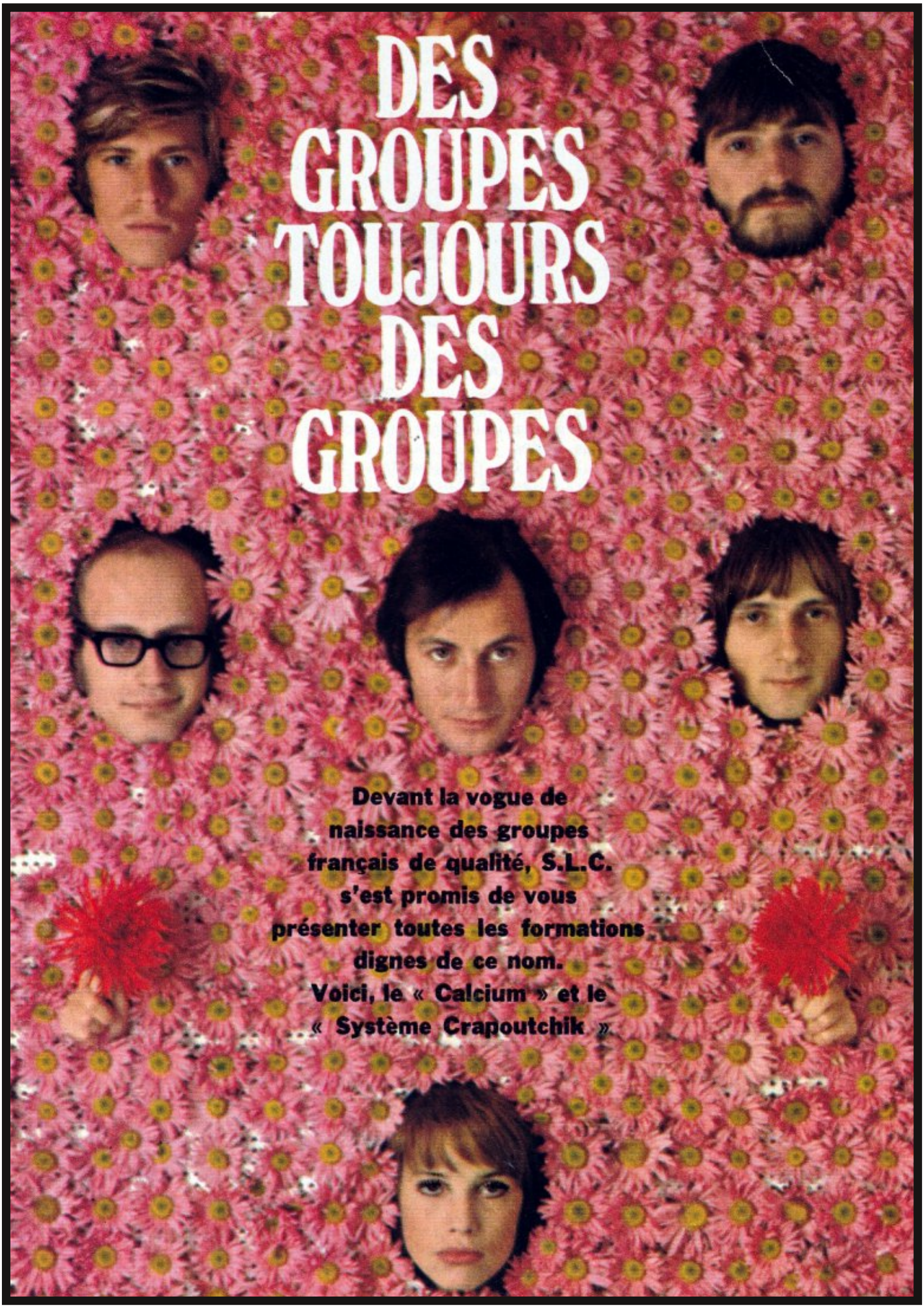
Memorabilia

FRENCH POP 60's

... par James

Par sa musique et son langage, Magma fait figure
MAGMA
LE POP
A PART
de groupe d'ex
dans la pop française. Jean-Marie Moreau vous présente ces étranges garçons et inventifs

[SLC 113 Jan Magma]

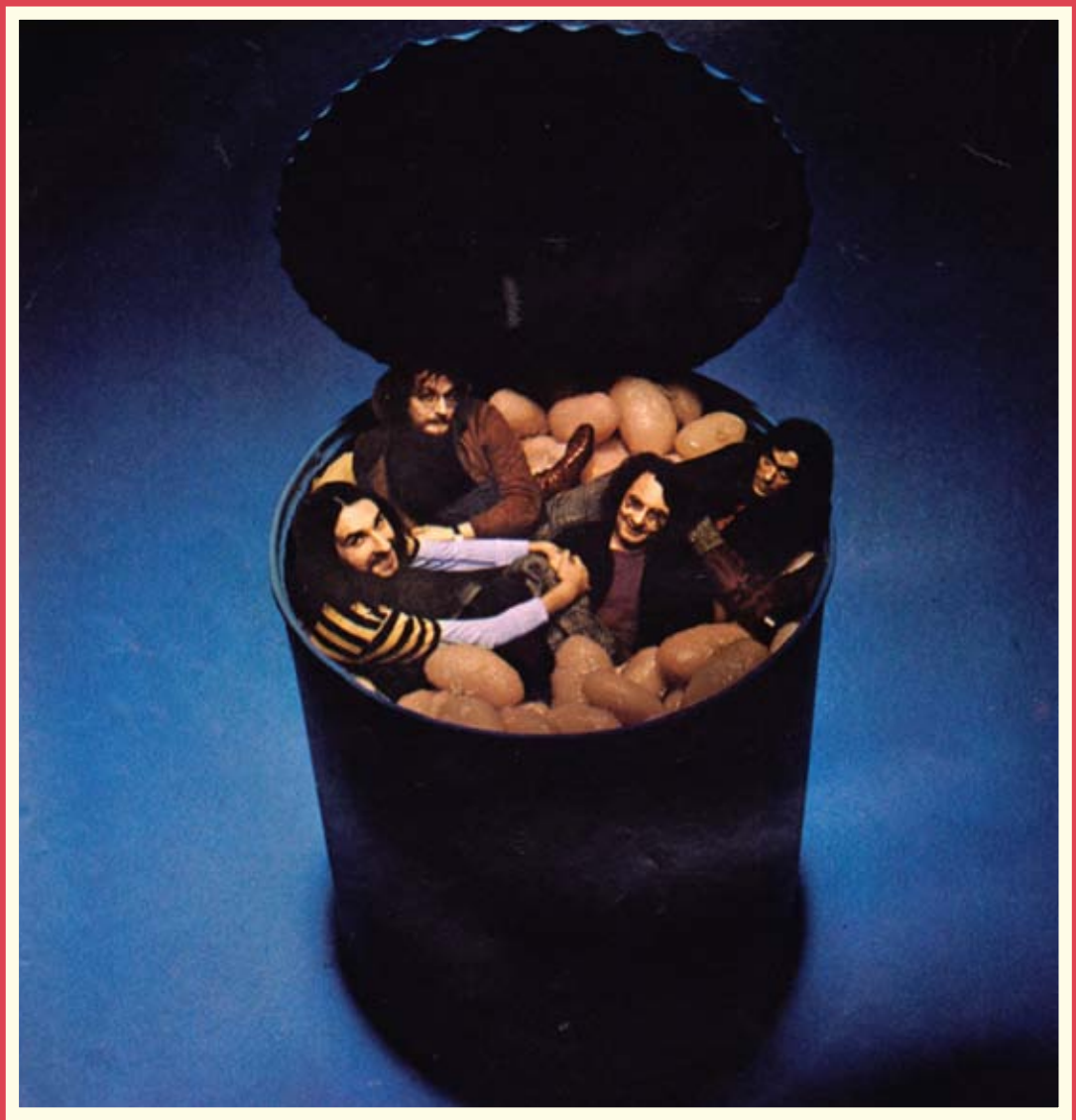

DES GROUPES TOUJOURS DES GROUPES
Devant la vogue de naissance des groupes français de qualité, S.L.C. s'est promis de vous présenter toutes les formations dignes de ce nom.
Voici, le « Calcium » et le « Système Crapoutchik »

[SLC 87 Nov 69 Le Calcium]

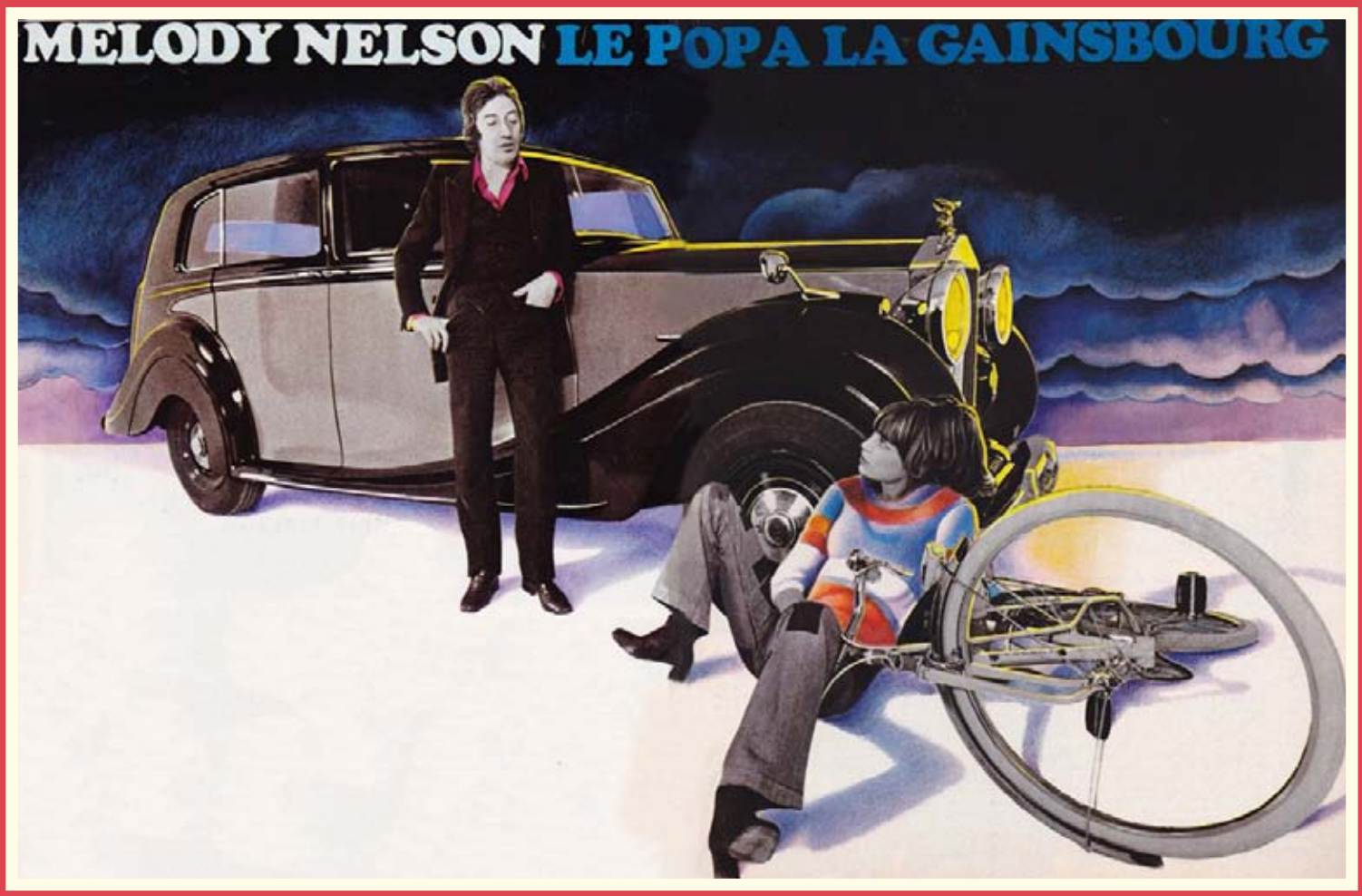
[SLC 101 Jan 71 Zoo]

[SLC 86 Oct 69 Doc Dail]

[SLC 84 Aout 69 Variations]



[SLC 109 Sept 71 Triangle]



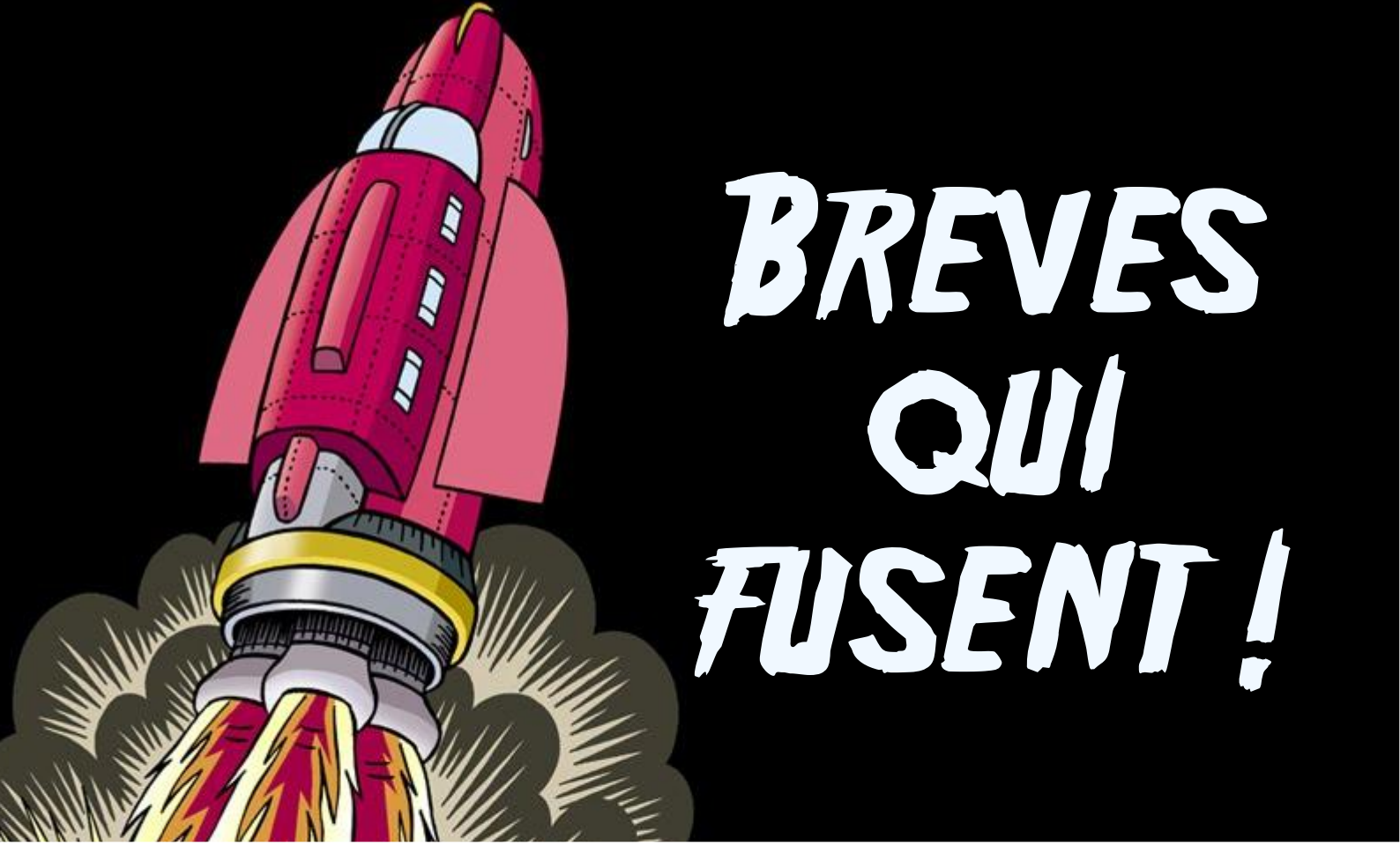
[SLC 106 Juin 71 Gainsbourg]

[SLC 103 Mars 71 Triangle]

[SLC 86 Oct 69 Alan Jack Civilization]

[SLC 87 Nov 69 Systeme Crapoutchik]

[SLC 111 Nov 71 Caharsis]



Breves qui fusent !

Catherine Howe
What a beautiful place
1971

Née dans le Yorkshire en 1950, Catherine Howe est une jeune artiste britannique, pianiste de formation. Elle restera longtemps une chanteuse méconnue et mésestimée, bien trop au regard de son indéniable talent, avant d'accéder bien plus tard à une reconnaissance méritée. Elle montre le bout de son joli minois afin d'enregistrer son premier effort discographique, What a beautiful place, en 1971. La production est confiée à Bobby Scott, un new-yorkais triphasé et bizzaroïde qui lui donne cette couleur jazzy. Cet album est aujourd'hui reconnu comme un classique du folk anglais, bien qu'il passa complètement inaperçu à l'époque de sa conception. Il sera aussi la dernière production de son label, alors en faillite. Dédain qui lui vaudra d'attendre trois ans avant de pouvoir à nouveau entrer en studio et graver un second Lp en 1974, Harry. Puis un troisième, Silent mother nature, en 1976. What a beautiful place est un recueil de mélodies à l'innocente nostalgie, idéal pour une longue ballade sous la canopée. Un folk aux tonalités modernes, d'une étrange sérénité introspective. Une voix pure et gracieuse, au vibrato plaintif. Des arrangements luxuriants, peut-être trop, mais délicats. Un petit impair sans gravité, un autre étant la brièveté de l'ouvrage, mais est-ce vraiment un défaut ?
La stupéfaction vous saisit à l'idée qu'un tel diamant, à la beauté si obsédante, ait pu rester si longtemps dans l'oubli collectif.

Javier Baiz
Coming Home
1968

Javier Batiz est né à Tijuana, c'est donc dans les villes frontalières qu'il a connu ses premiers émois musicaux et découvert les sons qui provenaient de l'autre côté, les Etats-Unis, le pays des gringos. Rock'n'roll is here to stay. Il est considéré par beaucoup comme une influence majeure dans sa patrie, l'initiateur et le père du rock mexicain. Carlos Santana lui paiera longtemps un lourd écot. Mais il est avant tout un fabuleux guitariste de blues, ainsi qu'un hurleur à la voix puissante. Un de ceux qui jouent et chantent avec leurs tripes et leurs cœurs. Ceux-là mêmes qui ont croisé, un jour sombre, le fantôme de Robert Johnson au milieu de nulle part. En 1963, ce passionné de rythm 'n' blues, amateur de Chuck Berry et de James Brown, enregistre avec l'une de ses premières formations, Javier Batiz and the Famous Finks, un album de reprises variées et caractéristiques de ses influences américaines. Sur scène, Javier reprenait pléthore de standards, parmi lesquels The house of the rising sun et Light my fire. La légende veut que lors d'un concert, Jim Morrison fut présent dans le public. Légende ou réalité, cela donne une idée de l'aura de ce musicien au Mexique et bien au-delà de ses limites. Un artiste passionnant, intègre et émouvan par sa sincérité. Coming home, sort en 1968, c'est un excellent disque de blues hirsute, même si la musique de cet artiste donne toute sa plénitude in vivo.

Golem
Orion Awakes
1973

Sortie sur un obscur label en 1973, cette pièce maîtresse de la musique cosmique germanique est une joyaux égaré, une case vide. Le chainon manquant, sacrifié aux meilleures formations de Krautrock d'Outre-Rhin. Un festin d'orgue, une foultitude de guitares embrasées. Des magiciens aux psychismes dévastés, Golem est d'une autre galaxie. La frappe lourde, discrète, et pourtant féconde d'une batterie qui accompagne, plus qu'elle ne s'impose. Une musique étoilée qui éveille les sens et explose tous les codes établis, une musique libre dans sa tête, sans limites. Toute en progression atmosphérique, enrichissante. Le Lou Reed bestial et belliqueux du début des années 70's s'invitant même sur un titre, The returning, connexion méthano-speedée en prise directe avec le Rock'n'roll Animal. Un album composite, métissé, sur lequel un space rock improvisé abâtardit les premiers émois du Pink Floyd, comme un creuset où le plomb se métamorphose en or.

The Trip
Time of Change
1973

Originellement fondé en terre britannique en 1967, The Trip prépare son baluchon pour émigrer vers des régions aux climats plus doux, l'Italie en l'occurrence. Deux des membres, ne goûtant pas spécialement le changement, ne firent qu'un aller-retour et s'en furent à la case départ la même année, ne restant que quelques mois. Dont le claviériste du groupe, un certain Ritchie Blackmore, qui avait en tête d'autres projets. Une formation évoluant en trio qui joue un progressif de bonne composition dans un mélange de genres, classique, jazz et même baroque. La trame mélodique est axée autour des claviers sur ce qui est leur quatrième et dernier album, sorti sur Trident un petit label de Milan, en 1973. Composé d'une large palette de styles colorés, de passages paisibles se mêlant à d'autres plus tumultueux, cet opus n'en est pas moins une œuvre cohérente et solidement structurée. La musique progressive suppose, en effet, de l'équilibre et une certaine harmonie. Ce qui n'empêche pas une section rythmique bien présente, incisive. À raison, Time of Change peut être considéré comme une création aboutie, dans laquelle The Trip aura su s'accomplir et trouver un style propre, en dehors des hommages rendus à Keith Emerson ou Yes.

Stephen David Heitkotter
Heitkotter
1971

Lp, Ep, pressage privé, acétate, peut-être tout à la fois. Nul ne le sait vraiment. Cinq titres enregistrés peu avant le départ en asile psychiatrique de son supposé leader Steve Heitkotter, pseudo-chanteur et batteur de son état. Ce qui n'a rien d'étonnant puisque, accompagné de deux musiciens dont les noms n'ont pas été gravés dans le marbre, il invente un genre de destroy-folk-blues complètement désagrégé et tourmenté. Disgracieux certes, mais qui possède une certaine majesté et un potentiel de création impressionnant, surtout les parties de guitare, tumultueuses, angoissantes, comme déshumanisées. Un amalgame de notes en désaccord, fiévreuses, dérangeantes, à écouter avec d'infinies précautions si vous ne voulez pas rejoindre leur infortuné auteur, là ou il se trouvait toujours aux dernières nouvelles, en institution de soins spécialisée. Une œuvre maniaco-dépressive qui n'aurait même pas été pressée à dix exemplaires, lesquels uniquement envoyés aux stations de radio à titre promotionnel. Pour une diffusion sur les ondes très confidentielle. Une étrangeté cauchemardesque qui, comme tant d'autres, n'a sûrement pas été conçue dans un studio, mais dans une cave sordide perdue au fin fond d'une triste banlieue paumée.

Christodoulos Halaris
Tropikos Tis Parthenou
1973

Ici, nullement question de folk comme nous l'entendons de coutume, ni d'acid-folk. Non, plutôt la collusion entre les deux, un folk grec ancien modernisé comme a pu le faire I Muvrini avec les chants corses. Par moment, les deux se ressemblent d'ailleurs un peu. On entend parfois un violon crissant dans la veine d'un John Cale, par exemple. Deux belles voix, l'une féminine, l'autre masculine, cimente un ensemble vraiment mélodique et harmonieux. L'utilisation d'instruments orientaux traditionnels donnent quelquefois un côté angoissant à la musique de C. Halaris. La Grèce est vraiment, ici, la jonction entre les rivages du Bosphore et l'Occident. Musique des sens et de la sensualité, des odeurs et du toucher. Robes aux larges décolletés. Odeurs de sels marins, senteurs d'épices. Visions blanches de monuments antiques. Les dieux de l'Olympe et Christodoulos Halaris nous invitent à un voyage miraculeux, à l'ombre du Parthénon. Un ouvrage extatique, généreux et beau. Plein de quiétude.

Sylvain

LE JUKEB j X DE MONSIEUR VINYLE

... par Othall

Son blog :
http://monsieurvinyle.blogspot.com/

The Scorpions
"Hello Josephine / (Aint that) Just like me "
CNR 9729

L'Angleterre dans les années 60 était tellement riche de groupes qu'ils furent nombreux à s'expatrier sur le continent pour tenter leur chance. Ce groupe - qui n'a rien à voir avec les hardos allemands - originaire de Manchester, se lança avec un certain succès aux Pays Bas et se retrouva avec une discographie solide de plus d'une dizaine de 45 tours et de quelques albums en 3 ans, de1964 à 1966. Leur style est évidemment le merseybeat, où on perçoit facilement les influences rock'n'roll, mais avec une hargne peu commune. Des punks avant l'heure (enregistré en 64!). Le son est très frustre, la production simple : pousser les curseurs à fond. Le titre choisi, "Just like me", est emblématique de ce qu'ils ont enregistré. Let's go!

Plan 9
"Merry Christmas / White Christmas"
Midnight 4508

Plan 9, emmené par Eric STUMPO, faisait partie de la première vague de groupes neo psych au début des années 80, lancée par Voxx. Bizarrement, ils ne figuraient pas sur la compilation Battle of the garages. Leur son se caractérisait par une armée de guitares et une voix assez douce. Passés ensuite sur Midnight (label newyorkais) ils sortent ce 45 en 1984. Ils continueront jusqu'à maintenant sur divers labels, dont Enigma.
Ce titre n'est pas leur meilleur mais les circonstances font loi. La face B, le classique "White Christmas", est à oublier.

Balthazar
"La marche des travailleurs / C'est bon"
Barclay 61004

Quand un groupe français pouvait faire en 1969 du Pop Rock speedé, imaginatif, très bien exécuté, bien produit (Bernard Estardy aux manettes) avec un texte amusant, et rester inconnu. Ou presque, parce que les voilà maintenant ! La face B est tout aussi intéressante. Pierre FANEN tiendra ensuite la guitare de ZOO, Sylvain SANTORO (guitare), Jean-Pierre MARTIN (guitare), Jean-Pierre SABAR (orgue), Tony RUBIO (basse) et Pierre-Alain DAHAN (batterie) seront des piliers de studios, jouant dans de nombreux disques d'illustration musicale, et Jean SCHULTHEIS connaitra même la gloire des hit-parades avec "Confidence pour confidence". A noter que ce groupe n'a rien à voir avec un autre BALTHAZAR auteur de deux 45 tours en 70 et comprenant Gérard BLANC et Sylvain PAUCHARD avant qu'ils ne rentrent dans MARTIN CIRCUS.

Mickey Bronx
"Couldn't find a way / Sweet talkin' guy"
Polydor 2056 176

Pour tenter une carrière dans le rock dans les années 70, mieux valait porter le patronyme de Mickey BRONX que Michel BOBIGNY. Et pourtant, malgré le support du groupe DYNASTY CRISIS, rien n'y fit ! Les 2 titres sont pourtant bien percutants. Rythmique solide, guitare acérée et surtout une voix punchy et délirante. Et la production n'a rien négligé en apportant une section de cuivres . Le titre présenté ici est la face B "Sweet talkin' guy", mais la face A est très intéressante aussi, bien qu'un peu plus classique. Le logo "Spécial club" montre que nous sommes dans une époque où le disco n'était pas encore la cible musicale unique. Ce disque, son second, sortit en 1973.

Five By Five
"Apple cider / Fruitstand man"
Paula 319

Ce groupe de l'Arizona a sorti en 1968 sur Paula un bon album, mélange de soul, de garage avec un bon nombre de reprises, dont "Fire" et "Hush" (entre autres). Deux ans plus tard, ils grossissent encore leur son avec ce "Apple cider". L'ingénieur du son a alors poussé tous ses potentiomètres pour obtenir cette petite bombe. Appréciez ce gimmick entêtant d'orgue, ce batteur stakhanoviste des cymbales et le petit solo simple de guitare. Cette même année, Paula éditera encore 3 de leurs 45 tours avant que le groupe ne disparaisse.

Howard Carpendale
"Das schöne mädchen von seite 1 /Du hast mich"
Columbia C006-28756

En regardant la pochette, on se dit que le jeune homme a tout pour animer les soirées de la Croisière s'amuse ou les après midis des donateurs de l'UMP, sur fond de verres de champagne et d'enveloppes bien remplies. Premières craintes donc. L'écoute de la face A nous montre qu'il a aussi du faire les fêtes de la bière. On se dépêche donc de mettre la face B avant de jeter le disque, et là, surprise ! Nous tombons sur un groove implacable, un chant oscillant entre mélodie et agressivité avec une alternance judicieuse entre un orgue au son dense et une guitare fuzz douce et hérissée. C'est en fait une reprise du groupe allemand DAISY CLAN "Glory be" (merci Alex). Ce disque est sorti en 1970 en Allemagne. Notre bel Apollon, né en Afrique du Sud, a fait sa carrière en Allemagne et a aussi joué l'acteur, sûrement pour faire rêver les lectrices de la collection Harlequin locale. Le reste de sa discographie parait plus que dispensable.

garage
story
3

01

The Leather Boy

I'm A Leather Boy

1967

Pebbles Vol.11 (LP), Pebbles Vol.10 (CD)

Leather Boy est le groupe d'un obscur personnage nommé Milan qui a été très actif durant les années 60, non seulement en tant que musicien, mais aussi en tant que producteur et arrangeur. Leather Boy reste le plus connu de ses travaux, particulièrement ce morceau titre qui vrombit comme les bruits de motos qui accompagnent la musique tout au long du morceau. Orgue cheap et guitares tranchantes se marient dans un maelström de saturation que n'auraient pas reniés les Stooges de Raw Power. Milan aura le temps de graver quelques très bons Singles avant de complètement disparaître de la circulation vers la fin des années 60. A signaler qu'une compilation sortie sur le label LS lui étant consacrée est parue en 2009 où figurent les morceaux de Leather Boy et ses travaux de producteur.

17

Children of The Mushroom

August Mademoiselle

1968

Pebbles Vol.9 (CD)

Children of The Mushroom est un groupe Californien formé en 1965. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'y a aucune référence intentionnelle aux drogues dans le nom du groupe, ce qui ne les a pas empêchés de passer au psychédélisme lorsqu'ils sortent August Mademoiselle en 1968. On ne peut éviter le parallèle avec «Light My Fire» des Doors, morceau qu'ils jouaient d'ailleurs à certains de leurs concerts, lorsque le clavier introduit la chanson. Le plagiat s'arrête seulement après ces premières secondes puisque l'on embraye sur une ballade très aérienne aidée par les légers solos de Fuzz qui parsèment le morceau. Cet unique Single sorti, le groupe se sépare en 1970.

16

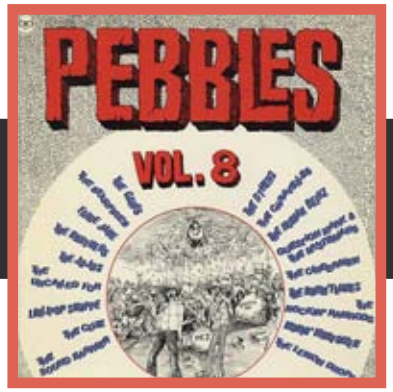
The Brogues

I Ain't No Miracle Worker

1965

Pebbles Vol.10 (LP)

Classique parmi les classiques, ce deuxième Single des Brogues est certainement un des tous meilleurs qu'il m'ait été donné d'entendre dans le style. Restés actifs une seule petite année, ils auront eu suffisamment de temps pour pondre cette bombe qui a été reprise bon nombre de fois (notamment par Chocolate Watchband). I Ain't No Miracle Worker a été écrite par le duo Annette Tucer/Nancie Mantz qui a également signé quelques très bons morceaux des Electric Prunes (I Had Too Much To Dream, Dr Do-Good…). Une fois n'est pas coutume, la British Invasion a une nouvelle fois laissé des traces chez les Brogues. On y ressent un mélange de ce que les Anglais ont fait de mieux (Stones, Animals, Yardbirds) en y ajoutant les cris de Gary Duncan et un solo de guitare à vous déchirer les tympans. Après l'aventure Brogues, Gary Duncan (guitare & chant) et Greg Elmore (batterie) iront former Quicksilver Messenger Service aux côtés de John Cipollina.



07

The Bruthers

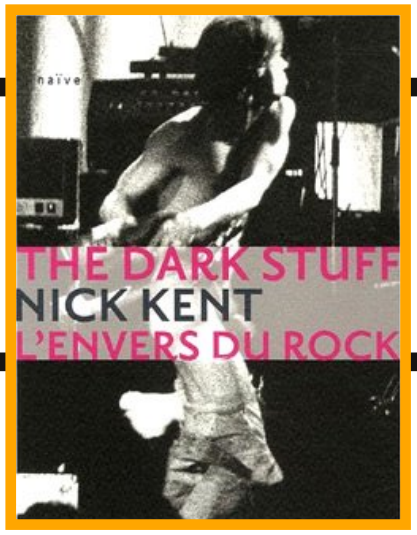
Bad Way To Go

1966

Pebbles Vol.8 (LP), Pebbles Vol.10 (CD)

Les Bruthers, comme leur nom l'indique, étaient des frères, le u étant venu s'intercaler pour une histoire de patronyme déjà utilisé. Question plagiat, les groupes de Garage ont souvent exploité le filon, le résultat n'étant pas systématiquement convaincant. Mais dans le cas de Bad Way To Go, on ne peut que s'incliner. Écoutez moi ce solo d'orgue complètement pompé sur les Animals qui nous plonge dans une espèce de «House of The Rising Sun» version Punk, avec la dose de rage que savent si bien insuffler à leurs morceaux les groupes de teenagers américains. Bad Way To Go est sans doute leur plus belle réussite, mais ils ont également sorti quelques autres morceaux qui valent le détour. Une compilation sortie chez Sundazed reprend l'essentiel de leurs enregistrements, mélangeant de bonnes compositions et des reprises assez dispensables.

BOUQUINS



Nick Kent

La ligne rouge

Que ne donnerions-nous, pour avoir été de la génération de Nick Kent ? Aborder le rock au tout début des années 70, tenir la guitare sur un single des Flamin Groovies, être là où l'Histoire se construit.

Bien sûr, tout ce dont il est question dans L'envers du Rock, chaque rédacteur de Fuzzine en a plus ou moins rêvé... Rien que pour vivre en direct le passage de relais entre les restes des Stooges et les débuts des Sex Pistols.

Écrivaillons frustrés que nous sommes, cas sociaux qui réclamions si fort de passer de l'autre coté, dans nos jeunes années.

Traîner dans le bruyant sillage des New York Dolls, ou recevoir des conseils de Lester Bangs en personne, dans un premier temps, pour peu qu'on y porte un regard superficiel, ça devait être la fête au village.

Se mesurer à un Syd Barrett ou à un Roky Erickson, totalement cintrés, et déjà prendre conscience des ravages du métier. Ce qu'on a oublié de vous dire, en signant le pacte avec votre sang.

Les ennuis commencent quand vous devenez copain avec Keith Richards ou Jonnhy Thunders. Le premier est encore vivant, mais dans quel état. Le second a paradoxalement été trop loin. Nick Kent a mis le nez dedans aussi, pendant un temps. Il raconte tout cela sans détour, la terrifiante gueule de bois, le prix du voyage.

Cette compilation d'articles n'est rien d'autre que ça. L'art de savoir remonter à la surface. Même quand on risque sa vie, face à un abruti du calibre de Sid Vicious. Dont l'entrée est ici (de loin) la plus glauque, celle qu'on lit une fois, et qu'on évite ensuite.

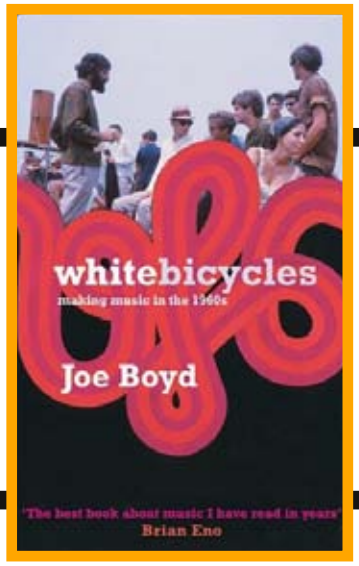
L'histoire d'un gamin timide, avec une plume superbe. Chaque papier se déroule comme une aventure (les intros, en particulier, sont magistrales) qui bâtit une tranche de vie. De Brian Wilson à Neil Young, en passant Jerry Lee Lewis ou Elvis Costello (vraiment féroce, celui-là) on est dans la quatrième dimension du rock. Celle où la seule notion de retour en arrière fait doucement sourire. Où on est persuadé que le sort du monde peut, encore, se jouer sur une face de 45 tours. La rivière sans retour, dont les flots cognent et roulent, contre vos tempes fiévreuses. Épitaphe d'une certaine idée de la critique rock, avant l'usurpation du métier par des vrp à la petite semaine. Même pas fichus d'écrire une préface aussi classe que celle, ici, d'Iggy Pop.

Un seul petit regret, avoir omis un chapitre sur les tournées orgiaques de Led Zeppelin, et leurs ambiances délétères de lupanars ambulants. Mais peut-être était-ce vraiment TROP pour la décence d'un livre, qui en reste hautement recommandable. Et puis rendre intéressants les propos des crétins de Guns And Roses ou Happy Mondays, ça relève du grand art, mine de rien.

Laurent

Joe Boyd

White Bicycles, Making music in the 1960's



JETEZ-VOUS DESSUS!!!! TOUS!!!! C'est génial, fabuleux, jouissif, et comme dit donc Brian Eno "The best book about music I have read in years" !

Ce bouquin est génial, la vie de ce mec est géniale ! Il commence en 1960, étudiant et fan de Blues, il va chercher avec un pote un vieux bluesman oublié de tous : Lonnie Johnson et le fait remonter sur scène.

"On se regarda stupéfaits : on avait calé un concert de Lonnie Johnson ! On réquisitionna le salon du voisin, ordonné à nos amis de venir et d'apporter chacun un dollar pour la cagnotte. Le jour du concert, on emprunta la voiture du père de Geoff (Geoff Muldaur - Jim Kweskin Jug Band entre autres) , direction Philadelphie. Sur le trottoir, devant un hôtel du centre, attendait un homme aux cheveux gris, bien habillé, un étui de guitare et un petit ampli à ses côtés. Lonnie avait l'air aussi heureux que nous de faire connaissance. Il nous raconta qu'il était rentré d'une tournée en Europe en 1951 et avait appris que sa copine s'était fait la malle avec tout son argent, ses guitares et sa collection de disques. Le Rock'n Roll était en train de faire son apparition et Lonnie n'avait pas eu le courage de se battre, résultat, il n'avait pas fait de concert depuis huit ans ... "

Puis il devient Tour manager. La tournée "Blues & Gospel Caravan" avec Muddy Waters, Otis Spann, Brownie Mc Ghee, Sonny Terry, Le révérand Gary Davis (un sacré numéro apparemment), Sister Rosetta Tharpe ... la rencontre avec Mike Bloomfield et Paul Rotschild, Le jazz "Berlin Jazz Festival" en 1964 et les tournées européennes (Roland Kirk Tété Montoliu, Tommy Potter, Kenny Clarke, Colemen Hawkins, Harry Edison) que des mecs faciles à driver à le lire ! Et le Folk ! Américain d'abord avec toutes les légendes du légendaire Newport Folk Festival, la naissance du rock selon lui, et je suis assez d'accord, lors de l'édition de 65 avec Dylan et le Paul Butterfield Blues Band.

"... Je courus directement jusqu'à l'espace presse. Comparé à nos standards actuels, le volume n'était pas particulièrement élevé, mais en 1965, c'était probablement la chose la plus forte que n'importe qui dans le public ait jamais entendue ... Quelqu'un me tappa alors sur l'épaule; "On te cherche backstage" Alan Lomax, Peter Seeger et Theo Bikel se tenaient dans les escaliers, furieux. "Il faut que tu baisses le son, c'est beaucoup trop fort." Je leur répondis que je ne pouvais pas contrôler les niveaux depuis les coulisses et qu'il n'y avait pas de système de talkie-walkie. .... "Tu vas là bas immédiatement et tu leur dis qu'il faut baisser le son. C'est un ordre du comité" OK ai-je concédé ... en quelques secondes je me retrouvais à côté de la console son. C'était comme être pris dans l'oeil du cyclone, tout autour de nous les gens étaient debout, les bras levés. Certains étaient en train d'applaudir, d'autres de huer, certains se disputaient, d'autres encore souriaient, l'air possédé. Un solo de guitare de Bloomfield retentit au-dessus de nos têtes, la voix de Dylan attaqua le dernier couplet, hurlant les mots dans l'air du soir. Grossman, Yarrow et Rothchild étaient assis derrière la console, un sourire jusqu'aux oreilles. Je me penchais pour faire passer le message de Lomax."Dis à Alan que le comité est représenté à parts égales à la console son et que le membre du comité ici estime que le niveau sonore convient tout à fait" me répondit Yarrow. Puis il leva les yeux vers moi, souris et ajouta, "Et dis lui ..." puis il leva le majeur de sa main gauche. Grossman et Rothchild rigolèrent, tandis que je retournai en courant vers la barrière".

Puis Londres, la création de l'UFO ! et le Folk, Incredible String Band, Fairport Convention et Nick Drake dont il produira tous les albums. GRANDIOSE JE VOUS DIS. INDISPENSABLE !!!

Venukse

DVD

The Rolling Stones

Ladies and Gentlemen

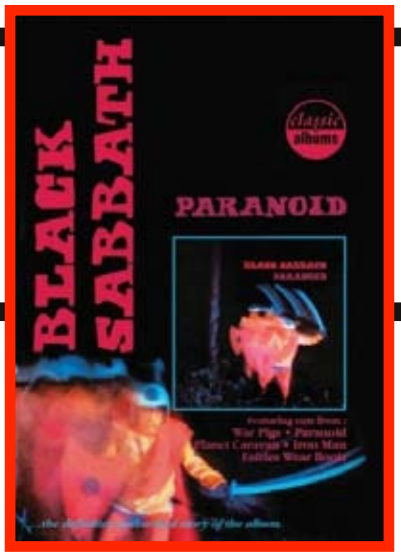
"Les Pierres Philosophales"

Alors on est enfin arrivé au point crucial d'une vie. Celui où il faut bien commencer à penser à la fin du règne. Où la transmission d'un héritage devient une priorité. Bref, quand l'âge parlant, et le temps alloué à son numéro se raccourcissant, on se penche sur hier avec amertume. Pas sûr que les regrets soient le genre de Jagger, toujours est-il que les Rolling Stones commencent (un peu) à ouvrir la malle aux trésors. Oh pas encore le tas d'or au fond de la grotte, mais déjà plus que les bonus bricolés à la va-vite, pour booster le dépoussiérage du catalogue. Pour les amateurs de fins de soirée DVD, Ladies And Gentlemen s'impose comme la curiosité de l'année, tant cette tournée US de 1972 a nourri son comptant d'histoire. Le trafiqué Cocksucker Blues était un douteux amalgame de plans dope et cul à tous les étages. Et le bouquin STP reste un classique de la meilleure littérature rock. Nous manquaient des images live, un témoignage de l'apocalypse scénique, un holocauste du canapé à 23 heures... Au risque d'en décevoir certains, on découvre des Stones très pro, un show réglé au petit poil. Autant pour les iconiques répétions déjantées, et le laisser aller généralisé. Par bonheur, la caméra se concentre encore et toujours sur le groupe en entier, pas de chanteur gesticulant qui squatte l'avant scène. Ou de public exploré à la loupe. L'important c'est la vision globale. Et croyez moi, ça assure sec. Grand vainqueur, Mick Taylor (il doit rire). Impassible technicien, le blondinet timide torture son instrument sans bouger d'un centimètre. Offrant à son alter égo guitariste, toute la liberté d'usiner ce rock de granit, dans lequel il fait bon se cogner le front. Keith est d'ailleurs magnifique, perché sur des talons hauts, la chevelure argentée. Soyons juste, ce DVD on l'a acheté avant tout pour lui. Un accessit à Bill Wyman, dont les quatre cordes (pour une fois hautes dans le mix) ronflent gras, et jouent enfin leur rôle de câbles de rappel. Le répertoire est standard Stones de ces années là, donc on connait pas cœur. Mais on marche encore une fois. Parce qu'on aurait tellement voulu y être, qu'on avale notre morceau sans faire de chichis. En dépit d'une image un peu sombre tout de même. Quoique le son soit absolument parfait. La sobriété de l'ensemble donnant l'impression d'être dans l'arène. Luttant pour sa place au premier rang, les côtes douloureuses et les cheveux qui collent. Niveau bonus c'est aussi pauvre que frustrant. Deux courtes interviews de Jagger (une d'époque, l'autre récente, preuve que les rides sont un mal qui n'épargne pas les rock stars). Et surtout, trois morceaux pris en répétition, début 1972 à Montreux. On en connaissait l'audio par les pirates, voici la preuve que la vidéo était aussi présente. Réclamons l'intégrale au prochain volume. Conseillé aux jeunes, pour découvrir tout ce que NRJ leur cache. Et obligatoire pour les vieux, bien sûr.

Laurent

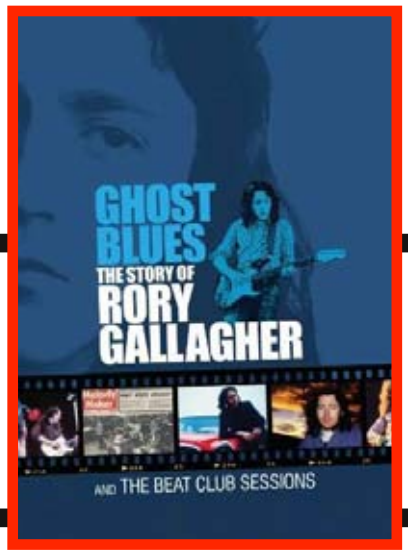
Black Sabbath

Paranoid



L'industrie musicale n'ayant plus rien (ou si peu) à nous vendre d'intéressant, le business a compris qu'en refourguant les fonds de tiroirs, il y avait encore un peu de gratte à se faire. D'où la multiplication des DVD thématiques, qui présentent l'histoire aux jeunes, et permettent aux vieux de s'instruire un petit peu plus. L'attrait du format fait le reste. Même si on en revend vite trois sur cinq. Gros morceau, dans la série Classic Rock, un volume consacré à Paranoid, album essentiel s'il en est. Rappelons le principe, on prend les membres d'un groupe (séparément, c'est surement plus prudent, quoique ce serait assez marrant de les voir s'empoigner et se foutre sur le dentier) et on les fait parler d'un disque particulier. Exercice de rajeunissement ultime, auquel les quatre Black Sabbath se soumettent avec ordre, méthode et précision. Même dans le cas d'Ozzy Osbourne, pourtant le plus hagard des quatre. La genèse de l'album est explorée dans ses moindres recoins (bien plus complexe qu'on pourrait le croire) et Tony Iommi va jusqu'à nous détailler les riffs de chaque morceau. Occasion aussi de voir les prothèses de ses doigts mutilés. Comme on s'y attendait, chaque morceau est d'une évidence hallucinante. Et pourtant les divers intervenants s'entendent à le souligner, tout était composé à la va-vite, et les paroles développées à partir de pas grand chose. Souvent selon l'état du chanteur. Quant à songer rejouer ces constructions gigognes, entre potes dans le garage, Henry Rollins confirme, c'est l'enfer qui vous attend. Normal après tout.

Pas le genre d'article qu'on se repassera en boucle, mais le truc qui vous apprend quelque chose. C'est pas si courant. Surtout si on a passé trente ans à se demander quel effet traine dans le chorus du morceau titre. Un peu plus d'images d'archive aurait été apprécié.



Rory Gallagher

Ghost Blues

Rory Gallagher étant retenu ailleurs, le double Ghost Blues revient carrément sur sa vie, pari risqué, mais presque tenu. Comment résumer un tel monument en 90 minutes, de toute façon. Le principal intervenant est le propre frère (et manager) de Rory, ce qui est un bon point. Des débuts du petit gars de Cork, en passant par Taste, la carrière solo, et la triste fin, on est un peu bousculé, voire secoué. Il faut vraiment être un connaisseur pour avancer à un tel rythme, sans avoir besoin de respirer. Et puis, consacrer si peu de place à Gerry McAvoy (le fidèle bassiste) alors qu'un rigolo comme Slash vient nous pomper l'air, c'est vraiment méconnaitre le sens du mot blues. Au travers de tout ceci, on découvre une personnalité bien plus complexe que prévue. Ballotée entre l'allégeance totale à son idéal (aucune concession commerciale) et la difficulté à nouer des relations quand on passe sa vie sur la route. Loin d'être une star flashy, le père Gallagher se voulait avant tout humain. Mais il compensait par trop de bibine, hélas pour nous. L'autre moitié du DVD est dédiée (merveille) à une série d'apparitions télés en Allemagne, vers 1972. Une heure de rock incandescent, comme seul Rory savait en usiner, et nous balancer dans les dents. Pour les économiquement faibles (qui ne copinent pas chez Bettencourt) le set existe aussi en CD simple. Si vous avez fait vos armes sur Live In Europe (comme moi) vous en pleurerez de bonheur intemporel.

Laurent

IDEES NOIRES

- Le pain et le journal -

Le pain et journal, tôt le matin. Tard dans ma fin de nuit. La violence est partout, sauf dans la déprimante constatation que tout le quartier dort encore. Éviter la prostitution mentale, qui consisterait à tirer quelques sonnettes.

Six heures trente. Devant la poste, et son grand camion bleu qui manœuvre.
Tout de suite après le dernier train du soir. Quand le petit gars parque sa bécane. En pensant à la prochaine manif'.

Et entre les deux, la grande mort du sommeil gâché. Celui qu'on a tant de mal à rattraper. Quand j'étais jeune, je pensais que dormir c'était du temps perdu. Aujourd'hui, je voudrais juste me reposer à la demande. Avoir un système d'hibernation intégré, se faire ours pour mieux comprendre la connerie humaine.

On devient bizarre en vieillissant. Plus besoin d'alibi. La partie est perdue, c'est plus simple, dans le fond.

Marcher, toujours le même chemin. Ville désertée, déjà a moitié nettoyée. Dans des lumières rouges et jaunes, qui font croire à une forme de flicage. Et qui sait si un jour les fleurs n'auront pas une caméra intégrée. Juste pour la sécurité, bien sûr.

Prendre conscience de sa grande fatigue, tout de suite après le bistrot du coin. Celui qui est fermé pour les vacances. Tout le boulevard à traverser.

Vivement l'automne. Qu'on puisse mettre des coups de pied dans les tas de feuilles. Juste pour emmerder les employés municipaux.
Du coté de la gare, on prépare déjà les trains pour ailleurs.
Parce que c'est mieux, ailleurs. Tarifé en règle, bien vendu, avec des avantages cumulables au guichet. Même pour les avantages, on doit faire la queue.

Juste le temps de donner un bref coup d'œil au journal, bonjour Madame la boulangère. Je connais le chemin par cœur. Un jour, je le ferai les yeux fermés.
Et puis je me cognerai dans un platane, et j'aurai encore plus l'air d'un andouille.

Rêves fracassés, détestation du réveil matin. Tessons de bouteilles sur le trottoir. Venez vous écorcher gratuitement le cœur. Saigner au milieu des poubelles, c'est toujours une forme de snobisme.

Futiles fantômes qui commencent à remuer dans l'ombre. Tout à l'heure, ils brailleront, se mettront sur la gueule à la première occasion.

L'humanité a cessé de m'étonner depuis si longtemps. A l'heure d'ouverture des supermarchés, seul mon sommeil m'intéresse. Encore un jour grillé d'avance.

La force de l'habitude. **Laurent**

" On the Road Again ! "

Un grand merci à **Maxime** pour la correction des textes et **Mickael** pour la mise en page, et pour tout le temps et la passion que vous y avez accordé.

A **James** pour ses magnifiques photos !

Rédacteurs :

Laurent, **Cyril**, **Venukse**, **Boosty**, **Pticon**, **Sylvain**, **Bumble Bee**, **Guillaume**, **Othall**, **Greg** et **Lou**.

FUZZINE

UN ZINE... EN PLUS FUZZ !!